



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

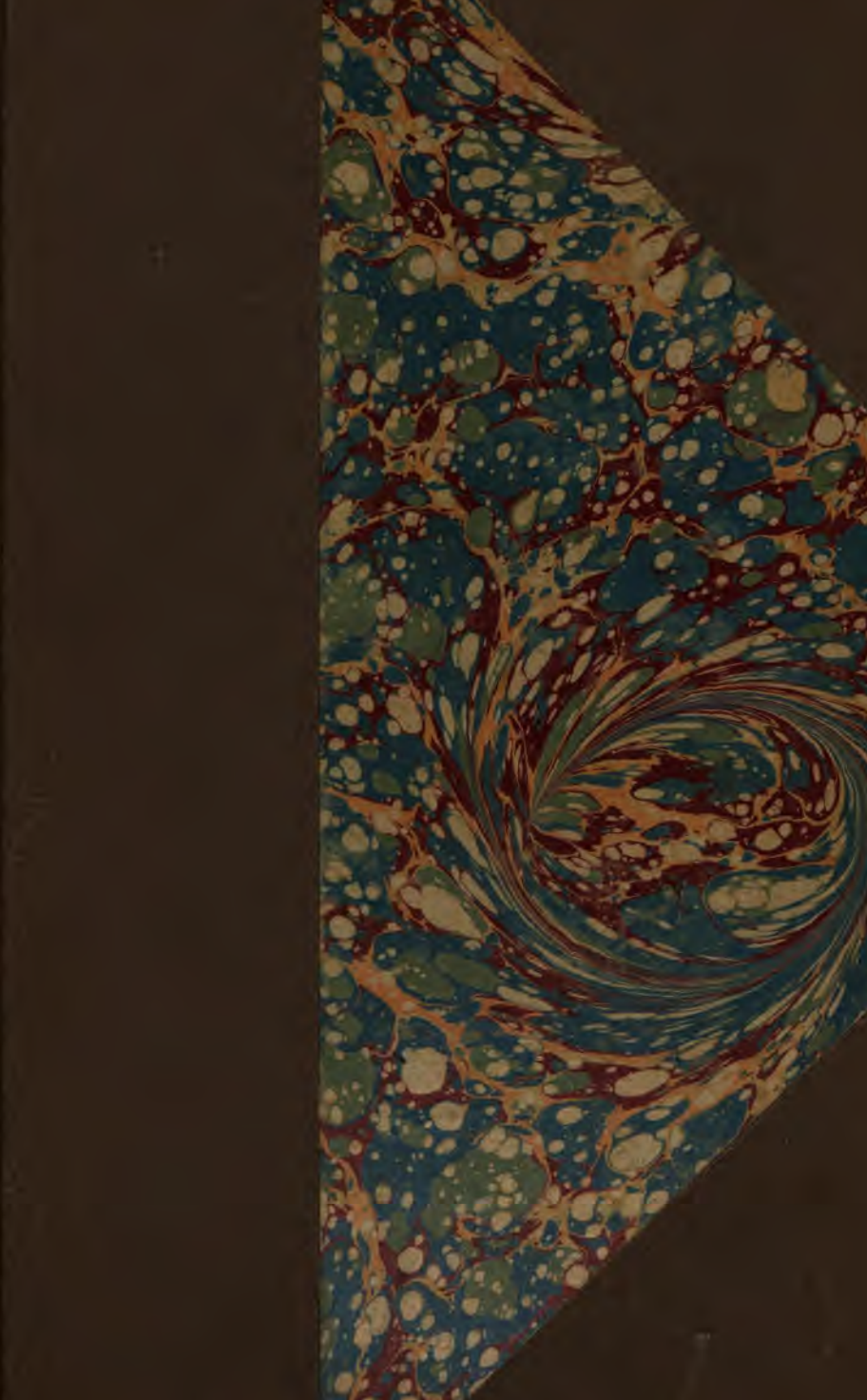
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

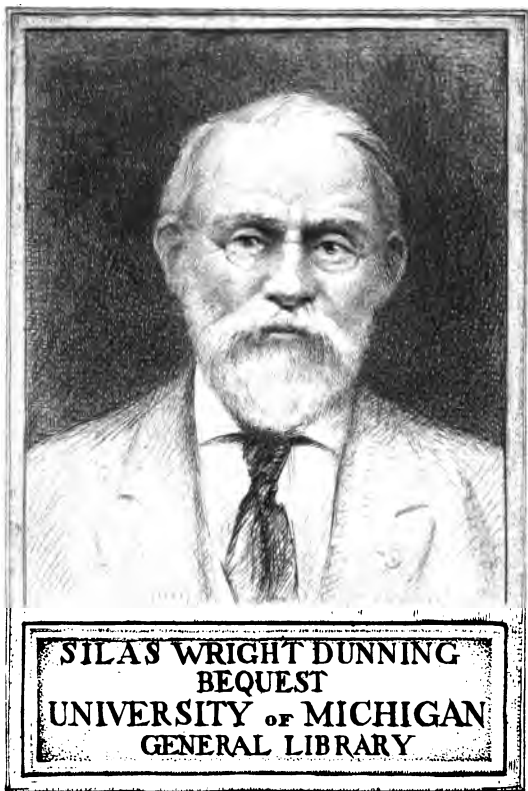
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

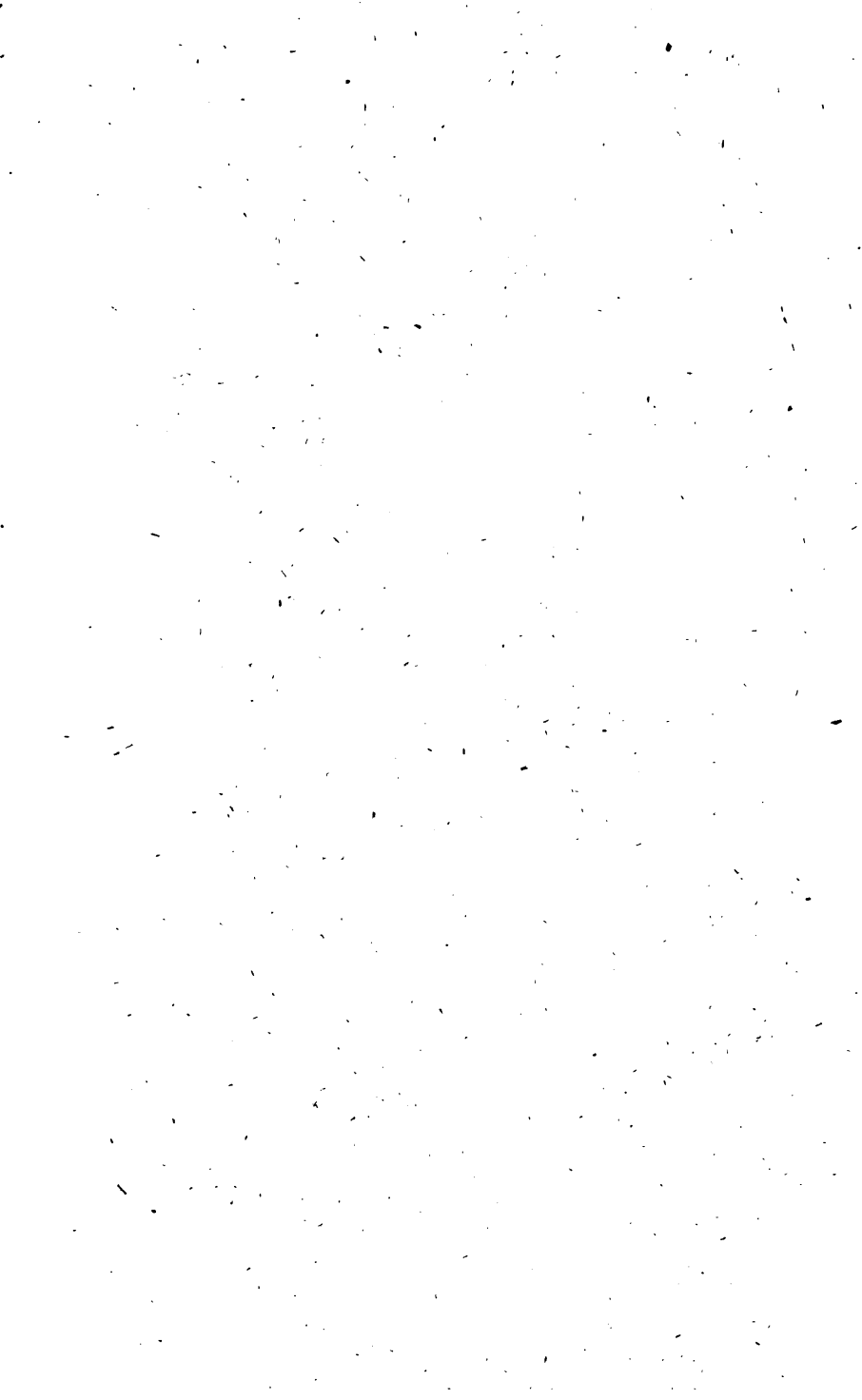
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY







HISTOIRE UNIVERSELLE

DES

THÉÂTRES DE TOUTES LES NATIONS,

Depuis THESPIS jusqu'à nos jours ;
Par une Société de Gens de Lettres.

Dédiée à MONSIEUR, Frère du Roi.

TOME XII. 1^{re} PARTIE.



A PARIS,

Chez { LES AUTEURS, rue Tiquetonne, la première porte
cochère à gauche en entrant par la rue Montmartre.
La Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St-Jacques.
au Temple du Goût.
CLOUSIER, Imprimeur-Libraire, rue St-Jacques.

M. DCC. LXXX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

808.2

4668

v 12



HISTOIRE

UNIVERSELLE

DES

THÉÂTRES.



PREMIÈRE PARTIE

du douzième Volume.

THÉÂTRE FRANÇAIS.

MORALITÉS.

LE Spectacle des *Enfans Sans-Souci* dont nous avons parlé, était ordinairement composé de trois Pièces : la première était une *Sortie*, la seconde, une *Moralité*, la troisième, une *Farce* : ce fût ainsi que *Gringore* monta son *Jeu* en 1511, mais il

Tome XII. Part. I. A

n'y avait point de théâtre permanent , ni de tems fixe pour ces représentations , & ordinairement elles se faisaient aux Halles de Paris : les deux dernières Parties que nous avons publiées , réunissent tout ce qui concerne ces *Sotties* & ces *Farces* ; celle-ci renferme les *Moralités* à la suite desquelles on trouvera des notices historiques sur les Auteurs & Acteurs : nous y avons joint les lettres d'établissement , les réglemens , les loix qui regardent ces anciens Spectacles , & d'après l'ordre avec lequel nous les avons suivis , nos lecteurs auront sous les yeux un précis fidèle de toutes les branches relatives au Théâtre , depuis son origine en France , jusqu'en 1552.

La *Moralité* avait un but critique & presque toujours allégorique : communément aussi elle était fort étendue & distribuée en plusieurs *Journées* , comme les *Mystères* : les Auteurs avaient alors l'habitude de personnifier tous les objets , & souvent leurs allusions étaient fort difficiles à saisir. D'ailleurs , les êtres purement moraux sont toujours froids sur la scène , toujours sans intérêt & sans vraisemblance. Ce même défaut se fait sentir dans les Pièces allégoriques des Poètes modernes , quoiqu'elles soient mieux écrites & conduites avec plus d'art que celles des anciens.

MORALITÉ DES BLASPHEMATEURS.

1502.

CETTE *Moralité* n'est connue que par un passage de *Duverdier de Vauprivax* dans sa *Bibliothèque Française*. Elle fut composée pour appuyer les Ordonnances des Rois *Philippe Auguste & S. Louis*, ainsi que les remontrances du Clergé contre les excès sacrilèges du peuple qui ne cessait de blasphémer. Le Théâtre concourait alors avec le Gouvernement, & même avec l'Eglise pour exercer une censure publique sur les mœurs.

MORALITÉ NOUVELLE

DU MUNDUS, CARO, DÆMONIA,

En laquelle verrez les durs assauts & tentations qu'ils font au Chevalier Chrétien, & comme par conseil de son bon esprit, avec la grace de Dieu, les vaincra, & à la fin aura le royaume de Paradis, & est à cinq Personnages; c'est assavoir, le Chevalier Chrétien, la Chair, l'Esprit, le Monde & le Diable. Tel est le titre de cette Moralité dont voici le sujet.

LE Chevalier Chrétien fait sa prière à Dieu & lui demande pardon de ses péchés; mais le Diable,

6. HISTOIRE UNIVERSELLE

le *Monde*, la *Chair* personnifiés viennent le tenter, & pour mieux y réussir, ils ont eu soin de se déguiser; le *Diable* sur-tout craint de se montrer sous sa véritable forme. Ces trois tentateurs vantent les charmes de la volupté, mais le bon *Chevalier* leur oppose l'autorité de S. *Paul* & le désir qu'il a de mériter le Paradis par ses bonnes œuvres.

Il n'y a qu'à s'arranger, dit la *Chair*, *il y a des moyens de concilier le plaisir & la dévotion : on peut se divertir*, ajoute le *Monde*, & ensuite remplir ses devoirs envers *Dieu*. Tous ces efforts sont inutiles, & l'esprit, ou le bon Ange du *Chevalier* le garantit du poison de la séduction.

L'ESPRIT.

Partant, défends-toi de ce monde
Par la parole simple & ronde
De la pure sainte Ecriture.

LE CHEVALIER, au Monde.

Ce n'est pas chose à l'aventure.

Le *Diable* qui entend que l'*Esprit* rapporte fréquemment des traits de l'*ancien* & du *Nouveau Testament* pour combattre les raisonnemens de la *Chair* & du *Monde*, le *Diable* emploie les mêmes armes, & entr'autres, il cite le passage de la *Genèse*, dans lequel il est dit que Dieu institua & bénit le plaisir du mariage. *Tu dis vrai*, réplique l'*Esprit*, mais il faut suivre, en même-tems, le sens

*de la loi , & ne point l'altérer : voilà , Chevalier ,
comme on cherche à t'abuser*

LE CHEVALIER.

Il expose à son avantage ,
Comme font plusieurs Hérétiques ,
Adullaires & Hypocrites ,
Lesquels extorquent l'écriture
Pour avoir plus grasse pâture ,
O le danger !

L'ESPRIT.

O la tempête !

LE CHEVALIER.

C'est pour manger.

L'ESPRIT.

La Pauvre bête !

Cependant le *Monde* , la *Chair* & le *Démon* redoublent d'activité & parviennent à intimider le *Chevalier* : il appelle son *bon Ange* qui le console & le rassure en lui disant qu'il faut combattre pour avoir la victoire , & souffrir pour mériter la récompense , mais la *Chair* continue à le tourmenter & lui fait entendre qu'il vaut mieux mourir , que de renoncer aux joies mondaines. *Que je suis à plaindre !* s'écrie le *Chevalier*.

L'ESPRIT.

Il est vrai , tu n'as ennemi ,
Lequel te fasse plus d'ennui
Que la chair.

LE CHEVALIER.

C'est un grand cas.

L'ESPRIT.

Et te suit toujours pas à pas ,
Et boit & mange avecques toi ,
Et couche aussi.

LE CHEVALIER.

O quelle loi !

*Eh ! c'est la raison , dit l'Esprit , c'est la raison
pour laquelle il faut t'opposer à la révolte de la Chair ,
l'affaiblir & en triompher.*

LA CHAIR, pleurant.

Ce sont ici dures devises ,
Bien vois qu'il faut que je me rende.

LE MONDE, au Chevalier, en s'en allant.

Je prendrai donc une autre bande ,
Vous êtes pour moi trop rusé.

Le Chevalier exhorte le Monde à se convertir ,
& le Monde lui répond qu'il aimerait mieux se
pendre : laisse-le , dit l'Esprit ; mais , Chevalier ,
comme tu ne peux te séparer de la Chair , songe à
la réprimer , à la mortifier , à lui refuser tout
qu'elle demandera.

LE CHEVALIER.

Allons-nous-en donc besongner
De par Dieu , puisqu'il le commande.

L'ESPRIT.

Allons-nous-en donc besongner,
 Nos ennemis sont éloignés,
 Dieu nous veuille garder d'esclandre.

(*A l'Assemblée.*)

Et jusques à tant qu'on nous mande
 Ici, ou-en autre lieu,
 Nous vous disons à tous adieu,
 Qui doint à Messieurs bonne vie
 Et à toute la Compagnie.

L'HOMME JUSTE

ET L'HOMME MONDAIN,

*Avec le Jugement de l'Ame dévote & Exécution de sa
 Sentence, imprimée à Paris le 19 Juillet 1508.*

CETTE *Moralité* qui contient environ trente-six mille vers, & occupe quatre-vingt-deux Personnages, est de *Simon Bourgoin*, Valet-de-Chambre du Roi, Auteur médiocre & mauvais Poète, pour le temps même où il composait.

La *Terre* est mère de deux enfans & les présente au *Monde*, & à *Fortune* qu'elle charge d'en prendre soin. D'abord ces tuteurs leur donnent un vêtement, ensuite ils les mènent à l'*Eglise*, & de l'instant qu'ils sont rachetés du péché originel, son

filz *Baptême* les confie à *Innocence* & à ses deux filles, *Enfance* & *Adolescence*. Ces deux Elèves s'amuseut ensemble à de petits jeux, jusqu'à ce que *Connoissance* vienne les séparer, ce qui ne se fait point sans beaucoup de larmes de part & d'autre.

Justice paraît armée de trois grands dards, l'un vermeil, le second noir, le troisième de couleur pâle, signifiant *Guerre*, *Mortalité*, *Famine*. *Bonté* se réunit à *Justice*, & toutes les deux implorent Dieu qui, favorable à leur prière, ordonne à deux Anges de veiller sur la conduite des adolescents : en même-tems, il envoie les *Vertus* pour leur faciliter le chemin qui conduit à *Salvation*; *Lucifer*, au contraire, sème leur route de dangers, & leur oppose tous les *Vices*. Chacun d'eux prend un parti différent : le *Juste* écoutant les avis de *Connoissance* & de *Raison*, fuit la voie de *Salut*; & le *Mondain* se laisse entraîner par les *Vices*. Les *Vertus* veulent secourir ce dernier, elles n'en reçoivent que des outrages & des duretés. Les *Vices* à leur tour, essayent de corrompre le *Juste* qui se sentant faible & prêt à succomber, s'écrie :

Hélas ! & comment dois-je faire ?

Moi pauvre & méchant malheureux !

Je suis d'ennui tant douloureux

Et de souci tant langoureux ,

Que je ressemble un pauvre homme yvre !

Heureusement les *Vertus* parviennent à le délivrer des *Vices*, & à les mettre en fuite.

Excité par *Folle Plaisance* & *Prodigalité*, l'homme *Juste* s'abandonne à leurs conseils. Il s'enivre avec *Gloutonnie*, & passe la nuit avec *Luxure*. Le lendemain, *Paresse* lui fait apporter un bon déjeuner par *Sathan*. L'après-dîner, *Tromperie* joue aux cartes avec lui, & lui gagne tout l'argent qu'il tient de *Prodigalité*; il perd jusqu'à sa robe; *Colère* l'enflamme & *Envie* l'excite à se jeter sur *Tromperie* à laquelle il veut arracher tout son gain, mais il n'est pas le plus fort, & se voit obligé d'avoir recours à *Usure* & à *Simonie* qui l'élèvent au plus haut de la roue de *Fortune*.

Les *Vertus* font de nouveaux efforts pour le ramener, & le trouvant toujours obsédé par les *Vices*, elles montent au ciel où elles supplient le Tout-Puissant de faire miséricorde à ce pécheur endurci. *Justice* s'y oppose, mais la *Ste Vierge* emploie sa médiation & fléchit le *Seigneur* qui ordonne à *Adversité*, *Nécessité*, & *Pauvreté*, non-seulement d'aller éprouver le *Mondain*, mais de l'engager de venir à *Repentance*.

Le *Mondain* veut se délivrer de leurs sollicitations, & appelle les *Vices* à son aide, mais loin de le défendre, les *Vices* rient de son désespoir, le garottent fortement & l'abandonnent dans le plus triste état. *Lucifer* le lie aussi avec sa corde,

& pour achever de le perdre , il met auprès de lui *Larcin* & *Infâmeté* qui , après l'avoir abusé par leurs funestes talens , le livrent à *Perdition* & à *Désespoir*. La *Mort* exécute l'arrêt prononcé contre le coupable , la terre l'engloutit , & l'Enfer attire son ame.

L'homme *Juste* soutient de nouveaux assauts contre les *Vices* , mais *Confession* le défend , *Bonne-fin* le console , la *Mort* termine ses combats ; il rend son corps à la terre , & son *bon Ange* conduit son ame au Ciel.

Telle est la première partie de cette *Moralité* ; la seconde traite du jugement de l'Ame dévote , & de l'exécution de sa sentence.

Celle du *Juste* arrive à la porte du Paradis avec deux besaces : dans l'une est le livre de ses bonnes œuvres , & dans l'autre , l'histoire de ses fautes. *S. Pierre* est assis dans une chaire , *S. Michel* tient une balance , la *Justice* & la *Miséricorde* divines sont aux côtés du tribunal. Le Diable est accusateur.

D'abord *Justice* pèse les deux livres dans sa balance. Malheureusement celui du mal l'emporte , l'ame gémit , *Miséricorde* la console , & la présente devant Dieu. Il est dit dans une note du manuscrit , que cette *Ame* doit avoir ses patenôtres entre ses mains , & être menée par *Miséricorde* en la compagnie des Saints. Le Paradis sera fait au côté des Cieux où sont les Juges , & dans

ledit Paradis il y aura la Trinité , Notre-Dame & les Saints , suivant leur ordre , à qui l'Ame fait ses oraisons.

L'Ame est aussi conduite à la Vierge Marie qui obtient sa grâce en façon d'une lettre scellée comme un pardon.

Miséricorde la ramène à S. Pierre qui joignant la lettre de grâce au livre des bonnes œuvres , trouve alors que la balance du bien l'emporte sur celle du mal ; cependant il ordonne que pour expier ses fautes , l'Ame ira dans le Purgatoire avant que d'être admise en Paradis. Elle descend dans ce triste lieu où Confort , Raison , Espoir & Patience s'empressent de la consoler. Son bon Ange lui fait voir les peines des damnés de tous états.

L' A N G E.

En cette montagne & haut roc
 Pendus au croc
 Abbé y a , & Moine au froc ,
 Empereur , Roi , Duc , Comte & Pape ;
 Bouteiller avecques son broc
 De joie à poc ;
 Laboureur aussi ô son soc ,
 Cardinal , Evêque ô sa chappe ;
 Nul d'eux jamais de là n'échappe ,
 Que ne les happe ,
 Le Diable avec un ardent troc ;
 Mis ils sont en obscure trappe ,
 Puis fort les frappe ;

Le Diable qui tous les attrappe

Avec sa rappe ,

Au feu les mettant en un bloc.

L'Ame dévote est menée ensuite , par l'Ange , dans le *Limbe* des petits enfans , & se montre fort sensible à leurs pleurs. Elle revient au Purgatoire où elle voit arriver l'Eglise qui apporte une foule d'oraisons & de prières de la part des fidèles qui sont sur terre. Ces secours efficaces délivrent l'*Ame* de ses tourmens & la font monter au séjour des Bienheureux.

Cette *Moralité* a beaucoup de rapport avec le *Mystère de Bien-advisé & de Mal-advisé* , dont nous avons rendu compte dans la première Partie du dernier Volume ; elle semble même n'en être qu'une paraphrase ou une imitation suivie. Au reste , rien de si froid , comme nous l'avons dit , rien de moins Théâtral que ces sujets & ces personnages allégoriques.

CONDAMNATION DU BANQUET ,

M O R A L I T É .

CET Ouvrage qui comprend environ sept mille vers , fut composé sous le règne de *Louis XII* , & imprimé vers l'an 1507. Il n'est pas sûr qu'il ait été représenté sur aucun Théâtre , cependant il est

absolument du genre des Pièces morales dont nous parlons : on ignore quel en est l'Auteur, mais il paraît être d'un Médecin, & cette conjecture est fondée sur ce qu'il se trouve dans un recueil qui renferme deux traités en prose, dont l'un est intitulé : *la Nef de santé*, & l'autre, *le Gouvernail du corps humain*.

D'ailleurs ; on remarque quelques détails de Médecine dans cette même *Moralité* dont les Personnages sont : *Bonne-Compagnie*, *Je-bois-à-vous*, *Je-pleige-d'autant*, *Accoustumance*, *Souper*, *Passé-Tems*, *Gourmandise*, *Friandise*, les *Maladies*.

B O N N E - C O M P A G N I E .

Arrière chagrins & marri ,
Car je ne quiers què plaisans ris ,
Et de tous ébars abondance.

G O U R M A N D I S E .

Et moi , le gras bœuf & le ris ,
Chapons & poules bien nourris ,
Car de la pance vient la danse.

F R I A N D I S E .

Bon fust , attendant le disner ,
D'un petit pasté déjeûner ,
Pourvu qu'il soit chaud & friant.

P A S S É - T E M S .

Viens , viens toujours saoulas mener ,
Jouer , danser , chanter , tourner ,
En babillant & en criant.

J E - B O I S - A - V O U S .

Cela ne vaut pas un *néret* (denier.)

Mais vin vermeil & vin clairer

Pour arroûter la conscience.

J E - P L E I G E - D ' A U T A N T .

Je prise mieux le muscadet ,

Quand on en verse plein godet ,

Je le prends bien en patience.

On se met à table , mais , dit une note : *Apoplexie , Paralyfie , Epilepsie , Pleurésie , Colique , Esquinancie , Hydropisie , Jaunisse , Gravelle & autres maladies , embaïstonnés & habillés si étrangement , que à peine peut-on discerner si ce sont femmes ou hommes , se mettent à une fenêtre de la salle , & font semblant d'espier les Convives.*

B O N N E - C O M P A G N I E chante.

Dançons , rions

Sans nul souci ,

Douleur fuyons

Et peine aussi.

Dançons , rions

Sans nul souci.

J E - B O I S - A - V O U S .

Gourmandise , ma gentil' femme ,

Je bois à vous ?

G O U R M A N D I S E .

Soupons , soupons.

Laissez-

Laissez-moi en paix, par mon ame,
Je veux entendre à ces chapons.

UN ECUYER.

Veez-cy capres, limons, *popons* (*melons.*)
Citrons, carotes & radices.

JE-PLÉIGE-D'AUTANT.

Gentils galans, ne soyez nices
De verser du vin largement.

Mais à la fin du repas, *Souper*, personnage
mal-faisant, appelle les *Maladies* & attaque les
Convives.

EPILEPSIE.

A eux ?

PLEURÉSIE.

A l'assaut ! à l'assaut !

BONNE-COMPAGNIE.

Allarme ! quelles gens sont ceci ?

ESQUINANCIE.

Vous avez l'estomach trop chaud.

HYDROPIE, (*à Gourmandise.*)

Et vous, l'estomac trop farci.

GOURMANDISE.

Or, je me rends pour Dieu merci.

SOUPER.

Tous partirez de ma maison.

Tome XII. Part. I.

B

P A S S E - T E M S.

Haa ! l'Hôte , faites-vous ainsi ?
 Bien vois qu'il y a trahison.

L'Auteur fait remarquer que pour le jeu du Théâtre , *les convives feront de grandes manières , abattront la table , les tréteaux , vaisselle & escabelles ; & n'y aura personne qui ne soit battu , toutefois ils échapperont comme par force.*

B A N Q U E T.

Souper est assez décevable ,
 Mais ne sonnez mot toutesfois ,
 Car je leur ferai plus grévable
 Qu'il n'a été cent mille fois.

Banquet fait préparer un grand festin , se fait suivre par des domestiques avec des flambeaux , & va chercher la compagnie qui est chez *Souper*.

B A N Q U E T dit à la Compagnie :

Dieu vous gart , Dame belle & gent
 Et toute la Brigade chère ;
 Je vous prie , soyez diligente
 De venir faire bonne chère.

B O N N E - C O M P A G N I E.

Ha ! *Banquet* , il y a manière ,
 Car *Souper* à tous la cohorte
 Nous a chassé de sa tanière
 A horions d'étrange force.

GOURMANDISE.

Sur ma foy, j'en suis presque morte.

BANQUET.

Vous avez été trop avant.

FRIANDISE.

Il m'a fallu gagner la porte.

JE-BOIS-À-VOUS.

Et moy après.

PASSE-TEMPS.

Et moy devant.

On se met joyeusement à table ; mais vers la fin du repas , *Banquet* fait venir les *Maladies* qui se jettent sur les convives , & qui après un grand *chamaillis* , tuent *Je-bois-à-vous* , *Je-pleige-d'autant* , *Friandise* & *Gourmandise*. *Bonne-compagnie* tâche de s'évader & va porter ses plaintes à dame *Expérience* qui fait venir *Sobriété* , *Clistère* , *Pilule* , *Diète* & *Saignée* ; elle leur ordonne d'arrêter *Banquet* & *Souper* ; *Secours* se joint à cette troupe , & tous ensemble , conduisent en prison *Banquet* & *Souper*.

Expérience fait une consultation avec *Hypocrate* , *Galien* , *Avicenne* , *Averroës* , & l'on interroge les accusés ; ils sont trouvés coupables , on leur fait leur procès en forme , & *Remède* prononce leur sentence. *Banquet* & *Souper* sont atteints & con-

vaincus d'avoir fait mourir quatre personnes, *Expérience*, Président du tribunal, condamne *Banquet* à être pendu, & *Diète* doit faire l'office de bourreau. *Banquet*, prêt à subir son jugement, demande à se confesser; il avoue ses fautes publiquement, marque le plus grand repentir de sa vie passée, & dit son *Confiteor*. Son Confesseur l'absout, & *Diète* l'étrangle. *Souper* n'est condamné qu'à porter du plomb à ses mains, pour l'empêcher de mettre trop de plats sur la table, il lui est en outre défendu d'approcher du *Dîner* plus près que de six lieues, sous peine de mort.

La Pièce finit par des réflexions morales & médicales. Le but de l'Auteur était, sans doute, de faire voir qu'il est dangereux de trop manger.

MORALITÉ DU PRINCE DES SOTS

ET MÈRE-SOTTE,

*Jouée aux Halles de Paris, le Mardi Gras,
l'an 1511.*

Cet Ouvrage qui occupe sept personnages, & dans lequel on compte environ 550 vers, est de Pierre Gringore, dit *Mère-sotte*, Hérault d'armes du Duc de Lorraine. Son objet est de soutenir les

prétentions du Roi *Louis XII* contre le Pape *Jule II*, & même de faire la satire de ce dernier.

Il s'élève une dispute entre les *Français* & les *Italiens*. Les premiers font aux seconds l'énumération des secours qu'ils leur donnent, & se plaignent que ces mêmes secours les épuisent; les seconds répondent qu'ils les payent très-cher, attendu les vexations que les *Français* ne cessent d'exercer sur eux, après quoi ils finissent par convenir qu'ils ne valent pas mieux les uns que les autres, mais que leurs malheurs mutuels viennent de l'*Homme obstiné* qui les a fait naître, & qui ne veut point y remédier. *Punition-divine* ne peut même le ramener à la *Raison* & à la *Justice*. Survient *Simonie* qui se présente comme médiatrice, & qui prétend avoir beaucoup de crédit chez l'un & l'autre peuple, *Hypocrisie* l'accompagne pour couvrir les défauts de sa mauvaise politique, *Punition-divine* élève la voix, mais en vain elle menace des vengeances du Ciel. Chaque nation croit avoir le bon droit de son côté & justifie sa conduite. Enfin l'arrivée des *Démérites* oblige les deux partis à se reconnaître dans les portraits qui leur sont présentés; ils avouent leurs fautes & se convertissent. *Simonie* & *Hypocrisie* promettent même de renoncer à leur honteuse profession. L'*Homme obstiné* est le seul qui persiste dans son aveuglement, ce qui n'empêche pas qu'on ne cherche les moyens de rétablir le

bon ordre , & les *Démérites* donnent des conseils qui sont suivis.

Les quatre vers suivans terminent cette *Moralité*.

PEUPLE FRANÇAIS,

Punition divine nous menace ,
Par quoi devons crier à Dieu merci :
Nos démerites ont à la queue un Si ,
Je vous supplie à présent qu'on l'efface.

MORALITÉ TRÈS EXCELLENTE

A l'honneur de la glorieuse Assomption Notre-Dame , à dix Personnages ; c'est à savoir , le Bien-naturel , le Bien-gracieux , le Bien-vertueux , la Bien-parfaite , la Bien-humaine , les trois Filles de Syon , le Bien-souverain , le Bien-triomphant ; composée par Jean Parmentier , Bourgeois de la ville de Dieppe , & jouée audit lieu , le jour du Puy de ladite Assomption , l'an de grace 1527. Maître Pierre le Bouc , Bailli de ladite Ville , Prince du Puy & Maître de ladite Fête pour la troisième année. Imprimée à Paris en 1531.

Tel est le titre de cette *Moralité* dont le sujet a été traité , comme nous l'avons vu précédemment , par les *Grebans* , dans le *Mystère des Actes des Apôtres* , & par un anonyme , dans le *Mystère*

du Trépassement de N. D. Mais Parmentier l'a pris d'une façon tout-à-fait singulière & dans un sens purement mystique.

LE *Bien-gracieux* offre ses services à la *Bien-parfaite* & la félicite sur son état aussi heureux que glorieux.

LA BIEN-PARFAITE.

Monseigneur, Monseigneur, on voit bien comme
Vous êtes le Bien-gracieux :
Car ainsi vous plaît à parler.

LE BIEN-GRACIEUX.

Demandez au Bien-vertueux.

Il est impossible, ajoute le *Bien-gracieux*, que vous n'aimiez pas, étant aussi belle & aussi accomplie que vous l'êtes : oui, j'aime, reprend-elle, j'aime d'un feu violent, & mon amant est le plus parfait des êtres, c'est le Bien-souverain. Comment en pourrais-je douter, réplique *Bien-gracieux*, puisque je suis son Secrétaire ? Je me rappelle encore ce grand jour où il vous envoya le Seigneur Gabriel pour vous prier de lui accorder votre amitié. Je n'ai pas oublié non plus, dit la *Bien-parfaite*, le bon tour qu'il fit à vos noces. Je me souviens pareillement aussi, reprend le *Bien-naturel*, du bon vin qu'il nous donna.

LE BIEN-NATUREL.

Ce n'étoit point un gros vin Bourguignon,
 Je y avois mis un bon vin naturel,
 Mais cestui-là fut supernaturel,
 Le plus parfait que jamais goûta bouche,
 Que plût à Dieu que j'en rinsse une touche !
 Il m'est advis que je serois heureux.

Survient alors le *Bien-souverain* qui demande au *Bien-triomphant* s'il doit épouser la *Bien-parfaite*, & sur sa réponse affirmative, il lui ordonne de l'aller chercher dans son char. Il est dit dans une note que les *Joueurs sonnent pendant sa marche*. Elle arrive chez le *Bien-souverain* qui l'embrasse & la couronne Reine du Ciel.

MORALITÉ DE L'ENFANT PRODIGE,

PAR PERSONNAGES,

Translatée de latin en français selon le texte de l'Evangile.

ON compte douze Personnages dans cette Pièce dont on ignore l'Auteur, savoir, le *Rustre*, le *Père*, le *Prodigue*, le *Maître*, la *Maitresse*, la *Gorrière*, *Fincœur-doux*, l'*Enfant-gâté*, le *Frère aîné*, le *Valet du Père*, l'*Ami de bonné-foi*, l'*Ac-
 teur*, ou le *Meneur du Jeu*.

Le sujet de cette même Pièce qui contient environ 1500 vers , & que l'on croit avoir été composée en 1535 , est tiré d'une parabole de J. C. Il est à noter , dit l'Auteur dans un Avertissement , que les dits Personnages sont trois principaux , le Père & ses deux enfans desquels le plus jeune est l'Enfant Prodigue , & moralement cetui Père est Dieu , & les deux enfans sont deux manières de gens au monde ; les uns bons , & les autres pécheurs. Par l'Enfant aîné , sont entendus les justes qui toujours demeurent avec Dieu leur père par grace , & par l'Enfant Prodigue , les pécheurs qui dépensent les biens reçus de Dieu , follement en volupté & plaisance mondaine.

Le Rustre & l'Enfant Prodigue se consultent sur les moyens de gagner leur vie & d'exercer leurs talens sans craindre les recherches de la Justice. D'un autre côté , le Père de famille ne peut goûter tranquillement la satisfaction que lui donne la bonne conduite de son fils aîné ; il gémit sur les égaremens du cadet & prie Dieu de le tirer du libertinage.

LE PÈRE.

S'il ne s'amende , sûrement
Il sera cause de ma mort.
Prince du ciel ! veuillez permettre
Mon fils venir à meilleur port ,
Car si toujours est en tel être ,
Il sera cause de ma mort.

O ! quel reconfort !
 Quel mauvais rapport
 J'ai de lui ! j'en suis
 Navré si très-fort
 Et par tel effort ,
 Que puis je n'en puis.
 O combien d'ennuis
 Et par jours & par nuits
 Prend un pauvre père
 Pour ses mauvais fils
 En péchés confits ,
 O douleur amère !
 O fière misère !
 Je crois , si la mère
 N'eût point enfanté ,
 Enfant qui s'ingère
 A tout vitupère ,
 Que bon eût été.

L'*Enfant Prodigue* est conduit par le *Rufstre* dans
 un lieu de débauche où il dépense tout son argent ,
 & pressé par le besoin , il retourne à la maison pa-
 ternelle , mais bientôt il en sort , muni de la vais-
 selle d'étain & de quelqu'argenterie qu'il emporte
 avec lui. Le *Père* s'était réjoui de son retour , mais
 ce dernier trait lui occasionne de nouveaux cha-
 grins , & son fils aîné l'engage à oublier un ingrat
 dont la conduite le met au désespoir.

LE PÈRE

Certes , mon fils , je n'en puis mais ,
 Car c'est ma génération .

Votre mère dont Dieu ait l'ame ,
Ce me semble , étoit prude femme ,
Bien sçais que tous deux êtes miens.

LE FILS AÎNÉ.

Père, vous êtes abusé
D'aimer si fort ce hoqueleur (*débauché.*)
Qui vous a du tout déprisé
Et fait au cœur tant de douleur.

L'Enfant Prodigue se livre à toutes ses passions pour le jeu, la gourmandise & la luxure. Deux Filoux savent fixer la fortune de leur côté; la *Gorrière*, ou la Courtisane & sa Compagne s'entendent avec ces Joueurs de mauvaise foi, donnent au *Prodigue* des conseils qui l'entraînent dans de folles dépenses, & réduit à la plus grande misère, il prend le parti d'aller demander sa légitime. Le Vieillard la lui remet en pleurant, & l'exhorte à en faire un bon usage. Mais à peine l'a-t-il reçue, qu'il vient retrouver les Joueurs & les Courtisanes. Celles-ci le voyant absolument ruiné, veulent être payées de leurs faveurs, le dépouillent de ses habits & le chassent en lui criant :

LA GORRIÈRE.

Allez, vilain.

FIN-COEUR-DOUX.

Allez, marant.

Allez-vous chercher les Gorrières.

Faire banquet & bonne chère ,
Et vous n'avez de quoi fournir ?

Il a perdu son bien , son tems & sa jeunesse , il n'ose retourner chez son père & n'a d'autre ressource que celle de se mettre en service chez un Maître qui le charge du soin de ses cochons : il y paraît habillé en Valet d'écurie & s'écrie :

Sous, son, gorret, je m'en vois
Garder les pourceaux dans ces bois.

Cependant le Maître ne tarde pas à s'apercevoir qu'il n'est pas né pour l'état auquel il l'emploie : il le traite avec douceur , l'interroge , tire de lui l'aveu des fautes qui ont causé son malheur , & lui conseille d'aller se jeter aux genoux de son père. Ce malheureux y consent , & heureusement il rencontre l'*ami de bonne-foi* qui convaincu de son repentir , va disposer le père à le recevoir avec indulgence. Le Vieillard vole au-devant d'un infortuné qu'il n'a cessé de regretter , lui tend les bras & verse des larmes de joie sur ce fils qui pénétré de ses égaremens , se propose pour exemple aux spectateurs qu'il invite à fuir les vices dont il a été la victime.

Le sujet de cette *Moralité* est le même que celui de l'*Enfant Prodigue* de *Voltaire* , mais si l'un & l'autre se ressemblent , tant par le fond , que par les incidens , quelle différence le lecteur ne doit-il pas

remarquer dans le dernier où l'on trouve tout le charme qu'ont dû y mettre les progrès de l'art , le goût & le génie de l'Auteur.

M O R A L I T É

D'UNE PAUVRE VILLAGEOISE ;

Laquelle aime mieux avoir la tête coupée par son père , que d'être violée par son Seigneur ; faite à la louange & honneur des chastes & honnêtes Filles : à quatre Personnages. 1536.

UN Seigneur de paroisse avoue à son Valet qu'il est de complexion très-amoureuse ; ce Valet répond qu'il y a dans sa Seigneurie une jeune beauté nommée *Esglantine* , qu'elle est fille du Villageois *Grouxmoulu* ; & qu'elle serait trop heureuse qu'il daignât la choisir. Le Seigneur ne perd pas un instant & charge ce même Valet de lui porter de l'or & des bijoux pour la séduire.

L E S E I G N E U R .

Son père est à moi tenu ,
C'est un des hommes de ma Terre
Et mon sujet , va tost l'enquerre
Si d'elle on pourroit finer.
Dy-lui , s'elle vient en ma serre ,
Qu'après la ferai marier
Si bien , qu'elle pourra porter

Ceinture d'or , robes fourées ,

Et toujours grant état mener.

Le même Valet court chez le bonhomme *Grouxmoulu* , s'adresse d'abord à sa fille & lui fait part de sa commission , mais l'honnête pucelle rejette ses propositions avec horreur , le chasse & lui défend de reparaitre devant elle. Il vient raconter à son Maître le mauvais succès de son ambassade. Le Maître le renvoie vers la vertueuse fille , & furieux de n'en pas recevoir un meilleur accueil , le malheureux Confident se met en devoir de l'emmenner de force , mais elle appelle son père qui armé d'une coignée , menace le Valet de lui assener un coup sur la tête , s'il ne se retire au plus vite : il s'enfuit , retourne chez son Maître auquel il fait part de ce qui vient de lui arriver , & son Maître prend le parti , non-seulement d'aller lui-même enlever *Esglantine* , mais de maltraiter le père , s'il ose s'y opposer. En effet , il s'arme de son épée , & accompagné de son Valet , il se rend à la cabane de *Grouxmoulu*.

LE SEIGNEUR.

Vilain de rude entendement ,

Qui te ment d'être si hardi

D'offenser mon commandement ?

Battu seras présentement :

Tien ; (*Il frappe le père.*)

LE VALET , au Paysan.

Ta coignée n'est pas ici.

DES THÉÂTRES.

LE PÈRE.

Oh ! Monseigneur , pour Dieu , mercy !

LE SEIGNEUR.

Mercy , Coquin ! vous y mourrez ;
De coups aurez le corps noirci.

LE PÈRE.

Mon cher Syre , vous me tuez.

ESGLANTINE.

Ah ! Monseigneur , pour Dieu , mercy.

Désolée de voir qu'elle ne peut sauver son père
qu'en obéissant à son Seigneur , la jeune fille se
jette à terre , embrasse ses genoux & lui dit :

Seigneur , je vous requiers un don ,
Pour Dieu ! qu'il ne soit contredit !

LE SEIGNEUR.

Quel don ?

ESGLANTINE.

Une heure de répit.

LE SEIGNEUR.

Cela ? & que vous peut-il faire ?

ESGLANTINE.

Je veux à mon père , un petit ,
En secret , conter mon affaire.

LE SEIGNEUR.

Point ne veux votre gré défaire ,

Je suis content de l'accorder :

Mais gardez devers moy méfaire.

Esglantine attire son père dans une chambre voisine & le conjure de lui couper la tête plutôt que de l'exposer à perdre son honneur. Le Seigneur les écoute & ne peut s'empêcher de s'écrier que ce qu'il entend le frappe d'admiration & de pitié. Cependant quelque effroi que le père éprouve à l'étrange proposition de sa fille, il aime mieux tremper ses mains dans son sang, que de la voir deshonorée, & déjà son bras est levé pour abattre la tête d'*Esglantine*, lorsque le Seigneur ouvre la porte, se précipite sur lui, jette un cri & arrête le coup.

ESGLANTINE.

Oh ! Monseigneur, vous avez tort ;
 Vous rengrez mon déconfort ;
 J'ai requis en piteux langage
 Mon père de moi descoller,
 Cher Seigneur, vous devez garder
 Vos sujets par votre prouesse,
 Et vous me voulez diffamer
 Pour un peu de folle jeunesse ;
 Par quoi, desconfort tant me blesse,
 Que j'aime mieux mon temps conclure ;
 Maintenant honneur & sagesse,
 Qu'être adonnée à telle ordure.

LE SEIGNEUR.

O vénérable créature !
 Sur toutes bonnes la Régente,

Je

Je renonce à ma folle cure ;
 Pardonnez-moi , pucelle gente !
 Levez-vous , sur tout , excellente ,
 En vertu la source & fontaine ,
 En chaiteté la fleur régnaute ,
 Et en vous d'odeur souveraine.

Dans ce moment , dit une note , le Seigneur prend une couronne , ou chapeau de fleurs qu'il pose sur la tête de cette vertueuse vierge.

LE SEIGNEUR.

Or , vous aurez pour décoration
 De chasteté , cette noble couronne
 Sur votre chef ; pour eompensation
 Très-hautement ici vous encouronne.

LE VALET, aux Spectateurs.

Bien va à qui bien s'adonne ,
 Pucelletes , regardez-y.

Jaloux de réparer l'injure qu'il a faite à cette estimable famille , le Seigneur promet au père son amitié , ainsi que sa protection , & en même-temps , il l'affranchit , lui & son *Esglantine* , de tous droits & de toute servitude. *C'est ainsi* , dit le Père , *que la vertu des jeunes filles trouve honneur , estime & récompense.*

Cette *Moralité* est pleine d'intérêt & de situations : c'est le trait de *Virginie* , cette jeune Romaine qui fut immolée par son père , sous les yeux même du Tribun qui prétendait l'obtenir.

Tome XII. Part. I.

C

HISTOIRE DE L'ENFANT INGRAT ,

Ou Miroir & Exemple des mauvais Enfans envers
leurs Pères & Mères ,

Contenant encore comme les Pères & Mères se détruisent le plus souvent par l'avancement de leurs Enfans qui souvente fois se détachent ; le tout par Personnages.

L'AUTEUR de cette *Moralité* est ignoré , quoique *Beauchamp* avance , mais sans en donner de preuve , qu'elle est d'un *Antoine Tyrón*.

Le sujet en est fort singulier & paraît fondé sur une fable , ou anecdote qui , dans le tems , avait pris beaucoup de faveur. On la trouve en original dans le Livre des *Abeilles* de *Thomas Catinpré* qui assure que le fait s'étoit passé en Normandie , & que *Frère Jean de Grand-Pont* , Religieux *Dominicain* , avait vu , dans sa jeunesse , cet *Enfant Ingrat* , portant sur son visage le signe terrible de la Justice divine. L'Auteur anonyme du *Miroir des Exemples* rapporte la même histoire , & dans son Livre des *Histoires mémorables* , *Césaire d'Heisterbach* cite la punition d'un jeune homme qui ayant manqué de respect à sa mère , fut aussitôt saisi à la gorge & autour des bras , par un horrible serpent qui s'élança

d'un pâtre, & qui non-content de dévorer le meilleur de la nourriture qu'on lui présentait, le pressait si violemment, que les yeux lui sortaient de la tête.

Césaire atteste qu'il n'y avait que treize ans que ce malheur était arrivé, que le jeune homme fut mis dans une charrette & promené par toute la province de la Moselle, *implorant inutilement le secours des Saints & de leurs Reliques*. Il ajoute que sa pauvre mère le suivait & excitait la compassion de tous ceux qui les voyaient.

Quoi qu'il en soit, voici comment cette singulière aventure a été traitée en *Moralité* à la tête de laquelle l'Auteur a mis un prologue qui en expose à-peu-près le sujet.

Paraissent ensuite un père & une mère qui se félicitent d'avoir un fils pour lequel ils se donnent beaucoup de peine & qu'ils placent chez un Marchand, dans le dessein de lui procurer un état lucratif : mais accoutumé à suivre ses fantaisies, l'enfant gâté ne peut s'affujettir aux soins qu'exige l'emploi qu'on lui destine, & il sort de la maison du Marchand dont il emmène avec lui le Valet qu'il prend à son service : il s'habille magnifiquement, parcourt différents pays, & un jour, il rencontre sur son chemin un Seigneur de village qui prenait le frais à la porte de son Château : le Seigneur est frappé de la bonne mine de cet Étranger & l'invite

non-seulement à venir se reposer chez lui , mais à dîner avec sa femme & sa fille.

LE SEIGNEUR.

Or ça , mon beau Seigneur notable ,
Vous n'êtes point marié ?

L' ENFANT.

Non :

Mais je suis jeune compagnon
De ce faire une fois capable ,
Si je trouve lieu convenable
Là où j'agrée selon moi ,
Et s'il vient partie agréable ,
Ne doutez que j'ai bien de quoi.

LE SEIGNEUR.

Or , me dites par votre foi ,
Si cette jeune Demoiselle
Vous donnoit par bonne-foi
De mariage , un noble arroi ,
Si vous feriez refus d'elle.

L' ENFANT.

Par sainte Marie la Belle !
Nenny , le mentir rien n'y vaut.

Le jeune homme déjà épris , vante la fortune de ses parens & assure qu'ils n'hésiteront point à lui remettre tout ce qu'ils possèdent , de l'instant qu'il le demandera. Le Seigneur lui répond que s'il veut obtenir la main de sa fille , il est nécessaire que ses père & mère viennent donner leur consentement :

à ce mariage & faire la donation de leurs richesses.

Le jeune homme marque la plus grande envie de terminer cette affaire, va trouver ses parens, leur fait part de sa bonne fortune, les trouve disposés à ne rien épargner pour lui aider à contracter une alliance aussi honorable, les emmène chez le Seigneur dont ils reçoivent l'accueil le plus flatteur, & leur présente le contrat sur lequel ils signent l'abandon de toute leur fortune; en un mot, il ne manque plus que le Curé pour faire la cérémonie du mariage, & le Seigneur l'envoie chercher par son Maître-d'Hôtel.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Curé, venez légèrement
Au Château, car Mademoiselle
A trouvé un mary pour elle :
Conjoindre ensemble les convient.

LE SEIGNEUR.

Çà, Curé, vous êtes venu :
Ces deux jeunes gens empoignez,
Et l'un à l'autre conjoignez
Par bon mariage. . . .

Le Curé obéit, & les deux jeunes gens sont mariés.

LE SEIGNEUR.

Maître-d'Hôtel, empressement
Que nous soyons bien fêtés,

C.

En quoi qu'il soit , nous pourvoyez
De Ménestriers & Farceurs ,
Pour réjouir , & de Danseurs ,
Car je veux pour ce mariage
Me divertir.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Ce sera rage ,
Tant aurez d'esbats honorables.

Tous les Seigneurs voisins sont invités au banquet , on se met à table , & les Ménestriers que l'on a rassemblés , célèbrent le bonheur des deux époux.

LE SEIGNEUR.

Sus , sus , menons joie plénière ,
Voici notre esjouissement.

LE PÈRE.

C'est ma lieffe singulière
Et l'espoir de mon sauvement.

UN VOISIN.

Quelque farcerie.

AUTRE VOISIN.

Fête ne vaut rien autrement ,
S'il n'y a farce , ou momerie.

On en joue une qui met toute la compagnie en gaité , on danse , & après le banquet , chacun se retire , enchanté de la fête à laquelle il vient d'assister.

Cependant par excès de tendresse & de générosité, le père & la mère du jeune homme se sont tellement dépouillés de leur fortune, qu'il ne leur reste plus rien, & en conséquence, ils sont obligés d'aller lui demander quelque secours. Ils ne doutent point de l'obtenir, mais quelle est leur surprise, lorsque non-content de les recevoir avec la dureté la plus humiliante, cet ingrat ne veut leur accorder qu'un peu de pain bis.

LE PÈRE.

Du pain bis. . . . maudite semence !

Ce mot est jà sorti de toi.

LE FILS.

Corbleu ! prenez-en patience,

Et d'aller faites diligence,

Autre chose n'aurez de moi.

Indignés & accablés d'une réponse aussi outrageante, ils reconnaissent la faute qu'ils ont faite de se mettre dans la dépendance de leur fils ; mais hélas ! il était si doux & si tendre, quand il les savait opulens. Ils maudissent ce cœur endurci, ils s'éloignent en versant des larmes, & loin d'en être ému, le cruel forme le projet de les renier, s'ils viennent encore l'importuner : enfin, pour mettre le comble à l'outrage, il se fait apporter un pâté & affecte d'en vouloir manger devant eux. Le père revient sur ses pas & demande à son fils de lui en

donner pour appaiser sa faim & celle de sa pauvre mère , mais le barbare les chasse & dit qu'il ne les connaît pas.

Son père se livre au plus affreux désespoir , lève ses mains vers le ciel , le prend à témoin de son injure & le prie d'être son vengeur. *Malheur , s'écrie-t-il avec sa femme , malheur à un fils qui méconnoît les auteurs de ses jours & ses généreux bienfaiteurs !*

Le perfide rit de leurs menaces & se prépare à ouvrir le pâté. Oui , dit-il ,

De ce couteau le vais ouvrir
Pour voir ce qu'on y a bouté.

Mais à peine l'a-t-il entamé , qu'un crapaud en sort & lui couvre toute la face.

LA JEUNE FEMME.

Qu'est ceci ? *Benedicite !*
Cet homme est perdu en effet.

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Quel grand crapaud ord & infect
Sur son visage s'est jetté ?

Ce terrible évènement occasionne une grande rumeur dans la maison & dans le voisinage ; on vient de toute part , le Seigneur accourt & s'écrie :

Allez tous les voisins hucher ,
Pour regarder que ce peut être ? :

L'ÉCUYER.

Venez tôt, Voisins, notre Maître
Est mort !

UN VOISIN.

Allons voir qu'il y a ?

UN AUTRE.

D'où procède cette pitié ?

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Punition,
Divine loi fait cet ennui.

LE SEIGNEUR.

Et comment ?

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Il a aujourd'hui
Son propre père desconnu,
Qui pour le voir est venu,
Et l'a fait chasser devant tous.

Tout le monde s'élève contre son ingratitude & bénit la Justice céleste : cependant le coupable attendrit, & l'on cherche les moyens de le délivrer. Le parti le plus expédient paraît être de le mener chez le Curé où il fera la confession de ses fautes, mais le maudit crapaud l'empêchant de parler, il fait signe au Valet qui l'a suivi, de raconter tous les péchés dont il a été le témoin & souvent le complice. Ce Valet n'en omet aucuns, mais sa déposition faite,

le Curé prononce que le cas d'ingratitude est trop grave pour qu'il puisse l'absoudre, & renvoie le pénitent à l'Evêque : celui-ci décide qu'il doit s'adresser au Pape qui seul a la puissance de remettre un crime aussi énorme, le conduit aux pieds du saint Père, & atteste son repentir : ce dernier l'absout, ordonne au crapaud de disparaître, & le crapaud obéit. Le jeune homme recouvre l'usage de la parole, fait sa confession, se jette aux pieds du Pape & le conjure de lui imposer une pénitence.

L E P A P E.

Du mal lequel m'a confessé,
Je l'absous, mais je lui enjoins,
Qu'à deux genoux, joignant les mains,
Voise à père & mère orier
Merci, & pour accomplir
La pénitence, il fera
Ce que l'Evêque lui dira :
Qui de nous fera ordonné,
Après que le pardon donné,
De père & mère lui sera.

L' E N F A N T.

Je ferai ce qu'il vous plaira.

Il retourne dans sa maison d'où il sort ensuite, accompagné de sa femme, de son beau-père, de ses amis, de ses domestiques, & va demander à ses parents le pardon de son ingratitude, pardon

qu'il en obtient facilement, avec le retour de leur tendresse.

LA MÈRE, aux Spectateurs.

Au sens moral, père qui aura vu
Jouer ceci, au moins regardera
Comme à son fils, s'il a biens, les départ.

Duverdier fait mention dans sa *Bibliothèque Française*, sous l'année 1538, de trois *Moralités* attribuées à Jean d'Abundance Bazochien & Notaire du Pont Saint-Esprit, mais on n'en connaît que les titres qui sont :

- 1°. *Le Couvert de l'Humanité.*
- 2°. *Le Monde qui tourne le dos à chacun.*
- 3°. *Plusieurs qui n'ont point de conscience.*

On présume que l'Auteur a voulu personnifier plusieurs & en faire un seul individu.

Le même Duverdier place à l'année 1540, la *Moralité* d'un anonyme, intitulée : *L'Enfant de Perdition qui tua son père & pendit sa mère, & enfin se désespéra.*



LA DIABLERIE.

La Diablerie de Maître Eloy Damerval qui traite comment Sathan fait démonstrance à Lucifer de tous les maux que les Mondains font selon leurs états, vacations & métiers, & comment il les tire à damnation. A Paris, Privilège du 29 Janvier 1507.

ON donnait autrefois le titre de *Petite Diablerie* à un Poëme où moins de quatre Diables figuraient, & lorsqu'il y en avait un plus grand nombre, on le nommait *Grande Diablerie*. Celui que nous allons faire connaître, est de la première espèce, attendu que la scène se passe entre deux Diables seulement, *Lucifer & Sathan*. Il contient plus de 15,000 vers & fut composé vers l'an 1500, par le Poète désigné dans le titre, *Vénérable Prêtre plein de prudence*, c'est ainsi que l'Auteur s'annonce, après quoi, il donne son privilège en vers, fait l'éloge de son ouvrage & indique l'endroit où il se vend. Il ajoute qu'il était destiné à être représenté, mais on doute qu'il l'ait jamais été. Quoi qu'il en soit, voici de quelle manière *Damerval* expose dans un Prologue le but moral de sa composition.

» Un jour, dit-il, étant couché seul dans
 » ma chambre, il me sembla qu'on me transpor-

» toit aux portes des Enfers & que j'en entendois Sa-
» than qui conversoit familièrement avec *Lucifer*
» & lui racontoit toutes les ruses qu'il employoit
» pour tenter les Chrétiens , car pour les Héréti-
» ques & les Infidèles , continuoit-il , comme ils
» me sont dévoués , je ne m'en embarrasse guères.
» Le Diable croyant n'être entendu de personne , dé-
» couvroit à son Maître toutes ses ruses sans dé-
» guisement , & lorsque je fus de retour chez
» moi , je pris promptement ma plume , de l'en-
» cre & du papier , & je me mis à écrire , non
» tout ce que j'avois entendu , mais seulement
» ce que ma foible mémoire a pu retenir , afin que
» les Chrétiens prévenus des tours de *Sathan* ,
» puissent les éviter »

Sathan rend compte à *Lucifer* de tout ce qu'il a fait pour entraîner aux Enfers *Adam* & sa postérité :
voici , dit-il , *les ruses dont je me suis servi , & d'abord je m'adressai à Eve :*

Je pris la forme d'un serpent
Et la tentai , s'on ne le pent ,
A telle enseigne que la folle
Ajouta foi à ma parole ,
Et présenta à son mari
Le fruit dont il fut puis marry ,
Quand il connut son grand trépas.

Cependant , continue *Sathan* , la venue du
Messie déranger mes projets , mais alors j'inventai

l'idolâtrie, l'usure, la mauvaise foi & les sept péchés mortels. Enfin j'imaginai le *sabat* où je conduis les Sorciers & Sorcières sur des manches à balay.

Lucifer fait des questions auxquelles *Sathan* ne veut point répondre, & voici son excuse.

S A T H A N.

Qui des faits de Dieu trop avant
S'enquiert, il est bien non savant.
Châton aussi Docteur de bien,
A son enfant le dit sans bien,
Si fait l'Apôtre *ad Romanos*.
J'en suis certain ; en deux beaux mots,
On doit savourer sobrement,
Sans bouter son entendement
Plus haut qu'il ne le faut, ce dit-il,
Comme Docteur sage & subtil.

Ce n'est pas tout, reprend *Sathan*, j'ai si bien tourné l'esprit de certaines femmes, que je leur fais accroire qu'elles offenseraient Dieu & pécheraient mortellement, si elles travaillaient le Samedi après midi.

S A T H A N.

Je leur boute en l'entendement
Que si elles faisoient autrement,
Ce jour-là, il leur mescherroit.

L U C I F E R.

Voilà de bons propos pour rire,
Est-il de telles folles au monde ?

SATHAN.

J'en connois par-tout à la sonde,
 Mais, dit *Lucifer*, prenons garde
 Qu'on ne nous écoute.

LUCIFER.

Sathan, s'ils ne t'écoutoient bien,
 Ce seroit peut-être leur bien,
 Car tu dis cy des mots plusieurs
 Bons pour eux & pour tous pécheurs,
 Mais il n'appartient point aux diables
 De raconter si bons notables.

Une singularité remarquable dans cet ouvrage bizarre, c'est que *Sathan* fait un cours de Théologie. Il démontre par l'écriture & la révélation, comment le péché d'*Adam* a été effacé par la mort de *Jésus-Christ*, il parle d'après *S. Grégoire*, de la miséricorde du Sauveur qui a racheté le genre humain, il traite de la discrétion que l'homme doit avoir pour son Créateur, il cite *S. Mathieu* pour prouver qu'il y beaucoup d'appelés & peu d'élus, enfin il expose les grandes vérités du Christianisme de la manière la plus satisfaisante, & d'après la lecture du livre original que nous avons sous les yeux, nous osons assurer qu'un Prédicateur trouverait dans les discours de *Sathan*, la matière de quelques beaux sermons avec les textes paraphrasés de l'écriture sainte, leçons de religion & de morale angélique, fort extraordinaires dans la bou-

che d'un pareil Docteur. Dans un autre chapitre ;
il enseigne comment chacun a son franc arbitre à
bien ou mal , pour le péché , ou la vertu , & il dit
qu'on peut honnêtement aucune fois soi récréer pour
conforter nature.

Ce sont passe-tems gracieux
Et d'eux-mêmes non vicieux ,
Et d'autre part , il est licite
Comme Châton même récite ,
Qui dit , *interpone tuis*
Interdum gaudia curis.

Ensuite il passe en revue les états , les conditions ;
les diverses manières de pécher : cet examen est
suivi d'un article singulier par l'énumération des
différens mots dont les galans régalaient leurs mai-
tresses : l'Auteur cite cet exemple aux pères trop
bons , & raconte ainsi l'histoire d'un mauvais fils :

Il y eut une fois un père
Qui fut nommé *Lucretius*
En son enfant *Sanguineus* ,
Comme en son livre raconte
Boèce dont on tient grand compte.
Ce père mal disciplina
Voire si très-mal son enfant
Et en étoit affolé tant ,
Que c'étoit ung grand pitié ,
Car quelque faute & mauvaiffié
Qu'il fit , jamais ne l'en battoit ,
Si affolé de lui étoit
Et le tenoit mignon tant cher ,

Qu'il

Qu'il ne lui, eût osé toucher :
Or passons outre : cet enfant
Crut Lucifer & devint grand,
Nuit & jour jouoit & galoit,
Et à ses plaisances alloit ;
Devint à-coup un grand fribleur ,
Et puis larron & crocheteur ,
Barboit , tuoit , faisoit des maux
Infinis par monts & par vaux ,
Etoit adonné à tout mal :
Bref , il conduir son cas tant mal ,
Qu'il fut pris , ce dois-tu entendre ,
Et qui pis fut jugé à pendre
Et condamné selon les loix.
Son père qui par plusieurs fois
Du gibet l'avoit racheté
Et lui avoit beaucoup coûté ,
Voire tant ! (je le cuide & croi)
Que lors il n'avoit plus de quoi.
Quand ouït ces dures nouvelles
Qui n'étoient ne bonnes , ne belles ,
Au gibet s'en alla courant ,
J'entends bien tendrement plorant ,
Ainsi dire & croise le faut.
Quand le fils attaché en-haut ,
Perçut son père , il s'écria ,
Et piteusement lui pria
Qu'il le baisât avant sa mort :
Le pauvre père en fut d'accord ,
Monra en-haut sans plus muser ,
Et quand son fils cuyda baiser ,
Le fils , c'est chose toute claire ,

Prit le nez de son pauvre père
Et l'empoigna aux bonnes dents ,
Et les fourra tant fort dedans ,
Que tout juste il lui arracha
Et jusqu'en terre le cracha :
Puis lui dit : Mon père ! mon père !
Je meurs à honte & virupère
Par vous & par votre grand'faute.
Hélas ! disoit-il à voix haute ,
Vous voyez où je suis lié :
Si vous m'eussiez bien châtié
Et corrigé en ma jeunesse ,
Et mené toujours en lessie ,
Sans me laisser de tous côtés
Faire toutes mes volontés ,
Ainsi que vous étiez tenu ,
Jamais je ne fusse venu
A tel honte , n'a tel misère.
Hélas ! hélas ! mon pauvre père !
Vous m'eussiez fait homme de bien ;
Hélas ! or n'en fites-vous rien ;
Pourquoi de vous , n'en doutez point ,
Je me suis vengé en ce point ,
Car vous m'avez si bien perdu ,
Que j'en suis au gibet pendu
Par mes fautes & démerites ;
Bref : père & mère ont grands mérites ,
J'en suis certain pour abrégé ,
A leurs enfans bien corriger.

Nous ignorons quelle forme dramatique on
peut supposer à cet ouvrage extrêmement long &

dans lequel l'Auteur n'a omis ni aucun des vices qu'il censure, ni aucune des vertus dont il fait l'éloge. Cette raison, sans doute, a décidé les Auteurs du Théâtre à le citer comme une *Moralité*, & nous croyons plutôt qu'il doit être rangé dans la classe des bons Traités de morale, malgré la singularité que le Poète a eue d'avoir choisi pour Instituteurs deux *Diables* qui, au reste, sont fort instruits & qui débitent d'excellentes maximes de conduite.

LA MORT DE NARCISSUS.

MORALITÉ A TROIS PERSONNAGES.

EMPORTÉ par le plaisir de la chasse, *Narcissus* s'enfonce dans l'épaisseur des forêts. Eprise de la plus violente passion pour ce jeune Chasseur, la Nymphé *Echo* vient à sa rencontre & lui fait des agaceries auxquelles il ne daigne pas répondre. Cependant elle n'écoute que le sentiment qui l'anime & se hasarde à demander un baiser, mais cette faveur lui est refusée. Plus enflammée que jamais, la Nymphé insiste, fait à son amant les déclarations les plus tendres, mais toujours froid, indifférent, *Narcissus* la quitte & continue sa chasse. Humiliée de tant de mépris, *Echo* se livre à son désespoir & se laisse mourir.

L'*Amour* furieux veut punir l'outrage fait à son pouvoir, & conduit *Narcissus* au bord d'une fontaine; ce Chasseur voit sa propre image qu'il ne reconnaît pas, & la trouve si belle, qu'il en devient amoureux; il lui parle de sa flâme, lui adresse les discours les plus passionnés, n'en reçoit aucune réponse, se croit haï & méprisé, en conçoit le chagrin le plus violent & meurt.

Le Fol s'adresse alors aux Spectateurs & leur dit :

Mirez-vous en cette aventure ,
 Ne soyez de telle nature ,
 Gentils Compagnons amoureux ;
 Vous auriez parcille basture
 En lieu d'amoureuse pasture ,
 Et en mouriez très-douloureux.
 Et vous, Dames & Demoiselles,
 Bourgeoises, Filles & Pucelles,
 Fuyez du tout outre cuydance ,
 Si vous êtes gentes & belles :
 Ne soyez pourtant point cruelles
 Vers vos servans d'humble souffrance ,
 Vous pourriez danser à la danse
 A laquelle *Narcissus* danse ,
 Qui est mort par son orgueil-cy ;
 Ou encores à grand'meschance
 De cette cruelle à outrance ,
 Nommée Dame sans mercy.

Ce sujet a été mis plusieurs fois au Théâtre, & en dernier lieu, à l'Opéra; nous aurons occasion

d'en parler & de remarquer qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, d'amuser, ou d'intéresser dans un ouvrage qui n'offre aux spectateurs que la douleur & les larmes d'une jeune Beauté rebutée par un homme épris de sa propre figure.

MORALITÉ DE L'HOMME

PRODUIT PAR NATURE AU MONDE,

*Qui demande le chemin de Paradis & y va par
neuf Journées.*

La première est de *Nature à Péch.*

La seconde, de *Péch. à Pénitence* passant par
libéral Arbitre.

La troisième, de *Pénitence aux divers Comman-
demens.*

La quatrième, des *Commandemens aux Conseils.*

La cinquième, des *Conseils aux Vertus.*

La sixième, des *Vertus aux sept Dons du Saint-
Esprit.*

La septième, des *Dons aux Béatitudes.*

La huitième, des *Béatitudes aux Fruits du
Saint-Esprit.*

La neuvième, des *Fruits au Jugement & Pa-
radis.*

Ce titre cité par *Duverdier*, dans sa *Bibliothèque
Française*, suffit sans doute pour faire connaître

que cette *Moralité* est encore une imitation de
Bien-advisé & Mal-advisé.

LES VIGILES DES MORTS.

MORALITÉ A QUATRE PERSONNAGES :

Savoir, *Creator omnium.*

Vir fortissimus.

Homo natus de Muliere.

Paucitas dierum.

CET Ouvrage est de Jean Molinet & fut composé vers 1474. On ne le connaît guères que par un passage de *Duverdier* qui s'ébahit de ce que l'Auteur donne des noms latins à ses Personnages, lorsqu'il les fait parler en français. Au reste, on n'est point tenté de regretter cette *Moralité* dont le sujet n'offre rien de dramatique.



L' H O M M E P É C H E U R.

PAR PERSONNAGES.

*Joué en la ville de Tours ; c'est à savoir , la Terre
& le Limon qui engendrent l'Adolescent , & est à
soixante-quatre Personnages dont les noms s'en-
suivent :*

Le Limon de la terre.	Luxure.
La Terre.	Envie.
L'Adolescent.	Gloutonnerie.
Le Monde.	Ire.
Foy.	Paresse.
Espérance.	L'Homme péchant.
Charité.	Compassion.
Dieu.	Le Pécheur.
Les Anges.	Concupiscence.
Sapience Divine.	Finette.
Michel.	Contribution.
Gabriel.	Satisfaction.
Raphaël.	Confession.
Le Bon Ange.	Miséricorde.
Raison.	Le Prêtre.
Orgueil.	Franç-Arbitre <i>habillé en</i>
Avarice.	<i>Roger-bon-tems.</i>

Conscience.	Pénitence.
Entendement <i>habillé en</i>	Humilité.
<i>Légiste.</i>	Largeſſe.
Lucifer.	Chafteité.
Sathan.	Charité
Démon.	Abſtinance.
Belphegor.	Patience.
Le Diable.	Diligence.
Péché.	Perſévérance.
Senſualité.	Aumône.
Déſeſpérance - de - Par-	Oraiſon.
don.	Jeûne.
Honte.	Affliction.
Crainte - de - dire - ſes-	Maladie.
péchés.	La Mort,
Eſpérance-de-longue-vie.	

CETTE *Moralité* contient environ vingt mille vers, en général fort mauvais, & préſente encore une imitation de *Bien-Adviſé* & *Mal-advifé*.

Le *Limon* de la terre & la *Terre* forment un *Adoleſcent* qui paſſe ſucceſſivement par les différens états de la vie. Il eſt entraîné par ſes paſſions, & il écoute tantôt les *Vices*, tantôt les *Vertus*; enfin il meurt contrit & bien confeſſé.

Les *Diables* qui l'avaient conſeillé dans différentes circonſtances & qui l'avaient trouvé docile,

s'attendaient à enlever son ame ; frustrés de leur proie , ils font éclater leur rage contre les *Vices* , & pour tâcher de se consoler , ils excitent une tempête aux Enfers.

La Pièce finit par un épilogue , ou plutôt par une exhortation que l'Acteur adresse aux Spectateurs.

LE LAS D'AMOUR DIVIN.

MORALITÉ,

*Avec un Prologue & à huit Personnages , imprimée
à Rouen in-8°, & à Paris in-4°. Goth.*

CETTE Pièce est divisée en deux Actes.

Dans le premier, *Charité* invite *Jésus* à contracter mariage avec l'*Ame* : *Jésus* y consent & dit à *Charité* d'aller prévenir son épouse , de lui recommander de se purifier par la pénitence , enfin de se parer de toutes les vertus qu'elle doit posséder pour le recevoir.

Cependant *Justice* s'oppose à cette alliance qui lui semble dégrader la Majesté divine , mais *Charité* prend le parti de l'*Ame* , remporte la victoire , & *Jésus* déclare qu'il est prêt à faire cette union.

Dans le second Acte , l'*Ame* est dans l'affliction d'être séparée de son époux ; elle en demande des

nouvelles aux Filles de *Sion*, qui lui apprennent les souffrances que son divin époux endure pour elle, qui lui disent qu'il a été conduit chez Pilate, qu'il a été flagellé &c.

L'*Ame* contristée vole vers son Bien-aimé, & veut le dissuader de mourir; mais les cruels pécheurs demandent, à grands cris, que *Jésus* soit crucifié.

L'*Ame* fait de longues plaintes sur la Passion du *Christ*, & veut aller partager ses peines; mais toutes les issues lui sont fermées. Enfin *Charité* conduit cette bonne ame à *Jésus* qui s'unit avec elle pour ne plus s'en séparer.

MORALITÉ NOUVELLE

DU MAUVAIS RICHE ET DU LADRE :

à douze Personnages.

TROTTE-MENU, Valet du Mauvais Riche, va dire à son maître que le dîner est prêt & que le couvert est mis.

LE MAUVAIS RICHE, à sa Femme.

Dame, venez à ce bassin
 Vos mains laver sans retarder,
 Afin que nous allions dîner &c.

Durant le repas, le *Ladre* ou *Lazare* fait entendre sa cliquette ou sonnette que les *Ladres* & les

Lépreux étaient autrefois obligés de porter pour avertir ceux qui se trouvaient sur leur chemin. Il demande l'aumône.

LE RICHE.

Trotte-Menu, mon bel ami,
N'as-tu pas ouï ce truant
Que je t'avois dit ci-devant,
Que de ma porte tu chassasses
Et que les chiens tu lui lâchasses,
Vas-le moi chasser vite.

Trotte-menu exécute cet ordre ; mais les Chiens moins cruels que le Maître & le Valet, caressent le pauvre *Ladre*. Le *Riche* entre alors en fureur, & commande que ce malheureux soit chassé à coups de bâton.

TROTTÉ-MENU, frappant le *Ladre*.

Or ça, truant, passez arrière,
Très-fort vilain, (*méseau*) pourri,
Que de Dieu soyez-vous puni,
Tant me faites avoir de peine.

Accablé de maux & de misère, le pauvre conjure le Ciel de le délivrer d'une vie si *souffrante*. Dieu envoie l'Ange *Raphaël* prendre son âme, & *Sathan* accourt pour la disputer.

SATHAN.

Haro ! que je suis éperdu,
Ce *méseau* leur échapera,
Je vois *Raphaël* par-delà,

Qui a jà son ame saisie ,
 Rahouart , allons , je te prie ,
 Allons à lui , sans arrêter ,
 Sçavoir se lui pourrons ôter ,
 Si l'amenons à la chaudière
 Où il n'y a clarté , ni lumière.

R A H O U A R T.

Bien avons perdu ce truant
 Sathan , par trop longue demeure
 En de ce que ne savions l'heure.

Le *Diable* ne veut rien perdre , & comme il ne peut emporter l'ame du *Lazare* , il va guetter celle du *Mauvais Riche* qu'une maladie mortelle a saisi subitement.

C'est ce Lâdre , dit la femme en colère , c'est lui qui a donné cette maladie à mon mari.

L A F E M M E.

Monseigneur le hayoit ,
 Parce que toujours revenoit
 Céans à l'heure du dîner :
 Ses cliquettes faisoit sonner ,
 Dont Monseigneur s'est couroucé.

Cependant *Rahouart* & *Sathan* attendent son ame avec une extrême impatience ; il expire & laisse sa veuve dans la plus grande affliction.

L A F E M M E.

Lasse , dolente , que ferai je ?
 Quand j'ai Monseigneur perdu !
 Trop mal il m'est advenu ,
 Car il m'aimoit de bonne amour.

Le *Diable* saute sur sa proie, & dit à son compagnon de fortune, de bien prendre garde qu'elle ne lui échape.

R A H O U A R T.

Sathan, point ne t'en faut douter,
Ne vois-tu pas que je la tiens ?

Il la lie fortement dans une hotte, & tous deux la portent à *Lucifer* qui s'amuse à varier les tourmens auxquels elle est condamnée.

LA RÉFORMATION

DES TAVERNES ET CABARETS,

DESTRUCTION DE GOURMANDISE :

Moralité à douze Personnages.

GOURMANDISE, *Blasphème* & *Paillardise*, projettent de rassembler tout ce qui peut flatter les sens, moyen sûr à leur gré, d'accréditer les Cabarets & les Tavernes. Le *fon* de cette pièce moralise sur leur projet & dit quelques vérités utiles.

Si le peuple a quelqu'indigence,
La taverne en est la cause :
Blasphème, folle accoutumance,
Paillardise & trop de dépense
Fait que son bien à mal expose ;
Son malheur à ce le dispose,
Et le conduit à pauvreté,
Chacun en voit la vérité.

La *Misère* vient à la fuite des *Plaisirs* & de l'*Oisiveté*. Les *Enfans*, les *Femmes*, le *Peuple*, font des plaintes qui engagent *Corréction*, *Vérité*, & le *Bras dextre* à aller vers *Justice* & à lui dire que les *Tavernes* occasionnent ce désordre public. *Justice* examine l'affaire & après une mûre délibération, elle ordonne que ces lieux de débauche soient fermés. Elle termine sa sentence par ces vers :

Servir faut Dieu en temps & en saison
Et délaisser taverne & gourmandise,
Après, chasser erreur de sa maison
Et éviter du tout la paillardise
Et monopol-qui-charité déprise.
Qu'un chacun note & retienne mes dits ;
Par ce moyen aura , je vous advise ,
Des biens au monde & enfin Paradis.

Comme il était de mode de faire jouer un rôle au *Diable* dans ces anciennes pièces , l'Auteur l'introduit dans celle-ci. Il se plaint de ce que *Justice* vient d'ordonner & s'écrie :

Haro , grand Maître Lucifer ,
Sathan & tous Diables maudits ,
Venez , venez , sortez d'Enfer ,
Apportez vos grands crocs de fer ,
Courez pour entendre mes dits ;
De tous points sommes interdits ,
Nous perdons nos plus belles roses ,
Puisque les tavernes sont closes ,
Nous sommes du tout mis au bas :
O qu'Enfer verra grandes choses !

Puisque les tavernes sont closes ,
 Noises cesseront & débats ;
 Diables ont perdu leurs ébats.

Le Peuple reconnaît qu'il est heureux que les Tavernes soient fermées par *Justice*, & rend à Dieu des actions de grâces qui terminent cette moralité.

Il est vrai-semblable qu'elle avait pour objet de présenter sous une apparence de justice & de religion , un Règlement de Police que les troubles des règnes de Henri II & de Henri III rendaient nécessaires pour empêcher les assemblées & les attroupemens des factieux. Nous avons déjà eu plusieurs fois occasion d'observer que le Gouvernement se servait utilement du Théâtre pour disposer l'opinion publique , & faire entrer les Citoyens dans ses vues politiques. (*M. le Duc de la Valière est le seul qui parle de cette Moralité dans sa Bibliothèque du Théâtre Français*).

HISTOIRE DE SAINTE SUZANNE ,

*Exemplaire de toutes sages Femmes & de tous bons
 Juges. Moralité à 14 Personnages.*

JOACHIM & Suzanne vivent entre eux dans la plus grande union & s'en félicitent dans le moment même où deux Vieillards , Juges du Peu-

ple, conçoivent une violente passion pour cette vertueuse épouse : ils concertent les moyens de satisfaire leurs desirs criminels, prennent le parti de se cacher près de l'endroit où *Suzanne* va se baigner, afin de la surprendre & d'exiger les dernières faveurs, soit qu'elle écoute ou qu'elle rejette leur amour.

Leur plan ainsi arrêté, ils vont faire une visite au mari qui veut les retenir à sa table, avec sa femme & ses enfans, mais ils s'en défendent, sous prétexte d'affaires, sortent & vont prendre leur poste dans le jardin où *Suzanne* doit se rendre. Elle y vient à son heure accoutumée, elle entre dans le bain, & envoie ses Femmes chercher des parfums. Les deux Vieillards la voyant seule, s'approchent doucement, lui font leur tendre déclaration, la pressent d'y répondre, & furieux de la trouver inflexible, ils la menacent de l'accuser d'adultère.

LES JUGES.

Par ainsi, vous vous nommerez.

Pu... & ribaude éprouvée.

SUZANNE.

Hélas ! je suis deshonorée,

Et si n'ai pas fait le pourquoi.

Les Vieillards insistent & veulent user de violence ; *Suzanne* jette des cris & appelle du secours ;

tours ; les Valets se présentent & résolus de couvrir leur crime par un crime encore plus affreux , les Juges prétendent qu'ils ont surpris cette femme avec un jeune homme qui s'est sauvé. Aussi-tôt le Mari , les Enfans , les Demoiselles , les Domestiques , les Voisins marquent des sentimens divers de surprise , d'indignation & de consternation.

On traîne *Suzanne* au Tribunal , les Vieillards déposent contr'elle ; *Joachim* soutient qu'elle n'est point coupable , mais il ne peut arrêter le cours de la Justice , ni empêcher la loi qui condamne la Femme adultère à perdre la vie , & il semble se consoler par ce mot de *Socrate* : *Vaut mieux que soit à tort qu'à droit.*

On mène *Suzanne* dans les champs pour y être lapidée. Heureusement le jeune *Daniel* , inspiré par la Sagesse divine , rencontre la troupe qui la conduit au lieu de son supplice ; il l'arrête , il dit qu'il reconnaît dans ses traits tous les caractères de l'innocence & de la vertu , que c'est à tort qu'elle a été accusée & condamnée , en un mot , il rappelle le Peuple au Tribunal , fait séparer les Vieillards , les interroge à part , les confronte , les confond , manifeste leur mensonge , & leur fait subir la peine du talion.

Cette *Morallité* est terminée par un couplet sur
Tome XII. Part. I. E

la chasteté , & par des vers sur différens sujets de morale.

On voit que l'Auteur a suivi l'Ecriture-Sainte pas à pas , & qu'il n'a mis aucun art pour rendre ce sujet plus théâtral.

M O R A L I T É

DE LA V E N D I T I O N D E J O S E P H :

à 49 Personnages.

CET Ouvrage nous paraît être un fragment ou un épisode du *Myſtère du Vieux Testament* , dont nous avons rendu compte avec assez de détail pour nous dispenser de nous arrêter long-tems sur celui-ci.

M. le Duc de la V. le cite comme très-rare , & en effet , il est d'une impression gothique , format *in-fol.* oblong.

Joseph , fils du Patriarche *Jacob* , est l'objet de l'envie & de la haine de ses frères qui sont furieux de la prédilection que leur pere lui témoigne. Ils le maltraitent cruellement , le menacent même de le faire mourir , se contentent pourtant de le descendre dans une citerne profonde , & enfin le vendent à des Marchands *Ismaélites*.

Il est acheté par *Putiphar* , l'un des principaux Officiers de *Pharaon* , Roi d'Egypte. Sa femme

conçoit la passion la plus vive pour ce nouvel esclave, emploie tous les moyens de séduction, va jusqu'à vouloir user de violence, & *Joseph* ne peut échaper à ses caresses, qu'en lui laissant son manteau entre les mains. Ce manteau sert d'instrument à sa fureur, & résolve de se venger des mépris du jeune Israélite, elle l'accuse d'avoir voulu l'outrager. On le conduit en prison, il y explique les songes du grand *Pannetier* & du grand *Echanfon* de *Pharaon*. La vérité de son interprétation engage ce dernier à le consulter. *Joseph* lui prédit que l'*Egypte* est menacée de sept années de stérilité, & lui donne, en même-tems, les moyens de prévenir ce fléau, ce qui le fait appeller le *Sauveur de l'Egypte*.

L'Auteur observe que la vie de ce saint Patriarche est la figure de *Notre-Seigneur Jésus-Christ* qui, comme lui, fut vendu, & par-là même, devint le Sauveur du monde.

COMBAT ENTRE LA TERRE, LA CHAIR ET L'ESPRIT,

Moralité à cinq Personnages.

CIEL raconte les bienfaits dont il a comblé le genre humain dont l'*Esprit*, la *Terre* & la

Chair se disputent la possession. L'Homme se livre en aveugle aux conseils de la dernière qui le conduit à *Volupté*. L'*Esprit* implore la clémence du *Ciel* qui promet de le soutenir, & avec ce secours, il fait une tentative auprès de l'Homme. La *Terre* & la *Chair* réunies combattent contre l'*Esprit* auquel elles ne veulent pas laisser leur proie, mais la partie n'est pas égale, & secondé par le *Ciel*, l'*Esprit* remporte la victoire. L'Homme se rend, & convient qu'il ne doit pas rechercher les choses de ce monde, mais uniquement celles du *Ciel*, suivant la devise du Cardinal de Tournon : *non qua super terram*, qui servit de texte & de sujet à cette *Moralité* faite pour être représentée devant lui à Valence, le dimanche de mi-Carême 1549.

L'Auteur l'a écrite en vers, & dans un genre qui alors était de redoubler la rime à la fin de chaque vers : En voici un exemple ; c'est l'*Esprit* qui parle.

Maudite chair ! ô chair maudite, dite,
 Du ciel qui a au ciel empire, empire !
 L'homme a par toi & ta poursuite, fuite
 De vil péché qui a martyre, tire.
 Son ame, hélas ! Jà son navire, vire.
 Il est quasi condamné, dansné,
 Et si Dieu veut Sentence dire, d'ire
 De malheur fut estréné, d'estre né.

MORALITÉ ET FIGURE

*Sur la Passion de N. S. J. C. à 11 Personnages ,
bien dévotes. Manusc. in-fol. 1544.*

DÉVOTION explique le sujet de cet ouvrage dans un Prologue. *Nature Humaine* se plaint des maux qui l'accablent, le Souverain des cieux lui dit qu'elle ne peut en être délivrée que par le sang du *Juste* : *Nature* demande à *Dame Débonnaire* de lui livrer son fils, né innocent, pour le faire mourir, & l'on sent qu'une pareille proposition est bien faite pour la révolter. *Nature* & la *Dame* vont trouver le Patriarche *Noé* devant qui elles plaident ; *Nature* a gain de cause ; appel devant *Moyse* qui confirme le premier jugement ; autre appel devant *St. Jean* & *St. Siméon* qui prononcent de même contre la *Dame Débonnaire*. Enfin, elle a recours au Juge souverain à qui elle demande justice & grace ; mais ce dernier même condamne l'innocent à mourir pour la rédemption de la *Nature humaine* : en conséquence, *Envie Judaïque* & *Gentil Trucidateur* se saisissent du fils de *Débonnaire*, & lui font souffrir les tourmens de la Passion.

Dévotion termine cette *Moralité* & adresse

aux spectateurs un sermon dans lequel se trouve cette pensée admirée dans un Opéra de *Métastase*.

Le corps s'en va , mais le cœur vous demeure.

L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.

Moralité à quatre Personnages.

En voici l'argument :

D. Qui a fait en Afrie cesser la Religion Chrétienne ? qui a fait naître tant d'Hérétiques ?

R. Les péchés des hommes.

D. Qui la fera retourner ? qui illuminera les Infidèles ?

R. Dieu.

D. Comment ?

R. Par sa vérité.

D. Où est-elle ?

R. En l'Eglise.

VOULOIR-DIVIN se plaint de la dépravation générale du monde , & l'en punit en l'abandonnant à *Ignorance*.

Celle-ci rencontre le *Temps*. Qui êtes-vous , lui dit elle ?

Je suis le Temps qui conduit toutes choses
Dessous la lune en son conclave enclôses.

D. D'où venez-vous ?

R. De la Cour.

D. Qu'y dit-on de nouveau ?

R.

Sur mon ame ,

Je n'en fais rien , fors qu'on dit que le Temps

Qui n'y est plus , rend plusieurs mal-contens.

Vénus y est d'amour la Souveraine ;

Et le petit Cupidon s'y pourmaine

Avec ses traits desquels chacun il frappe ,

Si grand n'y a qu'à la fin il n'attrape.

Envie y est qui tient bien sa partie :

Ambition n'en est encor partie.

Mais n'y sont plus , de deuil presque enragés

Pour ce que j'ai les grands Etats changés.

Autres y sont qui ont à leur désir

Condition &c.

Ignorance monte ensuite sur un char & y débite des maximes, comme un Charlatan débite ses drogues.

Vérité paraît & veut la réfuter , mais elle l'est elle-même par *Ignorance* & le *Temps* qui sont en force. Alors *Vérité* implore la miséricorde divine.

Vouloir-divin se laisse fléchir & consent à la venger : elle se présente de nouveau devant *Ignorance* , le *Temps* prend ses intérêts & la fait monter sur le char d'où elle chasse son ennemie : elle détruit ses erreurs & prêche les saintes maximes de la Religion Chrétienne que le *Temps* confirme & accrédite.

DÉBAT DE FOLIE ET D'AMOUR.

Moralité en prose divisée en cinq Discours & à six Personnages, par Louise Labé, Lyonnoise, dite la Belle Cordière. 1556.

DANS le premier Discours, *Amour & Folie* viennent se rendre en même-tems à un grand festin que *Jupiter* donne à tous les Dieux de l'Olympe. *Folie* prétend avoir le droit de passer devant *Amour*; elle le pousse rudement & entre la première. *Amour* irrité lui décoche une flèche qu'elle évite en se rendant invisible; mais elle se précipite aussi-tôt sur son ennemi, lui arrache les yeux & met un bandeau sur sa blessure.

Dans le second Discours, *Amour* désespéré se plaint amèrement d'avoir perdu la vue. Il implore les secours de *Vénus*, la Déesse essaie de lever son bandeau, mais elle ne peut en défaire les nœuds qui sont indissolubles.

Dans le troisième, *Vénus* se plaint à *Jupiter* de l'outrage fait à son fils. Le Souverain des Dieux fait venir *Folie* & l'interroge sur les motifs de sa violence. Elle répond qu'elle pourrait donner des raisons puissantes pour justifier son action; mais qu'elle supplie son Juge de confier la défense de sa cause à l'un des Dieux. *Jupiter* y consent,

& *Folie* choisit *Mercury* pour son Avocat. De son côté, *Vénus* engage *Apollon* à soutenir les intérêts de son fils.

Le quatrième Discours contient une longue dissertation entre *Jupiter* & *Amour* sur les différentes façons de plaire & d'aimer, *Amour* conseille au Roi de l'Olympe de se dépouiller de l'éclat imposant de sa grandeur, de descendre sur terre, d'y prendre la figure d'un simple mortel & de faire sa cour à quelque jeune beauté : alors, dit-il, vous aurez la satisfaction de vous voir aimé pour vous-même, vous éprouverez un bonheur qui fuit le rang suprême, & qui ne se trouve qu'avec l'égalité. *Jupiter* convient qu'en suivant cet avis, il y aura beaucoup à gagner pour l'amour-propre & pour le plaisir ; mais il ne se sent pas disposé à filer le parfait, & il juge que cette manière de courtoiser les Belles, ne l'amuserait pas assez pour le dédommager du tems, des soins & des peines qu'il perdrait. Cette conversation est interrompue par l'heure de se rendre au Consistoire.

Dans le cinquième Discours, c'est *Apollon*, l'Avocat de *Vénus*, qui débite d'abord un long plaidoyer dont le but est de faire sentir le malheureux sort d'*Amour* & d'obtenir justice contre *Folie*. Les Dieux assemblés témoignent le ravissement que leur fait éprouver l'éloquence d'*Apollon*, & sont tellement indignés de la cruauté de *Folie*,

qu'ils demandent qu'elle soit condamnée & punie sans être entendue : cependant *Jupiter* fait faire silence & ordonne à *Mercure* de répondre au plaider d' *Apollon* . *Mercure* établit, avec tant d'art, les raisons qui sont en faveur de sa partie, que lorsqu'il a cessé de parler, la moitié des Dieux est pour *Amour* & l'autre pour *Folie* . *Jupiter* ne peut venir à bout de les réunir & prononce le Jugement suivant. » Pour la difficulté & importance de vos différends & diversité d'opinions, nous avons remis votre affaire d'ici à trois fois sept fois neuf siècles, & cependant vous commandons vivre amiablement ensemble, sans vous outrager l'un l'autre, & guidera *Folie* l'aveugle & le conduira par-tout où bon lui semblera ; & sur la restitution de ses yeux, après en avoir parlé aux Parques, en sera ordonné «.

Le célèbre *La Fontaine* a fait sur ce sujet une Fable intitulée : *L'Amour aveuglé par la Folie* , & si c'est *Louise Labbé* qui a le mérite d'une fiction aussi ingénieuse, cela suffit pour justifier les éloges qui ont été prodigués à son esprit & à ses talens.

M. le Duc de la V. est le seul qui ait mis cette même fiction au rang des *Moralités* , la dernière de celles dont il soit question dans l' *Histoire des Théâtres* & la première de toutes par la manière dont elle est faite : du reste, il n'est pas probable

qu'elle ait jamais été jouée , quoiqu'elle offre quelques-unes des formes que l'on exige dans un *Poëme Dramatique*.

HISTOIRE

DU THÉÂTRE DE L'HÔTEL DE BOURGOGNE

*Et de plusieurs autres sur lesquels furent jouées les
Pièces que nous venons de faire connaître :*

LES Maîtres Gouverneurs & Confrères de la *Passion & Résurrection de N. S. J. C.* fondée en l'Eglise de la Sainte-Trinité , rue Saint-Denys à Paris , savoir : Jacques & Jean le Roy , Maîtres Maçons ; Hermant Jambesfort , Maître Paveur ; Nicolas Geudreville , Conducteur du Charoy & de l'Artillerie du Roi , acquirent en 1548 de Jean Rouvet , Bourgeois & Marchand de cette Ville , moyennant la somme de deux cents vingt-cinq livres de rente annuelle & perpétuelle , une masure faisant partie de l'ancien *Hôtel de Bourgogne* , & contenant , dix-sept toises de long sur seize de large. Ils y construisirent une Salle de Spectacle , firent mettre au-dessus de la porte un bas-relief représentant la *Passion* , & au moment de jouer les *Mystères* , ils reçurent un Arêt du Parlement qui leur enjoignit de ne donner désormais que des pièces

profanes. Ils furent obligés d'obéir, mais la médisance de leurs productions, le peu de talent de leurs Acteurs firent abandonner leur Théâtre; & au bout de 30 ans, c'est-à-dire en 1554, ils obtinrent de *Henri II* des Lettres - Patentes qui les autorisèrent à reprendre les *Mystères*. *François II* leur en accorda de pareilles au mois de Mars 1559, & *Charles IX* leur remit les droits de lods & vente du terrain de l'*Hôtel de Bourgogne*, tant du passé que de l'avenir, droits pour lesquels le Substitut du Procureur-Général de la Chambre les avait fait assigner & saisir.

En 1572, le Curé de *Saint-Eustache* demanda au *Châtelet* qu'ils n'ouvrissent les portes de leur Spectacle qu'après *Vêpres dites*, & ce procès dura deux ans au bout desquels le Parlement leur permit de jouer aux heures accoutumées; mais le Curé fit de nouvelles oppositions, & les *Confrères* ne gagnèrent pleinement leur cause qu'en 1577, au moyen d'un Arêt qui les rendit garans de tous les scandales que leurs jeux pourraient occasionner. (*Voyez ce que nous en avons dit dans le Volume précédent*).

Pendant l'espace de ces 30 années, *Jodelle* parut, s'éleva contre le mauvais goût de son siècle qu'il critiqua dans le Prologue de sa Comédie d'*Eugène*, & fut secondé, non-seulement par *Grévin* qui en fit autant dans celui de la *Trésorière*, mais par

cinq ou six Poètes dont les productions , imitées des anciens , commencèrent à donner l'idée du vrai genre théâtral. Malheureusement on prit les Latins pour modèles , on adopta le style sententieux de *Sénèque* , & l'art dramatique fit peu de progrès. Cependant le Peuple & les Grands accueillaient les Poètes qui le cultivaient , & plusieurs d'entr'eux composèrent des Pièces qu'ils firent jouer dans les provinces par des Comédiens à qui les *Confrères* ne permettaient pas de les représenter dans la Capitale.

Malgré leurs oppositions , une de ces Troupes , encouragée par les applaudissemens qu'elle avait reçus dans plusieurs villes , vint en 1584 , & sans autre titre que sa réputation , s'établit à l'Hôtel de Cluny , rue des *Mathurins* , mais au bout de huit jours , & sans doute à l'instigation des *Confrères* , le Parlement leur fit *défenses de jouer leurs Comédies , ni de faire aucune assemblée en quelque lieu de la ville ; ou des fauxbourgs que ce fût , & au Concierge de l'Hôtel de Cluny de les y recevoir , à peine de mille écus d'amende.*

En 1588 , deux autres Troupes firent de nouvelles tentatives : l'une était de Français , & l'autre d'Italiens. Ces derniers étaient depuis quelque tems en France , & *Henri III* les avait fait venir de Venise ; on les appelait les *Gelosî*. Ils jouèrent

d'abord aux Etats de Blois en 1577, & en 1588 à Paris, à l'Hôtel de Bourbon.

Le genre de leurs spectacles, nouveau pour la France, & qui consistait en Pantomimes mêlées de récits, de gesticulations, de tours de souplesse, leur attira un concours prodigieux, mais il ne fut pas de longue durée, & par Arrêt du 10 Décembre 1588, le Parlement fit défenses à tous Comédiens, tant Français qu'Italiens, d'exécuter aucunes de leurs Pièces, soit les jours de fêtes, soit les jours ouvrables, à peine d'amende arbitraire, ou de punition corporelle.

Cependant les *Confrères* furent inquiétés de toutes parts. Les sujets de leurs ouvrages parurent indécents, & enfin la représentation de quelques Drames faits sur un plan raisonnable, fit sentir tout le ridicule de celle des *Mystères*. Le peuple crut devoir les proscrire & fut appuyé par les *remonstrances* que les Etats de Blois adressèrent à *Henri III.*

Il y a, disent-elles, un grand mal qui se commet & se tolère en votre bonne ville de Paris, aux jours de Dimanches & de Fêtes, par ceux qui, abusivement se disent les Confrères de la Passion de J. C. En ce lieu se donnent mille assignations scandaleuses au préjudice de l'honnêteté & pudicité des

femmes , & à la ruine des familles des pauvres Artistes desquels la salle basse est pleine , & lesquels plus de deux heures avant le jeu , passent leur tems en dévies impudiques , en jeux de dex , en gourmandises & ivrogneries d'où viennent plusieurs querelles & batteries.

D'après le discrédit général dans lequel ils étaient , les *Confrères* se virent obligés d'abandonner leur Théâtre & de louer leur privilège à une troupe de Comédiens dont les succès furent souvent interrompus par les guerres civiles ou étrangères qui désolèrent la France , & particulièrement la Capitale , depuis 1588 , jusqu'en 1593 ; mais à l'avènement de *Henri IV* au trône , les plaisirs reparurent , & les Acteurs de l'*Hôtel de Bourgogne* furent tout à la fois honorés & des bienfaits & de la protection du Roi.

Etablies pour favoriser le commerce , les Foires ont une franchise qui , en faveur des Marchands étrangers , suspend les privilèges exclusifs des Corps & Communautés ; sur ce fondement , quelques Comédiens de province élevèrent un Théâtre à Paris , sur le terrain & dans le tems de la Foire *Saint-Germain*. Les Propriétaires de l'*Hôtel de Bourgogne* s'en plaignirent , & firent assigner ces Acteurs Forains devant le Lieutenant-Civil. Ces derniers fermèrent leur Spectacle pendant

l'instance, mais le peuple murmura, fit des attroupe-
pemens à l'Hôtel de Bourgogne & en insulta
les Acteurs. L'affaire des autres fut vivement
discutée, & par un Jugement du 5 Février
1596, le Châtelet estima que le privilège ex-
clusif accordé aux Comédiens de l'Hôtel de
Bourgogne, ne devait pas être plus respecta-
ble que celui des Marchands de Paris, dont
l'effet est suspendu pendant la Foire. Ainsi les
Forains furent autorisés à jouer durant ce même
tems, mais sans tirer à conséquence, & à la
charge par eux, non-seulement de ne représenter
que des sujets honnêtes, mais encore de payer
par chaque année, deux écus aux *Administrateurs*
de la Passion, Maîtres de l'Hôtel de Bourgogne.
On y publia aussi, à son de trompe, un Ordon-
nance qui défendit à tout Citoyen d'occasionner
aucun trouble dans le Spectacle, à peine de pu-
nition corporelle.

Les *Confrères* craignirent que ce Jugement n'a-
néantit entièrement leurs droits, & en consé-
quence ils présentèrent à *Henri IV* une Requête
dans laquelle ils le suppliaient de leur accorder
la continuation de leurs privilèges, avec la per-
mission de jouer des *Mystères* dans le genre de
ceux que l'on avoit donnés sous les règnes des
Rois *Charles VI*, *Charles VII*, *Louis XI*, *Char-*
les VIII, *Louis XII* & *François I*. *Henri IV* y
consentit

consentit & confirma tous leurs privilèges par des Lettres-Patentes du mois d'Avril 1597, mais le Parlement ne voulut les enregistrer qu'à l'égard des Pièces profanes, & le projet des *Confrères* fut absolument détruit.

Alors, une nouvelle Troupe de Comédiens vint à Paris pour y jouir des franchises de la Foire *Saint-Germain* & forma ensuite le dessein de s'établir dans la ville : elle trouva de fortes protections, & malgré une Sentence contradictoire du Châtelet, du 20 Avril 1599, qui défendait à tous Bourgeois de louer aucun lieu pour y représenter la Comédie, cette Troupe joua l'année suivante 1600, sur un Théâtre qu'elle avait fait bâtir au quartier du Marais du Temple : il subsista pendant 73 ans, mais en deux endroits différens : le premier, nommé l'*Hôtel d'Argent*, était au coin de la rue de la Poterie, près la Grève, & le second fut érigé, en 1620, dans un jeu de paume au haut de la vieille rue du Temple, au-dessus de l'égoût. Il est vrai que par Sentence contradictoire du 13 Mars 1610, ces Comédiens furent contraints de payer aux *Confrères* un écu tournois par représentation.

« Cette Troupe, dit Chapuzeau, dans son » *Théâtre François*, Liv. III. Cette Troupe s'est » maintenue jusqu'en 1673, & a toujours été » pourvue de bons Acteurs & d'excellentes Ac-

» trices à qui les plus célèbres Auteurs ont confié
» la gloire de leurs Ouvrages. Elle n'avoit qu'un
» désavantage qui étoit celui du poste qu'elle avoit
» choisi à une extrémité de Paris & dans un en-
» droit de rue fort incommode : mais son mé-
» rite particulier , la faveur des Auteurs qui l'ap-
» puyoient & ses grandes Pièces de machines ,
» surmontoient aisément les dégoûts que l'éloi-
» gnement du lieu pouvoit donner aux Bourgeois ,
» sur-tout en hiver , & avant le bel ordre qu'on
» a apporté pour tenir les rues bien éclairées jus-
» qu'à minuit , & nettes par-tout & de boue & de
» filoux. Cette Troupe alloit quelquefois passer
» l'été à Rouen , étant bien aise de donner cette
» satisfaction à une des premières villes du Royau-
» me : de retour à Paris de cette petite course
» dans le voisinage , à la première affiche , le mon-
» de y couroit , & elle se voyoit visitée comme
» de coutume.

» Il est arrivé de tems en tems des révolutions
» dans cette Troupe , & toujours causées par quel-
» ques mécontentemens des particuliers ou par
» quelques intérêts nouveaux. Il y en a de bons
» Comédiens qui ont quitté sans nécessité le Ma-
» rais où ils étoient estimés , le poste de Paris
» leur plaissant moins que la liberté de la cam-
» pagne. Mais la plus grande révolution de la
» Troupe du Marais a été l'abandonnement du

» lieu, & la jonction avec la Troupe du Palais
» royal «.

Tandis que les Comédiens du Marais s'établif-
saient, ceux de l'Hôtel de Bourgogne continuaient
leurs représentations & ne pouvaient se plaindre de la
permission que leurs rivaux avaient obtenue, puisque
les uns & les autres tenaient également leur privilège
des *Confrères de la Passion* qui, de leur côté, se trou-
vaient fort heureux de recevoir des deux Spec-
tacles, de quoi subvenir à leurs dépenses; mais
ce bonheur fut troublé par la Société des *Enfans
Sans-Souci*, qui subsistait encore sous le titre de
la Sottise, & qui, en 1603, commença contre
eux un Procès qui dura plus de cinq ans. Ils en
essuyèrent un second de la part des Acteurs
du Marais, qui par un Règlement fait en 1629,
les réduisirent à recevoir simplement le loyer de
leur Hôtel. Ils ne ménagèrent pas davantage les
Sots attendans (c'est le titre que prenaient les *En-
fans Sans-Souci*), & voici quel fut le motif de
la querelle. Ces derniers avaient reçu défense de
faire une entrée dans la ville, la Troupe du Ma-
rais prétendit que cette entrée ne subsistant plus,
les possesseurs du privilège des *Confrères* étaient
déliés de tout engagement à leur égard, & elle
partit de-là pour leur contester le droit de venir
à son Spectacle, ainsi que le régal qu'elle trait

convenue de leur donner le jour du Mardi-Gras. Le *Prince des Sots* répondit qu'à la vérité le Roi avait suspendu la permission de faire, le Mardi-Gras, une entrée solennelle avec sa Troupe, dans la ville de Paris, mais que cette défense ne pouvait donner atteinte aux droits qu'il avait sur l'Hôtel de Bourgogne dont il était le Chef, ainsi que les *Confrères* avec lesquels il avoit été caution & acquéreur lors de la prise de possession de ce même Hôtel : on plaida vivement de part & d'autre, & en 1608 il fut rendu un Arrêt par lequel la Cour ordonna, que le *Sieur Joubert* serait maintenu & gardé en la possession & jouissance de sa Principauté des Sots & droits en dépendans, même de celui d'entrée par la grande porte de l'Hôtel de Bourgogne, & de préséance aux Assemblées qui s'y feroient & ailleurs par les Maîtres & Administrateurs, ainsi qu'en la jouissance & disposition de sa Loge ; ce même Arrêt contraignit les Administrateurs à lui rendre & restituer les fruits dûs depuis son installation, leur fit défense de le troubler & empêcher en la possession & jouissance de ses droits, de lui mal-faire, médire ni injurier sous peine de punition, & pour les contraventions aux Règlemens de la Cour, condamna lesdits Administrateurs en quatre-vingt livres Paris qui seroient distribués aux pauvres. A l'égard de l'entrée dans

la ville de Paris, le Sieur Joubert fut dispensé de la faire, jusqu'à ce qu'il en eût été autrement ordonné par la Cour.

Depuis cette époque, il n'est plus question ni du *Prince des Sots*, ni de la Société que le Public éclairé avait totalement abandonnée, & dans la Requête que les Comédiens présentèrent en 1612 à *Louis XIII* pour lui demander l'extinction des privilèges des *Confrères de la Passion*, il n'est parlé de la *Principauté des Sots*, que comme d'un titre méprisable qui n'existait plus. Voici les termes dont les Comédiens se servent à son égard.

Puisque la vanité des Confrères les emporte si avant, si l'on épluche leur Confrairie, on trouvera qu'anciennement le Chef se qualifioit Maire-Sotte, & depuis Prince des Sots, jusqu'au règne d'Angoulevant qui a fait encore depuis quinze ans éclater hautement ce titre dans le Parlement, avec ces beaux éloges que son Avocat lui donna, disant que c'étoit un Prince qui portoit la peste & la ruine des poëles & marmites; qu'il étoit né & nourri dans la Confrairie des grosses bêtes, qu'il n'avoit jamais étudié qu'en la Philosophie cynique, qu'il n'étoit savant qu'en la faculté des bas souhaits, que c'étoit une tête creuse, une coucourde éventée, vuide de sens comme une canne, un cerveau démonté qui n'avoit ni ressorts, ni roques entiers dans la tête.

qui se changeoit comme une lune , bref , qu'il étoit si sot que l'on en pouvoit faire le Dieu des Stoïciens.

Les Comédiens se croyaient d'autant moins faits pour dépendre d'une Société formée d'Artisans livrés à la débauche la plus crapuleuse , que depuis quelque tems ils appartenaient au Roi & affichaient dans Paris , sous le nom de *Troupe Royale* : de-là , cette Requête qu'ils adressèrent au Conseil , & que nous allons citer comme une Pièce essentielle à l'Histoire du *Théâtre Français*.

» Vos Comédiens , Sire , qui par leurs bonnes
 » qualités ont acquis des amis assez puissans pour
 » leur faciliter l'entrée de votre Cabinet , & assez
 » zélés en leurs intérêts pour les favoriser de
 » leur présence , s'adressent de plein vol à Votre
 » Majesté , sans aucune autre recommandation ,
 » ni assistance que leur bon droit dans lequel ils
 » ont établi l'espérance de leur victoire.

» Leurs prétentions , Sire , à présent ne sont
 » autres que celles mêmes qui ont donné lieu au
 » différend qui s'émût il y a quelque tems à votre
 » Conseil , entre vos Comédiens & les soi-disans
 » Maîtres de la *Confratrie de la Passion* , lors du-
 » quel Votre Majesté trouva bon d'adjuger à ceux-
 » là l'Hôtel de Bourgogne pour trois ans seule-
 » ment , par provision & aux charges portées par
 » l'Arrêt , attendant la décision du Principal , la-

» quelle vos Comédiens poursuivent aujourd'hui ,
» & pour cet effet supplient humblement Votre
» Majesté , en exécutant les Ordonnances de nos
» Rois vos prédécesseurs , qu'il lui plaise abroger
» cette *Confrairie de la Passion* comme inutile ,
» préjudiciable & scandaleuse à la Religion , à
» l'Etat & au Particulier , avec défenses aux soi-
» disans *Confrères* de la continuer à peine d'être
» convaincus de Lèze-Majesté ; & en conséquence
» ordonner que les biens & revenus de ladite
» *Confrairie* seront mis & incorporés au domaine
» des pauvres , ou de l'Hôtel-Dieu , ou des Petites
» Maisons de Paris , à la réserve néanmoins du-
» dit Hôtel de Bourgogne , lequel demeurera per-
» pétuellement affecté à la Troupe de vos Co-
» médiens , en payant par eux annuellement tou-
» tes les réparations , rentes & charges foncières
» dont ils demeureront chargés , la somme de cinq
» cent livres , ou telle autre que Votre Majesté
» arbitrera , es mains du Receveur à ce commis ,
» de quartier en quartier , & à la charge de bailler
» par eux & leurs successeurs bonne & sûre cau-
» sion pour assurance desdits payemens & char-
» ges.

» Il est vrai que cette Requête semblera au-
» cunement étrange ; mais Votre Majesté qui
» pèse les intérêts communs d'autre sorte que ne

» font pas les particuliers qui ne s'attachent jamais
 » à l'utilité publique, sinon en tant que la leur s'y
 » trouve mêlée, jugera que cette demande est rai-
 » sonnable & juste, puisque l'exécution d'icelle est
 » utile & nécessaire. Juste d'autant qu'elle est for-
 » mée sur tant de saintes Ordonnances & de si
 » bons exemples : utile d'autant que les pauvres en
 » tireront tout le profit qui leur est beaucoup mieux
 » dû qu'à ces gorges de Diotime (*Diotime est le
 nom d'un fameux yvrogne d'Athènes, qui se rem-
 plissait de vin par un entonnoir*). » Nécessaire,
 » parce que c'est le vrai moyen de retirer de la
 » débauche tant de malheureux Artisans qui ayant
 » souvent mis femmes & enfans en chemises, pour
 » arriver à ces maîtrises, où leur vie semble assu-
 » rée, négligent tout-à-fait le soin de leur pauvre
 » famille. Il est même sans difficulté que la Co-
 » médie a l'avantage du tems sur cette *Confrairie*,
 » laquelle encore n'a jamais obtenu aucun établis-
 » sement, ni privilège dont elle ne soit redeva-
 » ble à la Comédie, puisqu'ils ne sont accordés
 » qu'afin d'entretenir le peuple par les représen-
 » tations qui se faisoient en ce tems-là, & pour
 » donner courage à d'autres d'entrer dans la *Con-
 frairie* & monter sur le Théâtre ».

Les Comédiens citent des Ordonnances des Rois
François I, Henri II, Charles IX, Henri III &

plusieurs Arrêts du Parlement , qui ont abrogé différentes *Confrairies* comme illicites , & ils ajoutent au sujet de celle de la *Passion* :

» Cette *Confrairie* est du tout préjudiciable aux
» mœurs , & au bien des familles.

» *Aux mœurs* , pour autant qu'elle repose le
» fondement de la débauche de tous ces prétendus
» *Confrères* , lesquels dépenfent inutilement l'argent qu'ils amassent fans peine , & dissipent librement le fonds pour lequel ils n'ont jamais beaucoup sué ; car il est vrai qu'ils mangent annuellement entre eux quatre à cinq mille livres qu'ils ont de revenus , à la réserve seulement de ce qu'il faut pour l'entretien d'une Messe tous les Dimanches , & laquelle , s'il est permis de le dire , sert de prétexte ou plutôt de rendez-vous , pour passer aux débauches tout le reste de la semaine ; cependant que la plupart des femmes & des enfans de ces *Confrères* , à l'imitation de ceux dont parle *Jérémie* , demandent inutilement du pain pour sustenter leur vie ; au reste outre les pots & les tréteaux , Dieu sçait si les écots se passent sans médifance , sans blasphèmes , sans jeux & sans yvrogneries.

» *Au bien des familles* , parce qu'aujourd'hui l'avarice a corrompu les Loix & les plus saintes Ordonnances , en sorte que pour arriver aux

» Maîtrises de cette *Confrairie* , il faut faire tant
 » de dépenses, de buvettes & de festins , que tous ,
 » ou la plupart demeurent incommodés le reste de
 » leur vie «.

On trouve ensuite l'Eloge de la Comédie avec celui des Acteurs qui la composaient alors , & l'on finit par dire : » Cette *Confrairie* (celle de la *Paf-*
 » *flon*) n'a jamais reçu ni produit que de gros Ar-
 » tisans , comme on le voit par leur institution &
 » dans le contrat d'acquisition de l'Hôtel de Bour-
 » gogne , quelque vanité qu'ils se donnent par leurs
 » écritures en se qualifiant honnêtes gens & bons
 » Bourgeois , honorés la plupart des charges des
 » Paroisses & du quartier : aussi tels honneurs ré-
 » pignent-ils à leur profession qui les oblige la
 » plupart de mendier leur vie du ministère de leurs
 » mains , au moyen de quoi ils ne peuvent sçavoir
 » beaucoup d'honneur , ni de civilité , comme dit
 » *Aristote* , par conséquent sont incapables des hon-
 » neurs & des charges publiques , & indignes du
 » droit de Bourgeoisie , par la raison des anciens
 » qui faisoient marcher les esclaves de pair avec
 » les Artisans «.

Cette Requête fut assez favorablement écoutée , & les Comédiens furent maintenus à jouer sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne , sans craindre d'être dépossédés par les *Confrères* , cependant ils

continuèrent à les poursuivre en Justice, & en 1629, ils présentèrent cette nouvelle Requête au Conseil.

» Robert Guérin dit la Fleur, Hugues Guérin dit
» Flechellès, Henri le Grand dit Belleville, Pierre
» le Messieux dit Bellerosé, & leurs Associés, tous
» Comédiens de Votre Majesté, vous remontrant
» très-humblement que depuis qu'il auroit plu au
» feu Roy que Dieu absolve; & à vous, Sire, les
» retenir pour leur représenter & au Public la Co-
» médie, ils se seroient, à l'exemple de leurs prédé-
» cesseurs, servis d'une maison sise en votre ville
» de Paris, vulgairement appelée l'Hôtel de Bour-
» gogne qu'ils avoient louée de quelques particu-
» liers prenant la qualité de Maîtres de la *Confratrie*
» de la *Passion & Résurrection de N. S. J. C.*
» qu'ils disent leur appartenir, lesquels ayant fait
» croire que c'étoit le lieu destiné pour représenter
» toutes Histoires & Comédies, & ont souventes
» fois empêché, non-seulement les Supplians,
» mais leurs devanciers, & autres Comédiens
» étrangers de représenter ailleurs pour s'attribuer
» de grands profits & deniers qu'ils tirent & exi-
» gent, tant pour le loyer de ladite Maîtrise, que
» pour la réserve de plusieurs loges, en sorte qu'il
» se rencontre ordinairement que lesdits prétendus
» Maîtres profitent du travail des Comédiens qui
» bien souvent se sont trouvés sans profit, tou-

» tes charges faites & payées , & non cōtens de
 » ce & dudit profit qu'ils tirent de leur bail, elle
 » s'est encore trouvée ainsi louée par les Comé-
 » diens Italiens & autres étrangers qui en payent
 » grande somme outre les exactions : ils ont par
 » Sentence du 16 Février 1622 , fait défendre le
 » Théâtre auxdits Supplians qui s'accommodoient
 » en autres lieux, s'il ne leur étoit par eux payé un
 » écu par jour , & par autres Sentences de 1621 ,
 » & 4 Mars 1622 , les *Confrères* avoient fait dé-
 » fendre à tous Paumiets de louer leur jeu à au-
 » cuns Comédiens pour y représenter , lesquelles
 » condamnations les Supplians ont été forcés d'exé-
 » cuter par le peu ou point de connoissance qu'ils
 » avoient de l'emplacement des lieux , & des mau-
 » vaises actions qu'un grand gain qu'ils exigent , pro-
 » duisent journellement. Ce que les prétendus Maî-
 » tres ayant appris , & que les Supplians avoient
 » tiré quelque lumière par plusieurs personnes qui
 » n'ont pu souffrir la mauvaise application de si
 » grands deniers quoique levés sous prétexte d'œu-
 » vres pies , ils ont par une pure malice & au pré-
 » judice de la parole qu'ils avoient donnée aux Sup-
 » plians pour la continuation de leur bail , convenu
 » avec quelque Compagnie de Comédiens nouvel-
 » lement venus à Paris pour chasser les Supplians
 » qui sont près de Votre Majesté pour satisfaire à
 » ses commandemens , afin de leur ôter l'envie de

» faire connoître le mauvais emploi defdits de-
 » niers, de quoi étant avertis, ils se feroient plaints
 » à Elle qui auroit eu agréable d'y interposer son
 » autorité; & d'autant qu'il est juste que Votre
 » Majesté connoisse comme cette possession n'est
 » qu'une pure usurpation, ou quoique ce soit, sous
 » un titre spécieux & simulé; ils ont recours à Votre
 » Majesté à ce qu'il leur soit pourvu.

» A ces causes, Sire, & attendu ce que dessus, il
 » vous plaise ordonner que dans huitaine les Maî-
 » tres de la prétendue *Confrairie* apporteront leurs
 » titres & contrats en vertu desquels ils s'attribuent
 » ledit lieu nommé l'*Hôtel de Bourgogne*, lesquels
 » ils seront tenus de mettre par devers tels de
 » Messieurs qu'il vous plaira commettre & dépu-
 » ter, dont les Supplians pourront prendre com-
 » munication & contre iceux dire ce qu'ils verront,
 » ce fait, prendre telles conclusions qu'il appartiен-
 » dra. Et les Supplians prient Dieu pour Votre
 » Majesté. Signé, *Roussseau*, & ensuite les *Sup-*
 » *plians* «.

Il fut ordonné au Conseil du Roi, tenu à Fon-
 tainebleau le 21 Octobre 1629, que cette Requête
 serait signifiée aux Maîtres de la *Confrairie*; & en-
 joint à eux de mettre ès mains du Sieur de Pom-
 mereu, Conseiller du Roi & Maître des Requêtes
 ordinaire de son Hôtel, dans quinzaine pour tout

délai, les titres & pièces justificatives de leur droit prétendu, pour les communiquer aux Supplians, & rapport fait au Conseil, être fait droit ainsi que de raison.

La réponse des *Confrères de la Passion*, du 26 Octobre 1629, fut, « Que les Comédiens ne » pouvoient leur faire une pareille demande, n'é- » tant Propriétaires, Possesseurs ni Créanciers de leur » maison, & n'ayant aucun droit ni intérêt d'en » voir les titres & contrats, & que même quand ils » seroient capables de faire cette demande, il la » faudroit intenter par-devant le Prévôt de Paris » ou son Lieutenant Civil, Juge ordinaire des Par- » rîes & de ladite Maison & Hôtel de Bourgogne, par- » devant lesquels ils seroient, quand besoin seroit, » communication de leurs titres, & montreroient » qu'eux ou leurs prédécesseurs avoient légitimement » acquis la place sur laquelle ladite Maison est éta- » blie, qu'ils l'ont fait construire à leurs dépens, » & qu'au surplus, ce qu'on leur impute a été par » eux légitimement fait, & en vertu des Juge- » mens, Sentances & Arrêts contradictoires «; & ont signé *Reveillon, Philippe Brisse, J. Couillard, J. Fonteny, Marin Boyvin, Bertrand, Guillaume Javelle*.

Mais par Arrêt du Conseil du 7 Novembre 1629, il fut ordonné aux *Maîtres & Confrères de la Passion*

de donner la communication de leurs titres, & des pièces justificatives de leur prétendu droit en l'*Hôtel de Bourgogne*.

Depuis cet Arrêt, les Comédiens ne furent plus troublés dans leurs représentations, & prirent peu à peu une certaine consistance. Les Poètes dramatiques mirent de la noblesse & de la décence dans leurs Ouvrages, les Comédiens eurent des mœurs, & le Roi leur accorda une protection honorable, comme nous le verrons dans la suite de cette Histoire ; mais afin de ne confondre ni les faits, ni les époques, nous finirons cette partie par de courtes notices sur les Auteurs & Acteurs qui ont eu quelque célébrité sur notre Scène depuis la naissance de l'Art dramatique en France, jusques au moment où nous voilà parvenus : la suivante commencera au second âge du Théâtre, c'est-à-dire à *Jodelle* qui fit les premiers pas dans une carrière inconnue à ses prédécesseurs.

POÈTES DRAMATIQUES ET ACTEURS

Qui ont paru en France depuis 1440 jusqu'en 1548.

IL s'en faut beaucoup que l'on connaisse tous ceux qui se distinguèrent dans l'origine du *Théâtre Français*, mais le souvenir de leurs talens inspire au-

jourd'hui peu d'intérêt pour leurs personnes, & nos lecteurs se contenteront aisément du peu d'anecdotes que l'histoire fournit à cet égard.

ARNOUL & SIMON GRÉBAN, frères.

Ils naquirent à Compiègne, ville de Picardie, en 1430, ou 1435.

Arnoul Gréban, Chanoine du Mans, composa une partie du *Myſtère des Actes des Apôtres*, par *Personnages*. Il fut achevé par *Simon* son frère, qui était Moine de Saint-Richer en Ponthieu, & Secrétaire de *Charles d'Anjou* Duc du Maine. Ce même *Simon* vivait encore en 1460, tems où il fit sur la mort de *Charles VII*, plusieurs *Eglogues*, ou *Pastorales* qui furent imprimées à Paris. Il mourut au Mans & fut enterré dans l'Eglise-Cathédrale de *Saint-Julien*, devant la Chapelle de *S. Michel*.

Les deux Grébans ont le Mans honoré, dit *Marot*; & *Jean le Maire*, dans sa Préface du *Temple de Vénus*, les met au nombre de ceux qui ont le mieux écrit en notre langue.

On trouve aussi ces six vers en leur honneur, à la tête du *Myſtère des Actes des Apôtres*, édition de 1540.

Simon Gréban, bon Poète estimé,

Même en son tems, prit la peine d'écrire,

Comme

Comme le vois , moult doucement rimé ,
 Un frère il eut Arnoul Gréban nommé ,
 Gentil ouvrier en pareille science
 Et inventeur de grande véhémence.

Le 24 Juillet 1536 , *Guillaume d'Alabat* , Marchand de Bourges , obtint de *François I* le privilège de faire imprimer à ses frais & à son profit , l'ouvrage dont nous venons de parler ; les Entrepreneurs de ce *Mystère* , à Paris , le donnèrent à examiner à des Docteurs *savans es saintes Lettres* : ceux-ci y firent quelques additions , & en conséquence , ils voulurent en donner une nouvelle édition , mais *Alabat* s'y opposa , & le Parlement confirma son privilège.

JACQUES MILLET.

Il était Parisien , & en 1450 , tems où il étudiait encore à l'Université de Paris , il publia *la Destruction de Troye la grande , ordonnée par Personnages , en quatre journées*. C'est tout ce que l'on fait de cet Auteur.

JEAN DU PRIER , ou LE PRIEUR.

Il vécut vers l'an 1460 , & fut Valet-de-chambre & Maréchal-des-Logis de *René le Bon* , Roi de Sicile. Ce Prince lui fit composer en vers & disposer pour le Théâtre le *Mystère du Roy advenir* , dont l'allégorie parut , dans ce tems , d'une

Tome XII. Part. I.

G

invention heureuse & très-morale. Voici ce que cet Auteur dit de lui-même dans le Prologue de son ouvrage :

Il est vrai que le noble Roi
 René que Dieu veuille garder ,
 Fit mettre ce fait par *arroy* (ordre.)
 En prose pour le regarder ,
 S'avisa pour plus augmenter
 La vie du Roi Advenir ,
 Que ung Mystère en seroit ouvré
 Pour jouer au temps à venir ,
 Lors pour expédier ce fait ,
 Afin que plutôt fût parfait ,
 (Quoique bien eût trouvé meilleur)
 Luy ayant au vouloir parfait ,
 Il appella un sien Valet-
 De-Chambre , nommé *le Prieur* ,
 Comme peut faire son Seigneur ,
 Il le fit de ce fait Auteur
 Et lui commanda à l'ouvrier ,
 Ce point , priant le Créateur
 Que de tout le voulût garder.

Ce *Roy advenir* fit fortune & engagea plusieurs Auteurs à donner des compositions du même genre.

J E A N M I C H E L.

Il naquit à Angers où il étudia la Médecine qu'il exerça ensuite avec tant de réputation & de succès, que Charles VIII. passant par cette Ville, voulut l'avoir auprès de lui, & le nomma son pre-

mier Médecin. *Michel* accompagna le Roi en Italie, & mérita toute sa confiance, tant par les qualités de son cœur, que par les lumières de son esprit. Aussi *Charles VIII* l'honora d'une charge de Conseiller au Parlement de Paris, dont il prit possession en 1491. Il fut pere de *Louise Michel*, qui épousa *Pierre le Clerc*, sieur du Tremblay, aussi Conseiller au Parlement, & l'un des ayeux du fameux Pere *Joseph*, Capucin. *Jean Michel* mourut à Quiers en Piémont le 22 Août 1493, & sa perte, dit un Historien de *Charles VIII*, affligea beaucoup le Roi qui l'aimoit & l'estimoit.

On lui attribue le *Mystère de la Résurrection en trois journées*, qui fut représenté à Angers devant *René le Bon*, Roi de Sicile. Ce Spectacle dura quatre jours de suite, & l'on raporte que l'Auteur joua le rôle du Lazare.

Il ne faut pas confondre ce *Jean Michel* avec un autre du même nom, qui fut Evêque d'Angers, & qui mourut en 1447.

JEAN MOLINET, ou MOULINET.

Il vit le jour à Desvrennes, Village près de Boulogne en Picardie, & vint étudier à Paris où il fit de bonnes études. Dans la suite, des connoissances très-étendues, jointes à des qualités estimables, le firent nommer garde de la Bibliothèque de *Marguerite d'Autriche*, Gouvernante des Pays:

Bas; & Chanoine de la Collégiale de Valenciennes, ville de Hainault. Il compofa un Recueil affez curieux de chofes arrivées de fon tems, depuis 1474 jufqu'en 1505, ouvrage qui eft refté manufcrit.

Il mourut à Valenciennes en 1507, & fut enterré auprès de fon Précepteur *Georges Chastelain*, Gentilhomme & bon Historien. Voici fon épitaphe :

*Me Molinet peperit Divernia Boloniensis ,
Parifis docuit , aluit quoque vallis amorum ,
Et quamvis magnum fuerit mea fama per orbem ,
Hac mihi pro cunctis fructibus aula fuit.*

Guichardin, dans fa description des Pays-Bas, place *Molinet* parmi les Ecrivains qui font honneur à Valenciennes.

On lui attribue auffi les *Vigiles des Morts*, & le Poëme bizarre intitulé, *Histoire du Rond & du Quarré*, à cinq *Personnages*.

Jean le Maire le cite comme un de ceux qui ont le plus contribué à faire fleurir les Lettres & à perfectionner la Langue françaife. Voici ce qu'il en dit dans fon fingulier ouvrage qui a pour titre, *la Plainte du Dêfiré* :

Un bien y a qu'encor me reſte & dure ,
Mon Moulinet moulant fleur & verdure ,
Dont le haut bruit jamais ne périra.

Clément Marot l'appelle Molinet aux vers fleuris.

Adrien Hecquet, Carme & Docteur en Théologie, le présente comme un homme gai & facétieux. Arétin en fait aussi beaucoup d'éloges ; mais du Verdier le traite avec le plus grand mépris ; il dit que ses Poésies n'ont ni rime ni raison, & ne sont que des brouilleries.

ELOY DAMERVAL

Il naquit à Béthune où il florissait au commencement du seizième siècle. Il fut Prêtre, Maître des Enfans de Chœur, & Auteur d'un ouvrage très-moral, intitulé *la grande Diablerie*, imprimé en 1508. Il dit de lui-même dans le Prologue de son ouvrage :

Eloy des enfans de Béthune,
Sujet à Dieu & à Fortune,
Pivotant le moins mal qu'il peut,
Selon que Dieu disposer veut
Des humains à son appétit :
Disciple voire bien petit
Des Chantres & Musiciens
Et Clerc des Rhétoriciens,
Prêtre indigne & pauvre pécheur,
Des loix divines transgresseur,
Indigent en tout temps & lieu,
De la grace & amour de Dieu
Et de sa grant miséricorde.

SIMON BOURGOUIN.

Il vécut au commencement du seizième siècle , fut Valet-de-Chambre du Roi Louis XII , & Auteur de la *Moralité* , intitulée *l'Homme juste & l'Homme mondain* , avec le *Jugement de l'Ame dévote & l'exécution de sa Sentence* , imprimée à Paris en 1508.

Il a aussi composé , en vers , *l'ÉpINETTE du jeune Prince Conquérant le Royaume de Bonne Renommée* , ouvrage très-moral , mais qui n'est ni en dialogues , ni en action comme le précédent. C'est un Poème divisé en cinq Livres dont le premier contient des instructions d'un père à son fils : les quatre autres font voir comment il en profite. Ce fils s'écarte quelquefois de la bonne voie , mais il y rentre.

Si *fol Amour* l'égare , il revient toujours à *Noblesse* & à *Vertu* qui le réclament.

Enfin , le Roy de *Bonne Renommée* se marie avec la Reine de *Bon Gouvernement*.

Bourgoin a encore publié une Traduction , en prose française , des *Dialogues de Lucien*. C'est la première qui ait paru dans notre langue.

PIERRE GRINGORE.

Cet Auteur & Acteur , connu sous le nom de *Vaudemont* , fut *Héraut d'armes* de M. le Duc de

Lorraine, Entrepreneur des *Mystères* joués sur les échaffauds, & qualifié du titre de *Mère Sotte*, ou plutôt *Maire Sotte*, Lieutenant du Prince de la *Sottise*. Son esprit & sa gaieté lui méritèrent les bontés des Cours de France & de Lorraine qu'il visitait fréquemment; mais sur la fin de sa vie, il se consacra tout entier à des ouvrages & à des exercices de piété. Il mourut vers l'année 1550, & l'on croit qu'il a été enterré dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris.

Parmi ses Œuvres dramatiques & autres, on compte une *Sottie*, une *Farce* & une *Moralité*, qui toutes les trois furent jouées le soir du Mardi gras, aux halles de Paris, en 1511.

La *Moralité de l'Homme obstiné*, par Personnages.

Faire vaut mieux que dire, Farce en vers.

Une *Sottie*, à huit Personnages.

Les *Contredits du Songe creux*, dans lesquels il dit en parlant de sa femme.

Treize deniers l'ai achetée,
Mais, par ma foi, c'est trop vendu,
Qui pour ce prix me l'a baillée,
Que par son col fust-il pendu.

Il est aussi l'Auteur du *Château d'Amour*, dans lequel il représente à la jeunesse que cette passion est chose caute & déceptive.

Les Folles entreprises, contenant des moralités sur tous les états des Princes, des Guerriers, des Gens d'Eglise & des Magistrats. Il y attaque toujours les mœurs, mais jamais la doctrine. C'est dans cet ouvrage que l'on trouve cette fable des Mouches.

» Un pauvre avoit des plaies sanglantes & dé-
 » goûtantes sur lesquelles quantité de mouches
 » étoient amassées ; elles s'y étoient engraisées &
 » s'y trouvoient très-bien. Un homme charitable
 » croyant rendre service à ce malheureux, chassa
 » les mouches, — Tu m'as fait grand tort, lui
 » dit le pauvre ; tu as chassé ces mouches qui
 » étoient rassasiées, il en viendra de nouvel-
 » les maigres & avides qui augmenteront mes
 » maux «.

Les Abus du monde sont encore une production de *Gringore* : elles contiennent une suite de satyres, particulièrement contre les Gens d'Eglise.

L'Espoir de la Paix, fait en faveur du Roi Louis XII contre le Pape Jules II.

La Chasse du Cerf des Cerfs ; c'est le Pape Jules qui est le Cerf chassé. La plaisanterie de cette pièce consiste dans l'allusion du titre de *Servus Servorum Dei*, que prend le Pape ; allusion qui, en vieux langage, pouvait se traduire *le Serf des Serfs*.

L'*Entreprise de Venise* est un petit Poëme contre les Vénitiens , relativement à la guerre qu'ils firent aux Princes confédérés par la ligue de Cambray.

Les *Fantaisies de Marie Sotte* contenant de belles *Histoires moralisées* , ouvrage moitié prose , moitié vers , & dans lequel on trouve de très-bonnes leçons , telles que celle-ci : » Un homme qui » méprisoit la personne de son Pasteur qui en » effet étoit mal vivant, alloit se promener pendant l'Office, ayant de la répugnance à assister » aux saints Mystères célébrés par un tel Prêtre. » Un de ses amis le rencontra , & s'étant instruit » du motif qui lui faisoit déserter l'Eglise ; je vais » vous montrer , lui dit-il , combien vous avez » tort ; venez avec moi : en même-tems, il lui fit » remonter le clair ruisseau au bord duquel ils » étoient , jusqu'à sa source qui étoit dans un endroit assez boueux , & fort trouble. — Vous » voyez , mon ami , que l'eau qui sort d'une » source impure n'en est pas , en elle-même, moins » bonne ; ainsi la parole de Dieu prêchée par un » Ministre mal vivant n'en est pas moins respectable «.

Les *Menus propos de Marie Sotte* renferment aussi de la morale , de la philosophie , de la politique & de la dévotion. Le morceau le plus fin-

gulier de cet ouvrage, c'est le *Testament de Lucifer*.

Il y a quantité de traits remarquables dans ses *Notables enseignemens, Adages, Proverbes, dits & autorités des sages Philosophes*. En voici quelques-uns.

Qui porte habits riches, pleins de bombances,
 Il doit parler suivant son vestement,
 Ou se vestir selon son parlement :
 On juge gens à voir leurs contenance.
 Qui bien se mire, bien se voit,
 Qui bien se voit, bien se advise ;
 Qui bien se connoît, peu se prise ;
 Qui peu se prise, sage est.
 Qui perd ami loyal, il doit s'attendre
 Qu'il ne pourra jamais s'en consoler ;
 Comme celui qui laisse oiseau voler
 Hors de sa main, & ne le peut reprendre.

Les Feintises du Monde sont en vers divisés par huitains.

La Duchesse de Lorraine, *Renée de Bourbon*, faisait cas des talens de *Gringore* & le chargea de traduire & de paraphraser en français les *Sept Pseaumes de la Pénitence*. La même Princesse lui fit composer des *Chants Royaux sur les principaux Mystères de J. C.* & enfin la traduction, toujours en vers, des *Heures de N. D.*

Nous avons principalement consulté pour cet

article , le Volume 5^e de l'*Histoire de la Lecture des Livres Français* par M. le M. de P. ouvrage plein de recherches curieuses , & d'une érudition très-agréable.

JEAN DU PONT-ALAIS, ou DU PONT-ALLETZ.

Il était ami , contemporain & camarade de *Gringore* : il fut , comme lui , Auteur , Acteur & Entrepreneur des représentations de *Mystères* pour des entrées solennelles. Dès sa plus tendre jeunesse , il composa des *Farces* , y joua d'une manière très-plaisante , & se fit en peu de tems une réputation qu'il soutint par sa gaité. Comme il demeurait près du petit portail de l'église de Saint-Eustache , & qu'il y faisait ses *Jeux* , on le distinguait des autres Farceurs , sous le nom du *Pont-Alais* , espèce de pont pratiqué sur un égout qui était dans cet endroit , & qui fut détruit en 1719.

Pont-Alais eut souvent l'honneur d'approcher des Rois *Louis XII* & *François I* , ainsi que des personnes les plus qualifiées de leur Cour , qu'il divertissait par ses saillies. Il était bossu , & un jour abordant un Cardinal qui l'était aussi , il lui dit , en mettant sa bosse contre la sienne : *Monseigneur , nous voici en état de prouver que deux montagnes , aussi-bien que deux hommes , peu-*

vent se rencontrer , malgré le proverbe qui dit le contraire.

On lui attribue le tour suivant , raconté par *Bonaventure des Perriers.*

» Il y avoit un Barbier d'Etuves qui étoit fort
 » glorieux , & ne lui sembloit point qu'il y eût
 » homme dans Paris qui le surpassât en esprit &
 » en habileté , & quoique dans une extrême indigence , il disoit à ceux qu'il étuvoit , voyez ce
 » que c'est que d'avoir du génie ! Tel que vous
 » me voyez , je me suis avancé moi-même ; jamais
 » parent , ni ami que j'eusse , ne m'aida en rien.
 » Or *Pont-Alais* qui connoissoit cet original , en
 » faisoit bien son profit , l'employant à toutes heures à ses Farces & Jeux , & lui disoit qu'il n'y
 » avoit homme dans Paris qui fût mieux jouer
 » son personnage. Et n'ai jamais honneur , continoit
 » *Pont-Alais* , sinon quand vous êtes en jeu ;
 » & puis on me demande quel étoit celui-là qui
 » jouoit un tel rôle ? Oh ! qu'il joue bien ! mon
 » ami , ajoutoit-il , vous serez tout ébahi que le
 » Roi vous voudra voir. Ne demandez pas si le
 » Barbier augmentoit de suffisance ; & d'effet , il
 » dit un jour à M^e *Jean de Pont-Alais* , savez-vous
 » qu'il y a , *Pont-Alais* ? Je n'entends pas que
 » d'ici en avant , vous me mettiez à tous les jours ,
 » & ne veux plus jouer , si ce n'est en quelque

» belle Moralité , où il y ait quelque grand per-
 » sonnage , comme Roi , Prince ou Seigneur , &
 » si je veux avoir le plus apparent lieu. Vraiment,
 » lui répondit M^c *Jean de Pont-Alais* , vous avez
 » raison , & le méritez : mais que ne m'en avifiez-
 » vous plutôt ? Cependant , j'ai bien de quoi vous
 » contenter d'ici en avant , & pour commencer ,
 » je vous prie ne faillir Dimanche prochain que
 » je dois jouer un fort beau Mystère , auquel je
 » fais parler un Roi d'Inde la majeure ; vous le
 » jouerez : n'est-ce pas bien dit ? Oui , oui , dit
 » le Barbier , & qui le joueroit , si ne le jouois
 » point ? Baillez-moi seulement mon rôle. *Pont-*
 » *Alais* le lui donna dès le lendemain. Quand ce
 » vint le jour des Jeux , notre Barbier représenta
 » en son trône , avec son sceptre , tenant la meil-
 » leure Majesté Royale que fit oncques Barbier.
 » *Pont - Alais* qui faisoit volontiers lui - même
 » l'entrée des Jeux qu'il jouoit , quand le monde
 » fut amassé , vint tout derrière sur l'échafaut , &
 » il commença tout le premier , & va dire :

Je suis des moindres le mineur ,
 Et n'ai pas vaillant un teston ;
 Mais le Roi d'Inde le majeur
 M'a souvent rasé le menton.

» Et disoit cela de telle grace , qu'il étoit besoin
 » pour faire connoître la folle vanité du Raseur ;
 » & si avoit fait son Jeu en telle sorte que le Roi

» d'Inde ne devoit quasi point parler , seulement
 » tenir bonne mine , afin que si le Barbier se fût
 » dépité , que le Jeu n'en eût pas moins valu «.

Autrefois on n'était point dans l'usage d'afficher le titre des Pièces au coin des rues ; pour les annoncer , on faisait battre le tambourin par les carrefours de la Ville , & lorsqu'un certain nombre de personnes était assemblé , un Acteur publiait l'ouvrage qui devait être joué , en faisait l'éloge , & invitait le Public à venir le voir. Cette annonce s'appeloit *le Cri* qui tantôt était en prose , & le plus souvent en vers. Nous en avons cité un exemple. D'après cet usage , *Pont-Alais* eut un Dimanche matin l'imprudence de faire battre le tambourin dans le carrefour voisin de l'Eglise Saint-Eustache. Le Curé , qui faisait son prône , est interrompu par le bruit , voit ses Paroissiens sortir en foule pour entendre *Pont-Alais* , descend de chaire , se rend au carrefour , avec son étole , & dit au Farceur : *Qui vous a fait si hardi de tambouriner pendant que je prêche ? — Eh ! qui vous a fait si hardi de prêcher , tandis que je tambourine ?* Outré de cette réponse , le Pasteur se retira , & alla demander satisfaction au Magistrat. Celui-ci fit arrêter *Pont-Alais* qui resta six mois en prison , au bout desquels il obtint la permission de continuer ses *Jeux*.

Il y a quelques années qu'un particulier fit la

même réponse à un homme dont la mise & la figure l'avaient fait rire : *Je voudrois bien savoir*, lui dit ce dernier, *pourquoi vous riez quand je passe ? Pourquoi passez-vous quand je ris ?* lui repliqua l'autre.

Il ne reste de *Pont-Alais* aucun ouvrage imprimé ni manuscrit ; cependant il fut Auteur de quelques *Mystères*, *Moralités*, *Satyres* & *Farces* qu'il fit jouer ou réciter sur un échaffaut.

On prétend que, par son testament, il voulut être enterré sur un égout, & que l'on nomma *Pont-Alais* la tombe dans laquelle il y fut renfermé. On ajoute qu'il fit cette disposition pour expier, en quelque sorte, l'idée qu'il avait donnée de prendre un *denier tournois* par chaque mannequin de marée qui arrivait aux Halles.

PIERRE CURET, ou CUEVRET.

Il fut Chanoine de l'Eglise de Saint-Julien du Mans, en 1510, & n'est connu que par quelques changemens qu'il a faits dans le *Mystère des Actes des Apôtres*, composé par les Grébans.

ANTOINE CHEVALET, Gentilhomme
Dauphinois.

Il composa, vers l'an 1520, le *Mystère de Saint Crystophe*, qui ne fut joué & imprimé qu'après sa

mort : aussi les Editeurs , disent-ils qu'il était *jadis Souverain Maître en telle composition.*

CLAUDE D'OLÉSON.

En 1521 , il a mis en rimes le *Mystère de l'Edification & Dédicace de Notre-Dame du Puy , & Translation de l'image qui est dans cette Eglise , à trente-cinq Personnages.* Voilà tout ce que les Historiens disent de cet Auteur.

GUILLAUME TASSERIE.

Il n'est pas plus connu que d'Oléson , & l'on fait seulement qu'en 1521 ou 1522 , il a fait en vers *le Triomphe des Normands , traitant de l'Immaculée Conception Notre-Dame ,* imprimé à Rouen.

NICOLE DE LA CHENAYE.

Il vivait en 1511 , & n'est cité que comme Auteur de la *Condammation des Banquets , Moralité en vers* qui se trouve à la suite de la *Nef de Santé , & du Gouvernail du Corps humain ,* en prose. Ces deux Traités sont suivis d'un troisième en vers , intitulé *les Passions de l'Ame , contraires à la Santé.*

La *Condammation des Banquets* n'a jamais été jouée , & l'Auteur dit dans un Avertissement :
*» Telles Œuvres , que nous appelons Jeux ou Mo-
 » ralités*

» ralités ne sont pas toujours faites à jouer ou
 » publiquement représenter au simple peuple , &
 » aussi plusieurs aiment autant en voir , ou ouïr la
 » lecture , comme voir la représentation «.

Dans un Prologue en prose , placé à la tête de son ouvrage , *la Chenaye* déclare qu'il ne l'a entrepris que par obéissance ; il s'y justifie d'avoir fait parler indifféremment , par *sexes masculin & féminin* , ses Personnages représentans diverses maladies. Il ajoute que c'est avec connoissance de cause qu'il s'y est déterminé , afin qu'en égard à la propriété des noms , par ce mélange des deux sexes , la figure des maladies qu'il introduit fût autant monstrueuse qu'humaine. Pour ce qui regarde , continue-t-il , les Personnages qui servent à exécuter les ordres de *Dame Expérience* ; je les fais paroître en habits d'homme & parler au genre masculin , attendu qu'ils font l'office de Sergens , Commissaires & Exécuteurs de Justice , & s'entremettent de plusieurs choses qui conviennent plus à des hommes qu'à des femmes.

On a vu dans l'Extrait que nous avons donné de cette *Moralité* , jusqu'à quel point on portait autrefois l'abus de l'allégorie.

BARTHELEMI ANEAU.

Il naquit à Bourges en Berry , à la fin du quizième siècle , & fit de bonnes études sous *Melchior Volmar* qui avait le talent de développer les

talens des jeunes gens confiés à ses soins ; mais ce Professeur était Luthérien , & son Elève devint l'un des plus zélés Profélytes de ses erreurs : en même-tems , il fit de très-grands progrès dans les Belles-Lettres , sur-tout dans les langues grecque & latine , ainsi que dans la poésie ; ce qui engagea quelques-uns des Echevins de Lyon à lui faire offrir une Chaire de Professeur de Rhétorique au Collège de la Trinité qu'ils venaient d'établir dans cette Ville. *Aneau* accepta , vint à Lyon , & y prit possession de cette place qu'il conserva jusqu'à sa mort. On fut même si content de son zèle & de ses connaissances , qu'en 1542 , on le choisit pour être Principal de ce Collège ; mais on s'aperçut bientôt qu'il abusait de la confiance qui lui était accordée , & qu'il se prévalait de sa dignité , non-seulement pour accréditer sourdement l'hérésie , mais pour en infecter la jeunesse qu'il instruisait. Cette conduite fit murmurer les bons Catholiques , & l'évènement suivant les déli-vra de ce dangereux Instituteur.

Le 22 Juin 1565 , la Procession du Saint Sacrement passe devant le Collège , on lance , d'une des fenêtres , une pierre qui atteint le Prêtre chargé de l'Hostie , le Peuple devient furieux , soupçonne *Aneau* , entre dans le Collège , le pille , & en massacre le Principal qui meurt victime d'un attentat que vraisemblablement il n'a pas commis.

On lui attribue la Traduction de quelques Auteurs Latins & Italiens , tant en prose qu'en vers , le *Chant natal* contenant sept Noël's , un *Chant pastoral* & un *Chant royal* : le *Mystère de la Nativité par Personnages* , composé en imitation verbale & musicale de diverses Chansons ; le même , sous le titre de *Généthliac musical* , *historial de la Conception & Nativité de J. C.* sous mystique allusion , avec un *Chant royal* pour chanter à l'acclamation des Rois ; *Lyon Marchand* , pièce très-singulière & très-rare.

Le même Auteur a traduit en prose les *Emblèmes d'Alciat* & les siens , qu'il avait mis en latin sous le nom de *Picta poesis* : ensuite il les a publiés en françois , & les a intitulés : *Imaginations poétiques*.

On a encore de lui un fameux livre d'Alchimie , nommé le *Trésor d'Eronime* ; le *Voyage fidis* , politique & moral de *Thomas Morus* , ou l'*Utopie* , quelques Traductions d'Ovide , & enfin un petit Roman qui a pour titre *Aleclor* ou le *Coq*.

Dans son *Imagination poétique* , il compare aux cochons les gens vicieux & nuisibles dans la société. » *Ces animaux* , dit-il , *ne sont bons à rien , tant qu'ils vivent.* Ils sont très-incommodes par leurs grognemens & par leurs ordures ; mais l'époque de leur mort est une petite fête pour le voisinage , chacun s'empresse de tirer parti de leur

chair, de leur lard, de leur peau; on se régale même de leurs entrailles & de leur sang: tout en est bon lorsqu'ils ne sont plus vivans ».

— JEAN PARMENTIER.

Il naquit à Dieppe, en 1494, & fut tout à la fois Marchand & Homme de Lettres, *quoiqu'il n'eût pas beaucoup hanté les Ecoles; si toutes fois étoit-il connoissant en plusieurs sciences que le grave Précepteur & Maître d'Ecole, par don de grace infuse, lui avoit eslargi.*

Il est Auteur de la *Description des Dignités du Monde* & de quantité de Poésies, telles que *Chants Royaux, Ballades, Rondeaux, bonnes & excellentes Moralités & Farces*; mais c'est à tort qu'on lui attribue la Traduction de la *Conjuration de Catilina*, écrite en latin par *Saluste*.

Parmentier fut un des meilleurs Géographes de son tems, & fit plusieurs *Mappemondes*, tant en globe qu'en plat, avec une infinité de Cartes Marines, estimées des Navigateurs. Le desir de connaître, par lui-même, beaucoup de pays inconnus, & de vérifier ses conjectures sur la position de quelques terres éloignées, lui fit entreprendre la conduite de deux vaisseaux, nommés *la Pensée* & *le Sacre*, l'un du port de deux cent tonneaux, l'autre de cent vingt, que *Jean Anglo*, Vicomte de Dieppe, avait équipés à ses frais. Il fut accom-

pagné dans ce voyage par *Raoul*, son frère puîné. *Crignon*, Poète & ami des voyageurs, fit une complainte sur leur départ.

Voici comment il fait parler la femme de *Jean Parmentier*, bourgeoise jeune & jolie qu'il avait épousée depuis peu de tems.

MON EPOUX ET AMI.

Je n'ai été fors que un an & demi
Avecque toi, qui me semble trop brief ;
O dur départ ! tant tu me seras grief ,
Tous les plaisirs que j'ai pris jours & nuits ,
Sont convertis en douleurs & ennuits.

.
N'avons-nous pas des biens à suffisance
Pour vivre ensemble en joie & en plaïssance.

Jean & Raoul Parmentier partirent ; malgré les remontrances de leurs amis & de leur famille , firent une longue navigation , découvrirent plusieurs terres alors inconnues , & arrivèrent enfin à *Sumatra* où ils débarquèrent avec tout l'équipage.

Les chaleurs excessives du pays , jointes aux fatigues d'une traversée pénible , & peut-être aux inquiétudes que lui causait son attachement pour sa femme dont il avait déjà deux enfans , allumèrent dans le sang de l'aîné de nos voyageurs une fièvre ardente que les remèdes les plus puissans ne purent éteindre ; il en mourut en 1530 , dans l'espace de huit jours , & au bout de quinze , son

frère expira de chagrin. *Crignon* qui a fait leur apothéose , transforme le corps de *Raoul* en dauphin , celui de *Jean* en palmier , & donne le nom de *Parmentière* , à la mer de Sumatra.

Il ne nous reste de ce *Jean* , que le Drame intitulé , *Moralité très-élégante à deux Personnages , à l'honneur de l'Assomption de la Vierge Marie* , imprimée à Paris en 1531.

Il paraît que *Raoul* avait les mêmes goûts & les mêmes talens que son frère , du moins *Crignon* dit-il , en parlant de l'un & l'autre , *ils étaient*

Deux des plus Clercs

Pour composer Balades , Chants royaux
Moralités , Comédies , Rondeaux ,
Pastorales , Sphères & Mappemonde ,
Cartes aussi pour connoître le monde.

Le même *Pierre Crignon* , leur ami commun , & qui n'avait pas voulu les quitter dans leur voyage , observe , dans le Prologue des *Œuvres* & de la vie de *Jean Parmentier* , qu'il était devenu très-profond dans la pratique de la Cosmographie , & même de l'*Astrologie*. Il prétend qu'il a fait beaucoup de Cartes , d'après lesquelles on a entrepris , sûrement , des voyages de *longe-mers*. En un mot , si on l'en croit , *Parmentier* est le premier Pilote qui ait conduit des vaisseaux au Brésil , le premier Français qui ait découvert les Indes jusqu'à l'Isle de Samothra ou Samatra , nommée

Trapobane par les anciens Cosmographes ; il comptait même pénétrer jusqu'aux Moluques , & il se promettait , après son retour en France , d'aller chercher au Nord un passage qui lui aurait découvert le Sud.

JEAN D'ABUNDANCE.

Tout ce qu'on peut dire de cet Auteur , c'est qu'il vivait en 1546 , qu'il était Bazochien , & Notaire du Pont-Saint-Esprit. Il a composé quelques *Moralités* & *Mystères* , par Personnages , savoir :

Le Gouvert d'humanité.

Le Monde qui tourne le dos à chacun.

Plusieurs qui n'a point de conscience.

Le Mystère des trois Rois.

Le Mystère Quod secundum legem debet mori.

Farce nouvelle fort joyeuse de la Cornette , à cinq Personnages.

Jean d'Abundance s'est déguisé dans quelques ouvrages , sous le nom de *Maître Tyburce demeurant en la Ville de Papetourte.*

JEAN GALLERY , ou GUALLERY.

Il naquit dans la ville du Mans , sous le règne de *François I* , & fut contemporain de *Jean d'Abundance*. On lui donne les titres de Poète Français , de Philosophe , de Mathématicien , &

d'Homme versé dans beaucoup de Sciences. Il eut même la mal-adresse de se donner pour Magicien, & comme tel, il fut condamné aux galères.

Avant cet événement, il était Principal du *Collège de Justice*, à Paris, où il composa des Tragedies, des Comédies, & plusieurs pièces, tant en vers latins qu'en vers français, qu'il fit jouer ou réciter par ses Ecoliers.

ANTOINE FORESTIER, ou *SYLVIVOLUS*.

Il était Parisien, & vécut au commencement du seizième siècle : tout ce que l'on en fait, c'est qu'il est Auteur de plusieurs pièces en vers français.

LOUIS CHOQUET.

Il vivait vers l'an 1540, & n'est connu que pour avoir mis en *rimes françoises*, par Personnages, *l'Apocalypse St-Jean*, avec les cruautés de Domitien l'Empereur, représenté à Paris en l'Hôtel de Flandres, en 1541.

MARGUERITE DE VALOIS, sœur de François I, Roi de France, célèbre par son esprit & sa beauté.

Elle naquit à Angoulême le 11 Avril 1452, de Charles d'Orléans, Comte d'Angoulême, & de Louise de Savoye : élevée à la Cour de Louis XII, elle épousa, le 9 Octobre 1509, Charles, dernier Duc d'Alençon, que François I fit reconnaître

pour premier Prince du Sang, & qu'il remplit le Connétable de France. Ce Duc se trouva à la funeste bataille de Pavie, & après la déroute de l'armée Française, il prit la fuite jusqu'à Lyon où il mourut en 1525 de la peine que lui causa la captivité de *François I.* Désolée tout à la fois de la perte de son époux & du malheur de son frère, *Marguerite* eut le courage de surmonter sa douleur, de se rendre à Madrid, de donner au Roi toutes les consolations dont il avait besoin, de le soulager dans sa maladie, en un mot, de solliciter sa délivrance avec tant de zèle, qu'elle eut le bonheur de le ramener dans son Royaume.

François I. lui en témoigna toute sa vie la plus tendre reconnaissance, & en 1527, il lui fit épouser *Henri d'Albret*, Roi de Navarre & Prince de Béarn, dont elle eut, à l'âge de trente-cinq ans, *Jeanne d'Albret*, mere de *Henri le Grand*.

Marguerite aimait les Lettres, les cultivait avec succès, avait beaucoup de connaissances, & composait avec une extrême facilité, tant en prose qu'en vers.

La Reine de Navarre, dit *Brantôme*, avoit le cœur fort adonné à Dieu; aussi avoit-elle choisi pour sa devise la Fleur de Tournesol, avec ces mots; Non inferiora secutus, en signe qu'elle tenoit & dirigeoit toutes ses actions, pensées, volontés & affections au grand Soleil, qui étoit Dieu.

Elle s'adonna aux Lettres en son jeune âge , & les continua tant qu'elle vécut , aimant & conversant du temps de sa grandeur ordinairement à la Cour , avec les Gens les plus savans du Royaume de son frère ; aussi tous l'honoroient tellement qu'ils l'appelloient leur Mécénas , & la plus part de leurs Livres s'adressoient à elle.

Il ajoute qu'elle composait des Comédies & des Moralités qu'on appellait , dans ce tems-là , des Pastorales qu'elle faisait jouer & représenter par des Filles de la Cour.

Remond , dans son Histoire de l'Hérésie rapporte que le Docteur Roussel mit cette Princesse dans le goût de lire la Bible , & qu'elle s'y attacha avec tant de plaisir qu'elle composa une Traduction Tragico-mique de presque tout le Nouveau Testament , qu'elle faisoit représenter en la salle devant le Roy son mary , ayant recouvert des meilleurs Comédiens qu'elle put trouver. Remond veut , sans doute , parler des Pièces de la Nativité , de l'Adoration des trois Rois , des Innocens & du Désert.

Marguerite protégea singulièrement Clément Marot , & plusieurs autres Poètes de son tems , qui la nommèrent la dixième Muse. Ronfard , Dorat , Denisot , la Croix du Maine , du Verdier en font mention ; il reste même un volume d'Epitaphes que l'on composa pour elle , & plus de cent Dytiques latins que firent , à sa gloire, trois

célèbres Anglaïses qui étaient sœurs : *Anne* , *Marguerite* & *Jeanne de Seymour*. *Du Bellay* , *Dorat* , *Baïf* , & autres Poètes Français , les ont traduits dans notre langue.

Cependant , malgré tant d'hommages mérités , *Marguerite* éprouva quelques-uns des dégoûts attachés à la culture des Lettres , & d'après son *Miroir de l'Ame péchereuse* , ouvrage en vers , qu'elle fit imprimer en 1533 , on l'accusa de vouloir favoriser les nouvelles opinions de *Luther* , parce que dans son Poëme , elle ne faisait aucune mention ni des Saints , ni du Purgatoire. On savait d'ailleurs qu'elle était ennemie déclarée de toute espèce de persécution contre les partisans de l'erreur ; & la Sorbonne , mais sur tout *Beda* , ne cessèrent de l'attaquer , soit dans leurs Livres , soit dans leurs Sermons : ils osèrent même condamner son ouvrage , & firent jouer , au Collège de Navarre , une Comédie satyrique dans laquelle cette Reine était représentée comme une *Furie d'Enfer* : l'Université désavoua la Sorbonne ; celle-ci fut obligée de rétracter sa censure , & le Roi fit emprisonner quelques-uns des Acteurs.

Marguerite mourut au château d'Odos en Bigorre , le 2 Décembre 1549 , & fut inhumée à Pau en Béarn.

La plus considérable & la plus connue de ses productions , c'est l'*Heptameron* , ou les *Nouvelles de*

a Reine de Navarre, imprimées en 1698, à Amsterdam, deux volumes in-8°, avec figures de Romain de Hooge.

Marguerite a composé aussi un petit Poëme singulier, intitulé *le Coche*, ou *le Carosse*. Elle suppose qu'en voyageant, elle rencontre trois Dames qui lui paraissent fort affligées, & qui toutes trois ont un Amant. Ceux des deux premières leur sont infidèles, & elles veulent les fuir. La troisième n'a aucun reproche à faire au sien, & elle ne l'a quitté que par amitié pour les deux autres Dames avec qui elle est intimément liée; mais cette séparation lui cause beaucoup de chagrin.

Les trois Voyageuses se disputent le prix du malheur, demandent un arbitre, & s'adressent à l'Auteur qui leur conseille de prendre *François I*, dont elle vante l'esprit & le cœur. Les Dames trouvent plus à propos de s'en rapporter à une personne de leur sexe, & on leur propose la Duchesse d'Alençon & de Berry, femme jeune, belle & spirituelle. *Marguerite* ne dit point comment finit la contestation, & elle avoue qu'elle a puisé l'idée de ce Poëme dans celui d'*Alain Chartier*, intitulé *le Chevalier aux quatre Dames*.

Les Pièces Dramatiques de cette Reine sont comprises dans le Recueil de ses Œuvres imprimées en 1547, sous le titre de *Marguerites de la Marguerite des Princesses*, très-illustre Reyne de

Navarre. Nous ne pouvons mieux faire que de
 rapporter à cet égard le jugement de *M. le M.*
de P. dans le volume *G* des *Mélanges tirés d'une*
grande Bibliothèque, page 104. » Son Théâtre ,
 » dit-il, consiste en quatre *Mystères Dramatiques*,
 » une *Comédie* & une *Farce*. Quant aux premières
 » de ces pièces, si elles sont pleines de choses ri-
 » dicules, c'est la faute du genre & du siècle.
 » Les *Mystères* étoient les Tragédies de ce tems-là;
 » les Italiens ne nous avoient point encore appris
 » à composer des Drames plus intéressans &
 » mieux entendus. On n'avoit pas même traduit
 » les anciens Tragiques Grecs, & dans cette en-
 » fance de notre Théâtre, nous n'avons aucune
 » de ces pièces, intitulées *Mystères*, où l'on trou-
 » ve plus d'esprit, de délicatesse & de naïveté,
 » que dans les quatre de la *Reine de Navarre*.
 » Elle ne les a point partagés en journées, & l'on
 » n'y trouve point cette multitude de Personna-
 » ges dont étoient surchargés ceux que l'on jouoit
 » au quinzième siècle. Les unités de temps, de
 » lieu & d'action, n'y sont pas si grossièrement
 » violées. Les quatre pièces de la *Nativité de*
 » *Jésus-Christ*, de l'*Adoration des Rois*, du *Massa-*
 » *cre des Innocens*, & du *Désert*, ou de la *Fuite*
 » *en Egypte*, se tiennent l'une à l'autre & peuvent
 » être supposées, chacune en particulier dans la
 » règle des vingt-quatre heures. S'il étoit encore

» d'usage de jouer des pièces de ce genre , on ne
 » pourroit mieux faire que de traduire en fran-
 » çois moderne celles de la Reine de Navarre «.
 (Voyez ce que nous avons dit dans le volume
 précédent de la *Comédie des deux Filles* , & de la
Farce de Trop , Prou , Peu , Moins).

C L É M E N T M A R O T.

Il naquit à Cahors , en 1495 , de *Jean Marot* ,
 Valet-de-Chambre du Roi Louis XII , & marqua
 d'abord si peu d'inclination pour l'étude , sur-tout
 pour la Langue latine , que son père le mit en
 pension chez un Procureur au Parlement. La chi-
 cane lui déplut , & entraîné par le plaisir , il fit
 connaissance des *Enfans Sans-Souci* , avec lesquels
 il joua la Comédie , mais il les quitta au bout de
 quelque tems , & entra , en qualité de Page , chez
Nicolas de la Neufville , Chevalier , Seigneur de
 Villeroy. Il excella dans la Poésie légère , & se
 distingua par une tournure de style que plusieurs
 Poètes célèbres ont tâché d'imiter , tels que *la*
Fontaine & *J. B. Rousseau*. C'est encore ce qu'on
 nomme le *Style marotique* qui prête à la faillie
 de l'Epigramme & au récit ingénu du Conte.
 Aussi , dans son siècle , *Clément* fut appelé le *Poète*
des Princes & le *Prince des Poètes*. *Boileau* a dit
 depuis :

Imitez de Marot l'élégant badinage.

On ajoute que son mérite lui a valu plusieurs bonnes fortunes , & quelques Ecrivains assurent qu'il a eu l'honneur de plaire à une Reine très-spirituelle ; mais rien ne peut autoriser cette anecdote injurieuse à la mémoire d'une grande Princesse qui protégea les talens distingués , mais qui parut toujours fort attachée à ses devoirs.

Il n'est guères possible de justifier notre Poète de l'adoption qu'il fit de la nouvelle Religion Calviniste , & sa fuite à Genève , ses liaisons avec *Calvin* , firent connaître que ce n'était pas à tort qu'on lui reprochait d'avoir infecté du poison de l'hérésie les Pseaumes qu'il traduisit en vers. Il a composé des Poésies licentieuses , mais il a fait aussi des vers très-agréables , très-ingénieux & très-déliçats. Nous en citerons , pour exemple , les deux Madrigaux suivans.

Le premier est adressé à Madame la Duchesse d'Alençon , qui depuis fut Reine de Navarre :

Ma Maîtresse est de si haute valeur ,

Qu'elle a le corps droit , beau , chaste & pudique

Son cœur constant n'est pour heur ou malheur ,

Jamais trop gai , ni trop mélancolique ,

Elle a au chef un esprit angélique ,

Le plus subtil qui oie aux cieus vola.

O grand merveille ! on peut voir par cela

Que je suis serf d'un monstre fort étrange ;

Monstre je dis , car , pour tout vrai , elle a

Corps féminin , cœur d'homme & tête d'Ange.

La seconde de ces pièces est une des plus fines & des plus agréables qu'il ait faites.

Un doux nenni avec un doux sourire
Est tant honnête, il vous le faut apprendre.
Quant est d'*oui*, si veniez à le dire,
D'avoir trop dit je voudrois vous reprendre;
Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruit dont le désir me point,
Mais je voudrois qu'en me le laissant prendre,
Vous me disiez, non, vous ne l'aurez point.

Clément n'a rien composé pour le Théâtre, & nous ne le citons que comme Acteur : cependant il ne fit que paraître sur la Scène.

Ses Œuvres consistent en *Epîtres*, *Ballades*, *Rondeaux*, *Epigrammes*, *Complimens*, *Etrennes*, *Elégies*, *Eglogues*, & dans la Traduction, en vers, de quelques Pseaumes que l'on chante, mais avec beaucoup de changemens, dans les Eglises des Protestans.

Il mourut à Turin, Capitale du Piémont, en 1544, âgé de quarante-neuf ans, regretté de tous ceux qui savaient apprécier son mérite.

JEAN DE SERRE.

Il fut un des meilleurs Pantomimes du tems de *François I*, & son rôle était celui de *Badin*, c'est - à - dire de *Gille*, ou de *Jean Farine* de nos Théâtres de la Foire. Ce *Badin* était ordinairement

ment chargé d'adresser au Public, au commencement ou à la fin de la pièce, un petit compliment comique, & *Jean de Serre* s'acquittait merveilleusement de cette commission.

Clément Marot, qui avait été camarade de cet Acteur, a fait son éloge dans une longue épithèque que nous rapporterons en entier, tant parce qu'elle renferme l'éloge historique de ce Farceur, que parce qu'elle donne des connaissances sur le costume théâtral qu'il avait imaginé & qui paraît avoir été adopté par les Acteurs dont l'emploi est de faire rire, soit par le ridicule de leur habillement, soit par celui de leurs gestes.

Cy-dessous gît & loge en ferre
 Le très gentil fallot la ferre,
 Qui tout plaisoit, alloit suivant;
 Et grant joueur en son vivant;
 Non pas joueur de dez, ne de quilles;
 Mais de belles Farces gentilles;
 Auquel jeu jamais ne perdit,
 Mais y gagna bruit & crédit,
 Amour & populaire estime,
 Plus que d'écus comme j'estime,
 Il fut en son jeu si adextre,
 Qu'à le voir, on le pensoit être
 Yvrogne, quand il s'y prenoit,
 Ou *badin* s'il l'entreprendoit,
 Et n'eût su faire en sa puissance
 Le sage; car en sa naissance,

Tome XII. Part. I.

Nature ne lui fit la trogne
Que d'un *badin*, ou d'un *yvrogne*.
Toutefois je crois fermement
Que ne fit onc si vivement
Le *badin* qui rit, ou se mord,
Comme il fait maintenant le mort :
Sa science n'étoit point vile,
Mais bonne, car en cette Ville,
Des tristes tristeurs destournoit,
Et l'homme aise en aise tenoit,
Or, bref quand il entroit en salle
Avec une chemise sale,
Le front, la joue & la narine
Toute couverte de farine,
Et coëffé d'un béguin d'enfant
Et d'un haut bonnet triomphant
Garni de plumes de chapons :
Avec tout cela, je répons
Qu'en voyant sa mine niaise,
On n'étoit pas moins gai, ni aise,
Qu'on est aux Champs Elisiens.
O vous ! humains Parisiens !
De le pleurer, pour récompense,
Impossible est : car quand on pense
A ce qu'il souloit faire & dire,
On ne peut se tenir de rire.
Que dis-je ? on ne le pleure point ;
Si fait-on, & voici le point.
On en rit si fort en maints lieux,
Que les larmes sortent des yeux :
Ainsi en riant, on le pleure.
Or, pleurez, riez votre saoul,

Tout cela ne lui sert d'un soul.
Vous feriez beaucoup mieux en somme
De prier Dieu pour le pauvre homme.

LE COMTE DE SALLES.

Acteur dont on ignore le véritable nom, & qui jouait quelquefois avec les Clercs de la Bazouche. Il mourut d'une maladie épidémique qui courut à Paris sous le règne de *François I*, & fut enterré à St-Laurent. Son Epitaphe, en forme de ballade, est. attribuée à *Clément Marot* : la voici :

S'onques à pitié il te convient mouvoir
Et d'autrui cas ou malheur te douloir,
O viateur ! ne te dédaigne mye
Voir cet écrit & piteuse omélie :
Si gémiras le grief départ d'un Comte
Qui vivant pleurt en toute compagnie,
Mais on n'en fait mise, recette, ou compte :
Je suis celui, comme tu dois savoir,
Comte de Salle, assez plaisant à voir,
Qui par gestes, brocards & tragédie,
Maint assemblée ay souvent réjouie ;
En entretien ayant plus grace que honte,
Et en accords & doux chants, harmonie,
Mais on n'en fait mise, recette, ou compte.

Cuydant fuir le naturel devoir
Mort au passage m'arêter eus vouloir,
Et n'est amy qui à m'aider s'employe ;
Pourquoi laissai pour bon gage ma vie,
Dont j'ai quittance sans faute, ni mécompte ;

132 HISTOIRE UNIVERSELLE

Ecrive au rôle des morts d'épidémie ;
Mais on n'en fait mise , recette , ou compte.

Prince inutile est mon ramentevair ,
Pourquoi vous dis adieu jusques au revoir ,
Des bonnes parts la meilleure ai choisie ;
Fol est pour vrai , qui au moindre se fie ;
Car tel est bien haut juché qu'on démonte :
L'homme prudent à tel jeu ne l'envie ;
Mais on n'en fait mise , recette , ou compte.

JACQUES MERNABLE.

Pauvre Acteur & Joueur de Farces , connu par
l'Epitaphe suivante de la composition de *Ronsard*.

Tandis que tu vivois , Mernable ;
Tu n'avois ni maison , ni table ,
Et jamais , pauvre , tu n'as veu
En ta maison le pot au feu ;

Ores , la mort t'est profitable ,
Car tu n'as plus besoin de table ,
Ni de pot , & si désormais
Tu as maison pour tout jamais.

GUILLAUME COQUILLARD.

Official de Reims en 1532 : il a composé le
Plaidoyer , & l'*Enquête d'entre la Simple & la*
Rufée , Ouvrage que l'on peut mettre au rang
des Pièces dramatiques. Il a fait d'autres poésies
qui ont été rassemblées dans un Recueil publié
à Paris en 1532 , in-16 , & réimprimé en 1723 ,
in-8°.

ROGER DE COLLERYE.

Il était Secrétaire de M. l'Evêque d'Evreux en 1536, & vers ce tems, il composa une *Satyre pour les Habitans d'Auxerre*, à l'entrée de la Reine en cette ville.

Les Français & Joyeuseté célèbrent la paix qui vient de se conclure avec l'Angleterre : *Bontemps* arrive, promet au peuple tous les plaisirs qu'il peut désirer, & s'engage à lui en procurer tant qu'il sera sage. De concert avec *Janin*, un Vigneron fait la Satyre des Boulangers, ainsi que des Usuriers qui ont profité des calamités de la guerre, & *Bontemps* termine cette médiocre Pièce en s'écriant :

Vive le Roi ! vive le Roi
Et tous bons compagnons & moi ;
Je suis Bontemps qui d'Angleterre
Suis ici venu de grand' terre
En ce pays de l'Auxerroi.

GUILLAUME DES AUTELS.

Né à Charolles en Bourgogne, en 1529, & mort en 1576.

Il est Auteur d'un Dialogue moral à 4 personnages, sur l'Eglise Catholique, & d'un autre à 5, sur la devise du Cardinal de Tournon, *Non qua surper terram*, dont nous avons parlé. » Ce Gen-
» tilhomme Poète, dit M. le M. de P. dans le

» *Volume G. de ses Mélanges* , demeuroid ordinairement dans une petite terre voisine du Château de *Bissy* appartenante à *Ponthus de Thiard*. Il avoit une maitresse nommée *Denise* qu'il ne nomme pas autrement que sa Sainte. Les vers galans & très-peu édifiants qu'il a faits pour cette Sainte , sont compris dans trois Recueils intitulés l'*Amoureux Repos* , les *Façons lyriques* & le *Repos d'un plus grand travail* ; aussi Desautels avoit-il pris pour sa devise *Repos en travail*. Il est difficile de dire quel est ce grand travail dont il eut à se reposer ; car ce que nous avons de lui , outre ses poésies galantes , n'a pas dû lui coûter grande peine. C'est un petit Conte en prose intitulé *Fanfreluche & Gaudichon* , *Mit-Histoire baragouine* ; le titre est très-plaisant , c'est ce qui fait rechercher ce petit livret qui est devenu très-rare ; mais quand on l'a acheté bien cher , on trouve que l'Histoire est très-ennuyeuse : on n'en peut pas dire autant de la *Récréation des Tristes* , autre Ouvrage rare attribué à Desautels. On y trouve des Epigrammes qu'il a faites ou recueillies. Je n'en citerai que les trois suivantes « .

Je suis amant en l'extrême saison ;
 Près de ma mort , je chante comme un cygne ,
 Et attendant d'icelle guérison
 Qui mon blanc chef prendra pour mauvais signe ,

La rose & lis, neige, la lune insigne
 Et le jour ont telle couleur eslitte :
 Donques Amour, mes armes je ne quitte,
 Ains bon espoir j'ai en ma Dame seule ;
 Vicillard je suis, mais grand' flame m'incite,
 Car le bois sec plus que tout autre breulle.



A votre avis, qui est plus malheureux,
 Ou le jaloux qui sans joie & liesse
 En peine vit à ou l'amant langoureux
 Qui ne reçoit plaisir de sa maitresse ?
 Certes ils sont tous deux en grand' destresse :
 Mais l'un espère avoir allégement ;
 L'autre sans fin vit en peine & tourment.
 Par quoi l'amant qui en espoir se fonde,
 Son purgatoire il fait tant seulement,
 Et le jaloux son enfer en ce monde.



Je me déçois lorsqu'entreprendre
 Je veux d'être son suborneur ;
 Voulant offenser son honneur,
 Je ne fais point où l'aller prendre.

LOUISE LABBÉ, ou la belle Cordière.

Elle naquit à Lyon vers 1526, & à l'âge de quinze ans, elle s'avisa d'embrasser l'état militaire, entraînée sans doute par le départ d'un amant dont elle craignait d'être séparée. Quoiqu'il en soit, elle s'habilla en Officier, prit le nom

de *Capitaine-Louis* , monta un très-beau cheval qu'elle savait fort bien mener , se rendit à l'armée & se signala au siège de Perpignan en 1542. Mais si l'amour l'avait enrôlée , bientôt il lui donna son congé & la fit revenir à Lyon sous la conduite d'un Cavalier qu'on ne nomme pas , mais pour qui elle conserva long-tems des sentimens fort tendres.

De retour dans sa patrie , elle reprit les habits de son sexe , & d'après la réputation de sagesse , qu'elle avait conservée , malgré ses campagnes , son pere crut pouvoir la marier avantageusement : en effet les graces de sa figure , l'élégance de sa taille , les charmes de son esprit séduisirent un nommé *Ennemonde Perrin* , riche Lyonnais , qui faisait un commerce considérable , sur-tout en cordes. Il la demanda , fut accepté , lui donna le sur-nom de la *Belle Cordière* , mourut au bout de quelques années & la déclara l'héritière universelle de ses biens qu'il substitua à *Jacques & Pierre Perrin* ses neveux.

Veuve & sans enfans , jeune encore , belle & riche , *Louise l'Abbé* parlait également bien le Latin , l'Espagnol , l'Italien , le Français , composait des vers dans toutes ces langues , chantait agréablement , jouait parfaitement de plusieurs instrumens ; & sa maison , magnifiquement meublée , devint une sorte d'Académie où se rassém-

blaient non-seulement les hommes les plus distingués de Lyon, mais tous les étrangers qui passaient par cette ville.

Louise devint trop célèbre pour ne pas exciter la calomnie, & quelques Auteurs contemporains dont peut-être elle avait rejeté l'hommage, ont écrit que pour obtenir ses faveurs, il suffisait de lui faire une déclaration en vers, ou en prose élégante. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle avait le cœur tendre, & l'anecdote suivante en est la preuve.

En 1555, elle donna un Recueil de poésies, dédiée à *Clémence de Bourges*, jeune Lyonnaise dont elle était l'intime amie : aussi jolie que *Louise*, mais beaucoup moins âgée, cette *Clémence* lui avoua qu'elle avait un amant & le lui peignit sous les couleurs les plus avantageuses. La *Belle Cordière* eut la curiosité de le voir, & à peine fut-il de retour, qu'elle l'attira dans sa maison où elle lui fit des agaceries auxquelles il ne fut pas insensible. Les deux amies se brouillèrent avec éclat, *Clémence* ne put surmonter sa passion & mourut quelques jours après son amant qui fut tué dans un combat. *Louise* les suivit de près & ferma les yeux en 1566, âgée de 40 ans. La maison qu'elle occupait a été abattue dans la suite, pour percer une rue que l'on nomme la rue de la *Belle Cordière*. Le feu qui règne dans ses poésies amoureuses l'a fait comparer à *Sapha*. Ses *Élégies* pa-

raissent imitées d'*Ovide*, & ses Sonnets sont dans le goût Italien. Le *Débat de Folie & d'Amour*, dont nous avons rendu compte, est le plus considérable de ses Ouvrages : les uns & les autres ont été imprimés à Lyon en 1762, in-8°.

THÉODORE DE BÈZE.

Il naquit à Vézelay en Bourgogne le 24 Juin 1519, & fut élevé à Paris, chez *Nicolas de Bèze*, son oncle, Conseiller au Parlement. De-là il passa dans les meilleures écoles, d'abord à Orléans, ensuite à Bourges sous *Melchior Wolmar*, habile Professeur qui lui apprit le Grec & le Latin, mais qui lui donna du goût pour la doctrine de *Calvin*.

Né avec beaucoup de talent pour la poésie Latine, *Bèze* composa, dans sa jeunesse, de petites Pièces recommandables par la délicatesse & la chaleur de l'expression, mais en général trop licencieuses. Elles ont été recueillies & publiées sous le titre de *Juvenilia Bèze* dont il y a une nouvelle édition, in-12. Paris, 1757. *Bèze* fut nommé au Prieuré de Lonjumeau, qu'il quitta pour se retirer à Genève, & de-là à Lausanne où il enseigna le Grec. Il fut ensuite rappelé à Genève par *Calvin* dont il fut un des plus zélés partisans; on le nomma Ministre, & en 1561, il se distingua au *Coloque de Poissi*; mais il avança des propositions si erronées qu'elles scandalisèrent l'assemblée. Alors la guerre civile s'allu-

ma en France, *Bèze* suivit le parti du Prince de *Condé*, se trouva à la fameuse bataille de Dreux, retourna à Genève, y fut le successeur de *Calvin*, & fit un grand nombre de profélytes de sa nouvelle doctrine. Il y mourut le 13 Octobre 1605, quelque tems après un second mariage qu'il avait contracté, quoique fort vieux, avec une jeune femme qu'il appelait sa *Sunamite*.

Il a écrit en vers Français la Comédie ou la Satyre du *Pape malade*, le *Sacrifice d'Abraham*, Tragédie séparée en trois pauses à la façon des *Actes de Comédie*, avec des *Chœurs*, un *Prologue* & un *Epilogue*; *Caton le Censeur*; le *Cantique des Cantiques*, & les *Psaulmes négligés par Marot*, au nombre de cent. Il a fait aussi une nouvelle traduction Latine du *Nouveau Testament* avec des notes, un *Traité du droit que les Magistrats ont de punir les Hérétiques*, à l'occasion du supplice de *Servet*; *Confessio Christiana fidei*, la *Mappemonde Papistique*; l'*Histoire des Eglises réformées*, le *Réveil-Matin des Français*.

On trouve dans ses Ouvrages beaucoup d'esprit, d'érudition & de recherches curieuses; mais il ya trop de fiel & d'emportement dans ses *Traités de controverse*.

Nous donnerons ici, par supplément, quelques-uns des morceaux que M. le M. de P. rapporte

du *Sacrifice d'Abraham* dans le Volume G de *ses Mélanges*.

» Cette Pièce, fort singulière dans son genre, est remplie de beautés frappantes & de vers infiniment ridicules : en voici d'abord quelques-uns de la fin du prologue.

Bientôt verrez Abraham & Sara ,
Et tôt après , Isaac sortira.
Ne sont-ils pas témoins très-véritables ?
Qui veut donc voir choses tant admirables ,
Nous le prions seulement d'écouter ,
Et ce qu'il a d'oreilles nous prêter ,
Etant tout sûr qu'il entendra merveilles ,
Et puis après , lui rendrons ses oreilles.

Tremblez , dit *Abraham* dans un Cantique qu'il chante avec *Sara* :

Tremblez donc , ô pervers !
Qui dans tout l'univers ,
Etes si dru semés ,
Et qui vous êtes faits
Mille Dieux contrefaits
Qu'envain vous réclames !

Ces deux personnages délibèrent ensemble sur le soin qu'ils doivent prendre de leurs fils & le Patriarche dit à sa femme :

Orsus , Sara , sur-tout prenons bien garde
A notre fils que trop ne se hasarde
Par fréquenter tant de malheureux hommes
Parmi lesquels vous voyez que nous sommes.

Un vaisseau neuf tient l'odeur longuement ;
 Dont abreuvé il est premièrement.
 Quoi qu'un enfant soit de bonne nature ,
 Il est perdu sans bonne nourriture.

Le Diable survient vêtu en Moine , & débite
 contre Dieu un monologue très-original dont voici
 les principaux traits.

Dieux est aux cieux par les siens honoré ,
 Des miens je suis en la terre adoré ;
 Dieu est au ciel , eh bien ! je suis en terre ;
 Dieu fait la paix , & moi je fais la guerre.
 Dieu règne en haut , eh bien ! je règne en bas ;
 Dieu fait la paix , & je fais les débats.
 Dieu a créé & la terre & les cieux ;
 J'ai bien plus fait , car j'ai créé les Dieux.
 Dieu s'est servi de ses Anges luisans ,
 Et sont aussi mes Anges reluisans.
 Il n'y a pas jusques à mes pourceaux
 A qui je n'aye enchâssé les museaux.
 Tous ces paillards , ces gourmands , ces ivrognes
 Qu'on voit reluire avec leurs rouges trognes ,
 Portant saphirs & rubis les plus fins ,
 Sont mes supôts , sont mes vrais Chérubins.

La Scène d'*Abraham* prêt à sacrifier son fils est
 vraiment touchante , & il m'a semblé , dit M. le
M. de P. que c'était un trait de Maître d'avoir
 introduit dans cette Scène , le Diable lui-même ,
s'appitoyant sur le sort d'*Isaac*.

A B R A H A M.

Ah ! mon ami ! je tremble voirement.
Hélas ! mon Dieu !

I S A A C.

Dites-moi hardiment
Que vous avez , mon père , s'il vous plaît ?

A B R A H A M.

Ah ! mon ami ! si vous saviez que c'est !
Miséricorde ! ô Dieu ! miséricorde ? ...
Mon fils ! mon fils ! voyez-vous cette corde ?
Ce bois , ce feu & ce couteau ici ?
Isaac ! Isaac ! c'est pour vous tout ceci.

S A T A N , *à part.*

Ennemi suis de Dieu & de Nature ;
Mais pour certain , cette chose est si dure ;
Qu'en regardant cette unique amitié ,
Bien peu s'en faut que n'en aye pitié.

A B R A H A M.

Hélas ! Isaac !

I S A A C.

Hélas ! père très-doux !
Je vous suppli , mon père , à deux genoux ,
Avoir au moins pitié de ma jeunesse.

A B R A H A M.

O seul appui de ma foible vieillesse !
Las ! mon ami ! mon ami ! je voudrois

Mourir pour vour cent millions de fois ;
Mais le Seigneur ne le veut pas ainsi.

I S A A C.

Mon père ! hélas ! je vous crie merci ,
Hélas ! hélas ! je n'ai ne bras , ne langue
Pour me défendre , ou faire ma harangue.
Mais . . . mais voyez , ô mon père ! mes larmes ;
Avoir ne puis , ni ne veux d'autres armes
En contre vous : je suis Isaac , mon père !
Je suis Isaac , le seul fils de ma mère.

La morale de la Pièce est contenue dans ces vers
de l'*Epilogue*.

Par quoi , Seigneurs , Dames , Maîtres & Maitresses ,
Pauvres , puiffans , joyeux , pleins de détresses ,
Grands & petits , en ce tant bel exemple ,
Chacun de vous se mire & se contemple ;
Tels sont pour vrais les miroirs où l'on voit
Le beau , le laid , le bossu & le droit.
Car qui de Dieu tâche accomplir sans feinte ,
Comme Abraham la parole très-sainte ,
Qui nonobstant toutes raisons contraires ,
Remet en Dieu & soi & ses affaires ,
Il en aura pour certain une issue
Meilleure encor qu'il ne l'aura conçue.



ANCIENS THÉÂTRES ITALIENS

A P A R I S.

LA première Troupe Italienne que l'on ait vue en France , est celle des *Gli Gélofi* , dont nous avons parlé plus haut , & que *Henri III.* fit venir de Venise en 1577. Les Acteurs qui la composaient , furent faits prisonniers par les Protestans qui alors étaient en guerre avec le Roi , & ce Monarque fut obligé de payer leur rançon. Ensuite ils élevèrent leur Théâtre dans la Salle des Etats de Blois où ils eurent la permission de jouer & de recevoir un demi-teston par personne. (*Environ 10 sols.*)

Le 19 Mai suivant , ils se rendirent à Paris , s'établirent dans l'Hôtel du Petit-Bourbon , rue des Poulies , où ils prirent 4 sols par place , & *il y avoit un tel concours & affluence de peuple , dit l'Etoile , que les quatre meilleurs Prédicateurs de Paris n'en avoient pas autant quand ils prêchoient.* Les Ecclésiastiques s'en plaignirent vivement , les *Confrères de la Passion* les attaquèrent , & le 26 Juin de la même année , le Parlement leur ordonna de fermer leur Spectacle. Cependant ils obtinrent du Roi des Lettres-Patentes qui autorisaient leur établissement , mais le Parlement refusa de les enregistrer ,

gistrer , & le 27 Juillet , il leur défendit de solliciter de nouvelles Lettres , sous peine de dix mille livres d'amende applicable à la boëte des Pauvres. Cependant , & par ordre exprès de Sa Majesté , ils recommencèrent à jouer au mois de Septembre suivant , mais les troubles du Royaume les obligèrent de cesser leur spectacle & de retourner en Italie d'où il revint une nouvelle Troupe en 1584 , & une troisième en 1588.

Dans son expédition de Savoye , *Henri IV.* eut occasion d'en connaître une qu'il amena en France & qui n'y resta que deux ans. La principale Actrice de cette Troupe était *Isabelle Andreini* , de l'Académie des *Intenti* de Florence. Cette femme dont il reste des ouvrages imprimés , ne se rendit pas moins recommandable par sa vertu , que par son esprit. Des talens décidés , une conversation charmante ajoutaient un nouveau prix aux graces de sa figure , & son départ affligea tous ceux qui la connaissaient. On peut en juger par les vers suivans que lui adressa le Poète *Isaac du Ryer* :

Je ne crois point qu'*Isabelle*
Soit une femme mortelle ,
C'est plutôt quelqu'un des Dieux
Qui s'est déguisé en femme
Afin de nous ravir l'ame
Par l'oreille & par les yeux.

Tome XII. Part. I.

Se peut-il trouver au monde
 Quelqu'autre humaine façon
 Qui la sienne puisse égaler ?
 Se peut-il dans le ciel même
 Trouver de plus douce crème
 Que celle de son parler.

Mais outre qu'elle s'attire
 Toute ame par son bien-dire ;
 Combien d'attraits & d'amours ;
 Et d'autres graces célestes ,
 Soit au visage , ou aux gestes ;
 Accompagnent ses discours.

Divin esprit dont la France
 Adorera l'excellence
 Mille ans après son trépas ;
 (Paris vaut bien l'Italie)
 L'assistance te supplie
 Que tu ne t'en aille pas.

Le mari de cette *Isabelle* était aussi fort estimé ;
 il remplissait le rôle de *Capitan* sous le nom de
Spavento (l'Epouvante.)

Ces Comédiens Italiens se succédaient mutuel-
 lement dans la Capitale : on payait leur voyage ;
 soit à Paris , soit à la suite de la Cour , & après
 quelque tems , on leur donnait une somme pour
 satisfaire aux frais de leur départ.

En 1645 , le Cardinal *Maxarin* en fit venir qui
 établirent leur Spectacle au *Petit-Bourbon* , & qui

entr'autres Pièces , y représentèrent *la finta Pazzà* (la Folle supposée) de *Giulio Strozzi* , Poète Florentin. On lit dans l'argument, que cet ouvrage doit être joué par la grande Troupe Royale des Comédiens Italiens & entretenus par Sa Majesté dans le Petit-Bourbon ; par le commandement de la Reine ; Mère du Roi très-Chrétien (Louis XIV.)

Voici quelques notices singulières du Programme de cet intermède moitié déclamé , & moitié chanté.

» *Floré* sera représentée par la gentille & jolie
 » *Louise Gabrielle Locatelli* dite *Lucile* qui , avec sa
 » vivacité , fera connoître qu'elle est une vraie lumière de l'harmonie.

» *Thétis* sera représentée par la Signora *Giula Gabrielli* , nommée *Diane* , laquelle à merveille
 » fera connoître sa colère & son amour.

» Le Prologue de cette Pièce sera exécuté par la
 » très-excellente *Marguerite Bartolasti* dont la voix
 » est si ravissante , que l'on ne peut la louer assez
 » dignement.

» Cette Scène , dit encore le Programme , sera
 » toute sans musique , mais si bien représentée ,
 » qu'elle fera presque oublier l'harmonie passée.

» Le premier Acte de cette Pièce est terminé
 » par un ballet dansé par quatre outs & quatre singes , lesquels , au son de petits tambours , font
 » une plaisante danse.

» A la fin du second Acte , paroissent des Autriches , lesquelles s'abaissant à une fontaine pour boire , forment une danse.

» *Nycomède* , ajoute l'Auteur en parlant de la huitième & dernière scène du troisième Acte , reconnoît *Pyrrhus* pour son petit-fils , & cependant arrive un Indien , lequel ayant fait la révérence au Roi , raconté que parmi les marchandises qu'il conduisoit dans son navire que la temête avoit ramené dans le Port , il y avoit cinq perroquets dont il lui faisoit offre , & les fait apporter dans une cage. Au même tems , quatre Indiens font un petit bal à la *Moresque* , enfin les perroquets s'envolent des mains de leurs Maîtres & les laissent désespérés de cette perte , après quoi , s'achève la Pièce & s'en vont tous s'embarquer pour la guerre de Troye ».

Dans le cinquième Volume de cette Histoire , nous avons fait connoître ces *Mimes & Pantomimes* dont les Jeux précédèrent la naissance de la bonne Comédie chez les Romains , & nous croyons également devoir donner une idée des principaux caractères de ceux qui parurent à Paris , avant que le Théâtre y eut pris une forme régulière. Ils étoient loin , sans doute , d'avoir les qualités que nous exigeons dans un Comique , mais leurs talens augmentèrent à mesure que le goût se dévelopa , & leurs défauts même instruisirent leurs Imitateurs , comme

nos anciens Dramatiques ont éclairé nos Ecrivains modernes qui ont trouvé dans leurs premiers essais le germe des chef-d'œuvres dont nos Théâtres sont enrichis.

ARLEQUIN.

Le Pantomime qui remplit le rôle d'*Arlequin*, doit être un bouffon, balourd & gourmand, amusant par ses simplicités & par ses singeries. On a donné aussi quelquefois à ce caractère, sur-tout en France, de la naïveté & de la morale.

Quelques Ecrivains prétendent que ce Personnage appartient aux anciens *Mimes* latins que l'on nommait *Planipedes* & qui, comme celui-ci, avaient la tête rasée & le visage couvert de suie. Le mot ancien *Sanniones*, Bouffons, paraît encore répondre à celui de *Zanni* sous lequel l'*Arlequin* & le *Scapin* sont désignés dans toute l'Italie.

L'habillement du premier consiste dans une espèce de veste & un haut-de-chausse composés de différentes couleurs. Son chapeau est gris & d'une étoffe flexible à laquelle il fait prendre toutes les formes qu'il veut. Son masque est noir, presque sans nez, avec des yeux enfoncés & couverts par des bordures saillantes. Il a un ceinturon de cuir, & une épée de bois très-mince, que l'on nomme *batte*.

Plusieurs *Pantomimes* ont excellé dans ce rôle ;

les uns par leurs balourdises , leur gourmandise & leurs singeries , les autres par leur naïveté & par les traits de morale qui leur échappaient : mais dans ce moment-cy , nous ne parlerons que de *Jean-Dominique Biancolelli* , le premier Acteur de ce genre qui ait paru sur l'ancien Théâtre Italien.

Cet *Arlequin* né à Bologne en 1640 , d'un père & d'une mère qui jouaient la Comédie , monta sur le Théâtre , au sortir de l'enfance , & dès son début , il fut regardé comme l'un des plus célèbres Pantomimes de son pays.

Vers l'année 1659 , le Cardinal *Mazarin* fit de-mander des Acteurs en Italie & en Allemagne ; *Biancolelli* était alors à Vienne en Autriche , dans la Troupe du fameux *Tabarini* , & il fut choisi pour venir en France.

Le mérite supérieur de *Trivelin* n'empêcha pas le Public de rendre justice à celui du jeune *Dominique* qui n'avait alors que vingt ans , & il continua de jouer le rôle d'*Arlequin* qu'il garda toute sa vie. On trouva même que le naturel de son jeu l'emportait sur l'art de *Trivelin* , & ce dernier étant mort en 1671 , il fut remplacé par *Dominique* qui le fit bientôt oublier.

Ce *Dominique* était presque aussi bon Danseur que bon *Arlequin* , & ce talent lui coûta la vie. *Beauchamp* , Maître à danser de Louis XIV , avait exécuté une entrée singulière , *Dominique* voulut

l'imiter, se fatigua beaucoup, joua son rôle sans se reposer, & en sortant du spectacle, il fut saisi d'un gros rhume qui se tourna en fluxion de poitrine, dont il mourut, au bout de huit jours, dans la 42^e. année de son âge, le 2 Août 1688. Il avait renoncé au Théâtre & fut enterré à Saint-Eustache, vis-à-vis la Chapelle de la Vierge. *Les plaisirs*, dit un Poète du tems,

Les plaisirs le suivoient sans cesse,
 Il répandoit par-tout la joie & l'allégresse;
 Les jeux avec les ris naissoient dessous ses pas;
 On ne pouvoit parer les traits de sa satire:
 Loin d'offenser, elle avoit des appas.
 Cependant il est mort, tout le monde en soupire;
 Qui l'eût jamais pensé sans se désespérer,
 Que l'aimable Arlequin qui nous a tant fait rire,
 Dût si-tôt nous faire pleurer?

Sa mort causa tant de chagrin à ses camarades, qu'ils restèrent un mois sans jouer, & au bout de ce tems, ils firent afficher ce qui suit:

» Nous avons long-tems marqué notre déplaisir
 » par notre silence, & nous le prolongerions en-
 » core, si l'appréhension de vous déplaire ne l'em-
 » portoit sur une douleur si légitime. Nous r'ou-
 » vrirons notre Théâtre Mercredi prochain, pre-
 » mier jour de Septembre 1688. Dans l'impossi-
 » bilité de réparer la perte que nous avons faite,
 » nous vous offrirons tout ce que notre applica-

» tion & nos soins nous ont pu fournir de meilleurs. Apportez un peu d'indulgence & soyez persuadés que nous n'omettrons rien de tout ce qui peut contribuer à votre plaisir. «

Dominique avait épousé à Paris, en 1661, *Ursula Cortezza*, Actrice du Théâtre Italien, & connue sous le nom d'*Eularia*. Il en eut douze enfans dont cinq lui survécurent.

LE CAPITAN.

Le Pantomime qui remplissait le rôle de *Capitan*, ou de *Spexzafer* sur l'ancien Théâtre Italien, était tout-à-la-fois comme le *Scaramouche*, fanfaron, poltron & homme à bonne fortune. Ce caractère ridicule répond à celui du *Matamore* des Pièces Françaises, & l'on en aura une idée par une simple citation d'un de ces originaux mis en scène dans l'*Illusion comique* de P. Corneille : *Matamore* est menacé par un brave qui lui dit :

Point de bruit,

J'ai déjà massacré dix hommes cette nuit,
Et si vous me fâchez, vous en croîtrez le nombre.

MATAMORE.

Adieu ! ce coquin a marché dans mon ombre,
Il s'est rendu vaillant d'avoir suivi mes pas,
S'il avoit du respect, j'en voudrois faire cas.

Le *Capitan* est représenté dans son costume avec un chapeau sur la tête & un plumet tombant du

côté droit ; les cheveux passés derrière les oreilles ,
d'amples moustaches frisées , un petit manteau qui
lui descend sur les reins , un pourpoint & un haut-
de chauffe , une longue épée & un large ceinturon ;
on lit au bas de son portrait ,

Ce Capitan fait grand éclat
Et sa valeur est si parfaite ;
Qu'il est des derniers au combat
Et des premiers à la retraite.

Dans une Comédie où *Arlequin* est Roi & distri-
bue les Gouvernemens à ses Courtisans , le Ca-
pitan *Spezzafer* se présente pour être Gouverneur
d'une place frontière & prétend qu'il la gardera
bien. *Oh oui !* réplique *Arlequin* , tu la garderas
bien ! toi qui , depuis vingt ans , ne peux garder
ta femme.

SCARAMOUCHE,

Ce Personnage dont le caractère tient beaucoup
de celui du *Capitan* , est de l'invention de *Tiberio*
Fiuzilli , né à Naples le 7 Novembre 1608. On pré-
tend qu'il était fils d'un Capitaine de Cavalerie ;
mais ce qu'il y a de plus certain , c'est qu'il entra
au service d'une Comédienne , qu'il joua d'abord
quelques rôles subalternes , qu'il courtoisa d'un peu
trop près la fille d'une Blanchisseuse & qu'il fut
contraint de l'épouser. Mais il ne tarda pas à s'ap-
percevoir que sa femme avait du talent pour les

Soubrettes, il la fit débiter & la mena successivement dans les plus grandes Villes d'Italie où elle se distingua sous le nom de *Marinette*. Il passa bientôt lui-même pour le meilleur Pantomime de son tems, & sous le règne de *Louis XIII*, il vint en France où il eut le plus grand succès. Le trait suivant rapporté par *Gherardi*, peut faire connaître en même-tems, & son mérite, & le caractère du personnage qu'il avait imaginé.

• Dans une scène de *Colombine*, *Avocat pour & contre*, *Scaramouche*, après avoir arrangé tout ce qu'il y a dans sa chambre, prend sa guitarre, s'assied sur un fauteuil & joue en attendant que son Maître arrive : *Pascariel* vient tout doucement derrière lui & bat la mesure par-dessus ses épaules, ce qui épouvante terriblement *Scaramouche*. C'est ici que cet incomparable Acteur qui a été l'ornement du Théâtre & le modèle des plus illustres Comédiens de son siècle, qui avoient appris de lui cet art si difficile & si nécessaire aux personnes de leur caractère, de remuer les passions & de favoriser les bien peindre sur le visage ; c'est, dis-je, alors qu'il faisoit pâmer de rire pendant un gros quart-d'heure, dans une scène d'épouvante où il ne proféroit pas un seul mot. Il faut convenir aussi que cet homme possédoit à un si haut degré de perfection ce merveilleux talent, qu'il touchoit plus de cœurs par les seules simplicités d'une pure na-

ture, que n'en touchent d'ordinaire les Orateurs les plus habiles par les charmes de la Rhétorique la plus persuasive, Ce qui fit dire un jour à un grand Prince qui le voyoit jouer à Rome : *Scaramouche ne parle point, & il dit les plus belles choses du monde.* Et pour lui marquer l'estime qu'il faisoit de lui, la Comédie étant finie, il le manda & lui fit présent du carosse à six chevaux, dans lequel il l'avoit envoyé chercher. «

Un jour, il étoit dans la chambre du Dauphin ; (depuis Louis XIV.) ce Prince âgé d'environ deux ans, pleurait & criait beaucoup, *Scaramouche* s'avisa de dire qu'il l'appaiserait, si on vouloit lui permettre de le prendre dans ses bras, la Reine le permit, & *Scaramouche* fut si plaisant, qu'il fit sourire le Dauphin. Depuis ce moment, il eut ordre de venir l'amuser toutes les fois que son service l'appellerait à la Cour, & dans la suite, il fut fort aimé de Louis XIV. qui rioit beaucoup des grimaces que lui faisoit *Fiuzilli*, en lui racontant cette aventure.

Vers la fin du mois de Septembre 1658, *Scaramouche* quitta Paris pour retourner en Italie, le bruit courut qu'il avoit péri en passant le Rhône, & *Loret*, Auteur d'une Gazette en vers, fit son épitaphe dans les termes suivans :

Las ! ce n'est pas Dame Isabeau-
Qui gît dessous ce froid tombeau ;

Ni quelqu'autre sainte Ni-touche ,
 C'est un Comique sans pareil ;
 Comme le ciel n'eut qu'un soleil ,
 La terre n'eut qu'un Scaramouche.
 Alors qu'il vivoit parmi nous ,
 Il eut le don de plaire à tous ,
 Mais bien plus aux grands qu'aux gens minces ,
 Et on le nommoit en tous lieux
 Le Prince des Facétieux
 Et le Facétieux des Princes.
 Au lieu de quantité de fleurs
 Sur sa fosse versons des pleurs ;
 Pour moi , tout de bon j'en soupire :
 J'en fais tout franchement l'aveu ,
 Nous pouvons bien pleurer un peu
 Celui qui nous faisoit tant rire.

Peu de tems après , *Loret* délayoua cette fausse nouvelle. *Scaramouche* avait laissé *Marinette* en Italie , & c'est pour elle qu'il y faisoit de fréquens voyages. Dans le dernier , il y resta depuis 1667 jusqu'en 1670. Il y perdit sa femme , vint se fixer à Paris & continua de jouer dans la Troupe des Comédiens du Roi.

A 83 ans , terme auquel il se retira , il devint amoureux d'une Dlle *Duval* , grande , bien faite , jolie & fille d'un Domestique du Président du *Harlay* : il la demanda en mariage , l'obtint & vécut quelques mois avec elle : mais bientôt son avarice & sa jalousie le rendirent insupportable à sa

femme qui se réfugia chez ses parens. Son mari l'accusa d'infidélité, l'attaqua juridiquement & prétendit qu'elle devait être rasée & renfermée dans un Couvent. Ce procès dura quatre ans & tomba de lui-même à la mort de *Fiuzilli* qui expira le 7 Décembre 1696, dans la 88^e. année de son âge. Il fut enterré à Saint-Sauveur, sa paroisse.

Ce Pantomime joignait à une taille très-avantageuse une phyfionomie dont les traits variaient à sa volonté. Personne n'a été plus fort, plus léger, plus adroit que lui, & à plus de 80 ans, il donnait un soufflet avec le pied. Ses camarades le laissèrent jouir de sa part d'Acteur jusqu'au moment de sa mort, & ce traitement fait l'éloge de son mérite.

Cet illustre Comédien
Atteignit de son art l'agréable manière ;
Il fut le Maître de Molière
Et la nature fut le sien.

TRIVELIN.

Dominique Locatelli Italien, vint à Paris vers 1645, & s'y rendit célèbre dans un personnage de son invention, celui de *Trivelin*, intrigant spirituel, tantôt Valet, tantôt Aventurier. Il jouait sous l'habit & le masque d'*Arlequin*, mais il ne portait point de batte.

Locatelli composa en français l'argument d'une

Pièce italienne intitulée : *Rosaura Impératrice de Constantinople*, représentée le 20 Mars 1698, au *Petit-Bourbon* par la Troupe Italienne, avec des plus agréables & magnifiques vers, musique, décorations, changemens de théâtre & machines, entre-mêlée, entre chaque Acte, de ballets d'admirable invention. Nous parlerons de cette Pièce, lorsque nous ferons l'Histoire de l'ancien Théâtre Italien.

PANTALON.

Le *Pantalon Bisognoza* est un Pantomime Italien qui a le masque d'un vieillard. Son état est celui d'un Bourgeois ou d'un Marchand, & ordinairement d'un homme simple & de bonne foi, mais toujours amoureux & dupe, soit d'un rival, soit d'un fils, soit d'un valet, d'une servante ou de quelqu'autre intrigant. On en a fait aussi tantôt un bon père de famille, tantôt un avare & tantôt un amant capricieux. Son langage doit être Vénitien, & son habit moderne ne diffère de l'ancien, que par le caleçon qui tenoit autrefois avec les bas, espèce de haut-de-chausse d'où est venu le nom de *Pantalon*. La robe de dessus s'appelle *Zimara* & ressemble à celle que les Marchands avoient dans leurs boutiques. Le vêtement de dessus est le même que l'on portait dans la ville & qui était commun à toutes sortes de personnes. Il fut

rouge jusqu'au moment où la République de Venise perdit le Royaume de Nègrepont, & alors on le fit noir, en signe de deuil.

Turi de Modène est un des meilleurs Pantalons que l'on ait vus à Paris où il mourut en 1670; mais le plus célèbre a été *Colalto* qui comme Auteur & Acteur, occupera une place distinguée dans notre Ouvrage.

LE DOCTEUR.

Pantomime Italien, personnage bavard qui ne parle que par sentences & par citations. Il a ordinairement un petit masque noir, le vêtement de même couleur, avec un chapeau dont les bords retombent sur les épaules qui sont couvertes d'un manteau large & court. Son langage est Boulonois. *Ange-Augustin*, ou *Constantin Lolli*, dit le *Docteur Gratian Balardo*, excella dans ce rôle sur l'ancien Théâtre Italien. Il composa aussi quelques Pièces, entr'autres le *Gentilhomme Campagnard*, ou les *Débauches d'Arlequin*, joué en Janvier 1670. *Lolli* mourut fort âgé, au mois d'Août 1694, & *Marc-Anthonio Romagnesi* qui jusqu'alors avait joué le rôle de premier Amoureux, prit celui de Docteur qu'il conserva jusqu'à la suppression du Théâtre, le 14 Mai 1697.

JEAN DOUCET.

Il a paru sur l'ancien Théâtre Italien un Acteur

qui avait un talent particulier pour jouer les *Niais*, qui prit le nom de *Jean doucet* & qui n'est connu que par le passage suivant tiré de la *Muse historique de Loret*.

A propos de Comédie,
Il faut qu'en cet endroit je die
Qu'un des jours passés, *Jean Doucet*,
Franc nigaut, comme chacun sait,
Pensa faire pâmer de rire
La Reine & le Roi notre Sire,
Et même tous les Courtisans.
Par les mots naïfs & plaisans
Que préfera sa propre bouche,
Etant Valet de Scaramoncho
Sur-le Théâtre Italien,
Où ce simple & naïf Chrétien,
Sans avoir masque, ou faux visage,
Joua fort bien son personnage.

M É Z É T I N.

On a donné le nom de *Mézétin* au Pantomime qui sur l'ancien Théâtre remplit l'emploi & le caractère d'un personnage moitié Aventurier & moitié Valet. Ce fut *Angelo Constantini* qui l'imagina en 1680, & qui, d'après les desseins de *Calot*, prit pour costume un bonnet, une fraise, une petite veste, une culotte & un manteau d'étoffe rayée de différentes couleurs.

Cet *Angelo* était né à Vérone, d'un Comédien Italien connu à Paris, sous le nom de *Grado*.

il vint y joindre son père, y débuta dans les *Arlequins* qu'il avait adoptés dès son enfance, & fut reçu pour doubler le fameux *Dominique*. Mais celui-ci quittait rarement son rôle, & jaloux de se rendre utile, *Constantini* imagina le personnage de *Mézétin*, dans lequel il eut le plus grand succès.

Cependant la mort de *Dominique* fit cesser le Spectacle, & les Comédiens profitèrent de cette suspension pour réparer, autant qu'il leur serait possible, le dommage que leur causait la perte de cet excellent Pantomime. Ils rentrèrent, comme nous l'avons dit plus haut, le premier Septembre 1688, & dans une Scène préparée, *Colombine* remit à *Constantini* le masque & l'habillement d'*Arlequin*. On applaudit au choix, mais *Constantini* avait une figure agréable, quoique très-brune, jouait beaucoup du visage; & le Public lui témoigna le desir de le voir sans masque, même dans le rôle d'*Arlequin*. Il obéit & jouit du plus grand succès jusqu'à la suppression du Théâtre Italien en 1697; alors il partit pour Brunswick & se joignit à une Troupe dans laquelle il reprit son personnage de *Mézétin*. Le Roi de Pologne *Auguste I*, Electeur de Saxe, qui en avait beaucoup entendu parler, le prit à son service, & le chargea de lui trouver des Acteurs qui jouassent alternativement des Comédies & des Opéras Italiens. *Angelo* repassa en France en 1698, parcourut divers pays & remplit la commission du

Roi, avec tant de succès, que ce Monarque lui accorda en 1699, un brevet qui lui donnait le titre de *Noble*, avec la charge de *Camérier intime*, *Trésorier des menus plaisirs de Sa Majesté* & *Garde des bijoux de sa chambre* : cet honneur aurait dû satisfaire l'ambition de *Mézétin*, mais il se crut en droit de tout oser, & il eut la hardiesse, non-seulement de déclarer sa passion à une Dame aimée du Roi, mais encore de tourner en ridicule la personne de son bienfaiteur. La Dame se sentit très-offensée de cette insolence que cependant elle se contenta de réprimer, *Mézétin* revint à la charge, & la favorite outrée en avertit *Auguste* qu'elle plaça dans un endroit d'où, sans être vu, il pût être témoin des discours injurieux de son rival. *Auguste* en sortit le sabre à la main & dans le dessein d'abattre la tête à *Mézétin*, mais la réflexion calma sa fureur, & il le fit renfermer dans le Château de Königstein.

Au bout de vingt ans une autre Maitresse d'*Auguste* eut envie de voir l'intérieur de ce Château. Tremblant, défiguré par une barbe qu'il avait laissée croître depuis sa détention, *Mézétin* se jeta aux pieds du Roi, la Dame en eut pitié & sollicita sa grace, mais dans ce moment *Auguste* fut inexorable ; cependant au bout de quelques mois, il céda aux prières de sa favorite, mit son prisonnier en liberté, commanda qu'on lui rendit tous ses effets,

& qu'en même-tems on lui enjoignît de sortir aussitôt des Etats de Saxe.

Mézétin revint à Vérone sa patrie, mais il y demeura peu de tems & se rendit à Paris vers la fin de l'année 1728. Les nouveaux Comédiens Italiens l'accueillirent, lui donnèrent des appointemens honnêtes & composèrent un Prologue pour l'introduire dans une Pièce intitulée *La Foire St-Germain*, qu'il avait jouée, dans sa nouveauté, en 1695. *Momus* y présente une lyre à *Mézétin* & l'engage, quoique vieux, à renouveler son zèle pour le Public qui lui marque tant de plaisir de le revoir. En effet, le concours des Spectateurs fut prodigieux, & cependant on avait doublé le prix des places; les applaudissemens furent unanimes, & *Mézétin* chanta ce couplet en s'accompagnant de sa guitarre, sur l'air : *Vous qui vous moquez par vos ris.*

Mézétin par d'heureux talens
Voudroit vous satisfaire,
Quoiqu'il soit depuis long-tems
Presque sexagénaire,
Il rajeunira de trente ans,
S'il peut encor vous plaire.

Il joua encore dans l'*Amant Etourdi*, dans *Arlequin dévaliseur de maisons*, ou les *Fâcheux*, & enfin dans *Arlequin Empereur dans la Lune*; mais son âge parut avoir beaucoup affaibli son jeu; le

Public lui trouva des défauts , & *Mézétin* repartit pour Vérone où il mourut à la fin de l'année 1729.

En 1689 , il avait été peint par *de Troy* & gravé par *Vermeulen*. Le célèbre *la Fontaine* mit les vers suivans au bas de son portrait :

Ici , de *Mézétin* , rare & nouveau *Prothée* ,
 La figure est représentée ,
 La nature l'ayant pourvu
 Des dons de la métamorphose ;
 Qui ne le voit pas , n'a rien vu ,
 Qui le voit , a vu toute chose.

Cet éloge parut outré , & *Gacon* , dans son *Poète sans Fard* , y répondit par cette épigramme :

Sur le portrait de *Mézétin* ,
 Un homme d'un goût assez fin ,
 Lisant l'éloge qu'on lui donne
 D'être un si grand Comédien ,
 Que qui ne le voit , ne voit rien ,
 Et qu'on voit tout en sa personne ,
 Disoit : Je ne vois pas qu'il soit si bon Acteur ;
 Il ne fait rien qui nous surprenne.
 Monsieur , lui dis-je alors , pour le tirer de peine ,
 Ne voyez-vous pas bien qu'un discours si flatteur
 Est un Conte de la Fontaine.

P I E R R O T.

Joseph Giaraton , ou *Gératon* , né à Ferrare , vint à Paris , à titre de Gagiste de la Comédie Italienne ;

bientôt il s'y fit remarquer par son talent naturel pour le comique, & jaloux d'avoir un emploi qui lui fût personnel, il imagina le rôle de *Pierrot*, Valet gai, ignorant & balourd, dont l'habit de *Polichinelle* lui fournit à-peu-près le costume. Ce fut ainsi qu'il parut en 1684, dans *Arlequin Empereur dans la Lune*. Son succès fut général, & il fit le même plaisir dans plusieurs autres Pièces où il joua, tantôt en Français, tantôt en Italien, jusqu'en 1697, époque à laquelle son théâtre fut supprimé. Il avait épousé une vieille Demeiselle de condition & il fut se retirer avec elle dans un petit fief qu'elle possédait à quelques lieues de la Capitale.

P O L I C H I N E L L E.

Ce personnage Pantomime de l'ancienne Comédie Italienne est imité des anciens *Mimes* Latins, & les Napolitains en admettent deux dans leurs Comédies, l'un fourbe, l'autre stupide. Ils ont été remplacés sur le Théâtre Italien à Paris, par les rôles du *Scapin* & de l'*Arlequin*.

Le costume du *Polichinelle* est composé d'un vêtement de différentes couleurs, d'une batte & d'un masque avec un grand nez : il a une bosse par-devant & par-derrière.

Michel Ange da Fracassano débuta dans ce rôle

en 1685, & continua de le jouer, jusqu'à la suppression du Théâtre, avec un assez médiocre succès.

SCAPIN.

Son caractère est celui des Esclaves des Comédies de *Plaute* & de *Térence*, intrigant, fourbe, malin, toujours prêt à servir les entreprises de la jeunesse libertine.

Il a pour costume un habit de livrée, un petit manteau, un bonnet plat & une dague.

On a vu plusieurs bons *Scapins* sur le Théâtre moderne de la Comédie Italienne, & sur l'ancien, ce rôle fut rempli, sous le nom de *Gradelini*, par *Constantin Constantini* de Véronne, père du *Mézétin Angelo Constantini*. Ce *Constantini* qui possédait plusieurs secrets pour la teinture, vivait dans sa patrie où il faisait un très-gros commerce; une Comédienne lui tourna la tête, il se ruina pour elle, l'épousa & la suivit dans différentes Villes d'Italie. Après sa mort, il vint à Paris où il débuta en 1687, mais il y fut peu goûté.

LÉANDRE.

Le beau *Léandre* est un personnage d'Amoureux, & ce fut sous ce nom que *Charles-Vigile Romagnesi de Belmont* débuta au Théâtre Italien, le

24 Août 1694, dans une Pièce intitulée *Le Départ des Comédiens*. Cet Acteur avait une très-jolie figure, de l'esprit, du talent, & son nom théâtral fut adopté par ceux qui lui succédèrent dans son emploi.

Léandre fut obligé de parcourir la Province après la suppression de la Comédie Italienne : il revint à Paris en 1707, y épousa, le 6 Janvier 1708, *Elisabeth Constantini*, fille de *Jean-Baptiste Constantini* ; il mourut en 1731 & fut enterré à Saint-Sauveur sa paroisse.

ISABELLE & COLOMBINE.

Les rôles d'*Isabelle* & de *Colombine* sont encore du nombre des personnages Pantomimes qui parurent sur l'ancien Théâtre Italien, & dont les deux filles du célèbre *Dominique* ont donné les modèles.

Françoise-Marie-Apolline Biancolelli, fille de *Dominique Biancolelli* & d'*Ursule Corteze*, naquit à Paris l'année 1664 & débuta, au Théâtre Italien, par le rôle d'Amoureuse dans la Comédie d'*Arlequin-Prothée*, sous le nom d'*Isabelle*, personnage de son invention.

Sa sœur cadette, *Catherine Biancolelli*, parut le même jour dans l'emploi de *Soubrette* & prit le nom de *Colombine*, autre caractère qu'elle avait imaginé.

Le costume de ces deux personnages est arbitraire & dépend ou du goût des Actrices, ou du genre de la Pièce dans laquelle elles doivent jouer.

La Demoiselle *Biancolelli*, l'aînée, avait de la beauté, une physionomie douce, un air prévenant, des graces naïves relevées par la finesse de son jeu, & tous ces avantages inspirèrent la passion la plus violente à un Officier du Régiment des *Gardes Françaises*, qui l'épousa en 1691. Il fut deshérité par sa famille & il plaida long-tems contr'elle, mais l'exhérédation fut confirmée par un Arêt du 30 Aout 1709, qui accorda seulement 300 livres de pension à chacun des enfans & 400 à la veuve.

A l'égard de *Colombine*, elle devint, en peu de tems, la meilleure Comédienne du Théâtre Italien, & fut mariée à *Pierre le Noir de la Torillière*, excellent Acteur Français dans le comique : à la suppression de la Comédie Italienne en 1697, *Colombine* renonça au Théâtre, quelque instance qu'on lui fit de passer à celui des Français où le Public & les Comédiens la désiraient.

C'était une petite brune piquante & qui à la physionomie la plus fine, à la voix la plus agréable joignait le geste le plus vif & le plus naturel. Le nom de *Colombine* lui avait été inspiré par l'idée d'un Peintre qui avait représenté sa mère tenant à la main un panier dans lequel il y avait deux colombes, par allusion à ses deux filles.

BRIGUELLE & TURLUPIN.

Ces deux noms étaient donnés indifféremment au Pantomime qui remplissait le rôle de Fourbe intriguant, son costume était celui du Scapin, & l'on n'a aucune connaissance ni du nom de famille, ni des particularités de la vie du premier qui parut sur le Théâtre de la Comédie Italienne. *Robinet* dit seulement, en parlant de cette Troupe, dans sa lettre en vers du 13 Juin 1671 :

Accrue depuis peu
Pour rendre plus complet leur jeu ;
D'un *Briguelle* lequel fit rage :
Pour vous y faire aller, en faut-il davantage ?

Cet Acteur eut beaucoup de succès, & dans les même-tems, un nommé *Henri-le-Grand*, qui en 1622 jouait à l'Hôtel d'Argent, passa au Théâtre Français ; il y remplit le personnage dont nous parlons, & ne fit pas moins de plaisir que son rival. *Beauchamp* les cite dans la note suivante, & ce sont les seules lumières que nous puissions donner sur le compte de ces deux Pantomimes.

» Il étoit excellent Farceur, dit cet Historien en
» parlant du second : l'habit qu'il portoit à la farce
» étoit le même que celui de *Briguelle* qu'on a tant
» de fois admiré sur le Théâtre du petit Bourbon ;
» Ils se ressembloient en toutes choses aussi bien
» ailleurs qu'à la farce ; ils étoient de même taille ;

» tous deux faisoient le *Zani* (rôle burlesque d'A-
 » moureux) & portoient un même masque ; enfin
 » on ne remarquoit autre différence entre eux que
 » celle que les curieux en tableaux mettent entre
 » un bon original & une excellente copie. Ses ren-
 » contres étoient pleines d'esprit , de feu & de
 » jugement ; en un mot il ne lui manquoit rien
 » qu'un peu de naïveté ; & nonobstant cela , cha-
 » cun avoue qu'il n'a jamais vu son pareil.

» Quoiqu'il fût rouffâtre il étoit bel homme ;
 » bien fait & avoit bonne mine. Il étoit adroit ,
 » fin , dissimulé & agréable dans la conversation.
 » L'amour qu'il portoit aux femmes le tyrannisa
 » quelque tems. Il se maria deux fois. Ses enfans
 » ont été Comédiens «.

GUILLOT GEORGE.

Ce rôle pantomime du Théâtre-Français , fut
 rempli par *Bertrand Hardouin de St-Jacques* , sur-
 nommé *Guillot-George*, & l'on a dit de lui que *la Farce*
descendit du Théâtre quand il en descendit. Dans sa
 jeunesse , il avoit étudié la médecine qu'il aban-
 donna pour faire des voyages dans lesquels il s'é-
 rigea en *Bouffon* & en *Charlatan* ; ensuite il parut
 à la Comédie où son personnage ordinaire étoit de
 contrefaire le Médecin ridicule , & il le faisoit si
 bien que les Médecins eux-mêmes ne pouvaient
 s'empêcher de l'applaudir. Il joignoit à cela une

mémoire très-heureuse, au moyen de laquelle il nommait avec une rapidité incroyable, & d'une manière très-distincte, les simples & les drogues des Apothicaires, les outils des Chirurgiens, ceux des Artisans. Du reste il était grand, noir & fort laid; il avait les yeux enfoncés, le nez très-long, & se couvrait le visage d'un masque ridicule, quoiqu'il n'en eût pas besoin pour faire rire. Il est mort à Paris en 1643.

GROS-GUILLAUME.

Robert Guérin, dit la Fleur & Gros-Guillaume, avait d'abord été garçon Boulanger, & devint Farceur à l'Hôtel de Bourgogne: il était si gros, si gras, si ventru, que l'on disait qu'il marchait longtemps après son ventre, & cette masse était ce qui lui servait le plus à faire rire. Jamais il ne paraissait sur le Théâtre sans être garotté de deux ceintures, l'une sur l'estomac, l'autre sur le ventre, de manière qu'il avait l'air d'un tonneau depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne portait point de masque, mais il se couvrait le visage de farine, & en telle quantité, qu'en remuant seulement les lèvres il blanchissait, tout d'un coup, ceux à qui il parlait. Ce Farceur était tourmenté de la gravelle dont souvent il souffrait des douleurs qui lui arrachaient des larmes, & sa figure triste était alors si originale, que malgré eux, les Spectateurs

en riaient aux éclats. Cependant *Gros Guillaume* a vécu près de quatre-vingt ans & en a passé au moins cinquante sur le Théâtre. Il est mort en 1674.

GAULTIER GARGUILLE.

Ce nom fut adopté par le Farceur *Hugues Guérin*, né en Normandie, & qui l'an 1622 vint s'affocier à une Troupe de Comédiens qui jouaient à l'Hôtel d'Argent au Marais.

En 1631 il fit imprimer un Recueil de Chansons de sa composition ; & dans le privilège il est nommé *Comédien ordinaire de Sa Majesté*. L'approbation est de *Turlupin* & de *Gros-Guillaume*. En 1636 il en parut une troisième édition à la tête de laquelle on trouve son portrait dessiné par *Michel Lafne* : il y est représenté un bâton à la main & en pantoufles ; aux deux côtés sont les masques de *Gros-Guillaume* & de *Turlupin*.

Lorsque *Garguille* chantait sur le Théâtre, il prenait une attitude si burlesque & entonnait ses airs d'une manière si originale, que beaucoup de gens ne venaient à l'Hôtel de Bourgogne, que pour avoir le plaisir de l'entendre.

Il avait le corps maigre, les jambes longues, droites & minces, un gros visage bourgeonné ; aussi ne jouait-il jamais sans un masque au bas duquel pendait une barbe longue & pointue. Une calotte

platte & noire, des escarpins, un pourpoint, des chausses de frise de la même couleur avec des manches de frise rouge, composaient le reste de son costume. Sa voix, ses gestes, son action, tout était comique dans cet Acteur qui jouait avec la plus grande naïveté; de plus, il était très-dispos, & toutes les parties de son corps lui obéissaient au point qu'il avait l'air d'une marionnette.

Quoique Normand, il contrefaisait admirablement le Gascon & rendait assez bien les Rois dans les Pièces sérieuses, à l'aide du masque & de la longue robe que l'on portait dans ces sortes de rôles.

Hors du Théâtre, il avait l'air d'un bon Bourgeois, & l'agrément de sa conversation l'avait répandu dans les meilleures sociétés de Paris; il mourut âgé de 60 ans : il en avait passé 50 à la Comédie, & fut entermé à St-Sauveur. Il s'était marié à la fille de *Tabarin*, qui lui survécut, & qui se retira en Normandie avec du bien : un Gentilhomme en devint amoureux & l'épousa.

L'histoire de l'ancien Théâtre nous ramènera successivement à ces différens *Bourgeois* qui nous fourniront des anecdotes relatives aux Pièces dans lesquelles ils ont joué : nous ne manquons pas de les saisir & de les offrir à nos Lecteurs, que nous sommes actuellement dans le cas de dédommager des matières sèches que nous avons été

obligés de leur présenter : quelques Journalistes sont partis delà pour critiquer notre Ouvrage, & la seule réponse que nous ayons à faire à leurs sarcasmes, c'est que nous avons promis une histoire du Théâtre depuis son origine, & que par conséquent, nous avons dû rapporter tout ce qui peut y être relatif. Si nous ne l'avions pas fait, ils n'auraient pas manqué de nous le reprocher, & ils auraient eu raison. Mais enfin il ne nous reste plus de champs arides à parcourir, & nous espérons que ces MM. feront grace à nos premiers volumes, en faveur de ceux qui vont les suivre. Ils n'y trouveront rien d'étranger à notre entreprise, & nous leur promettons une quantité de faits inconnus, tant sur le *Théâtre Français*, que sur ceux de l'*Opéra*, de la *Comédie Italienne*, de la *Foire* & des *Banquards*. D'après l'ordre chronologique que nous avons adopté, nous les ferons marcher de front à mesure que nous parviendrons à l'époque de leur naissance, & chacun de nos volumes sera divisé en cinq articles différens qui renfermeront l'histoire des Pièces, des Auteurs & Acteurs de ces cinq Théâtres.

Fin de la première Partie du douzième Volume.



HISTOIRE UNIVERSELLE DES THÉÂTRES.



SECONDE PARTIE

du douzième Volume.

THÉÂTRE FRANÇAIS.

ETIENNE JODELLE.

Les Grecs & les Romains nous ont servi de modèles dans presque tous les genres ; les Ecrivains modernes qui les ont méconnus ou négligés , n'ont mis au jour que des productions monstrueuses , & nous venons d'en donner la preuve dans le tableau

Tome XII. Part. II.



fidèle que nous avons tracé des *Mystères*, des *Moralités*, des *Sotties* & des *Farces*, pièces bizarres qui sont sans règle, sans liaison, sans dessein : quel est donc cet art théâtral si difficile à saisir, cet art dans lequel si peu d'Auteurs ont réussi, quoiqu'il soit l'objet des efforts & de l'ambition de toutes les nations ? C'est le ressort caché qui doit faire mouvoir toutes les parties d'une œuvre dramatique ; mais le premier soin du Poète doit être de ne point le laisser appercevoir, sans quoi il cesserait d'être un art. Nous avons eu & nous aurons encore occasion d'expliquer ce que l'on entend par *action*, *intrigue*, *intérêt*, *unité*, *épisode*, *exposition*, *dénoûment*, *caractères*, & pour le moment, il nous suffit d'observer que dans un ouvrage de Théâtre, le génie même est asservi à des règles indispensables, que ses grands moyens sont de préparer & de suspendre, de mettre chaque événement à sa place, d'enchaîner le second au premier, en un mot, de conduire sa fable de manière que le Spectateur voie toujours une action & ne sente jamais le travail. Telle était la marche des Anciens, *Jodelle* (Seigneur de *Limodin*) est le premier de nos Poètes qui ait eu le bon esprit de les consulter, & le premier conséquemment qui ait commencé à tirer le *Théâtre Français* de l'état de barbarie dans lequel il était plongé.

Cet Ecrivain, né à Paris en 1532, fit, dès sa

plus tendre jeunesse, des progrès si sensibles dans les Arts & dans les Lettres, montra tant de dispositions pour la poésie latine & française, que *Baillet* l'a placé au nombre des enfans célèbres. Il est aussi le chef des Poètes de la *Pléiade* de *Ronsard*, & l'on sait qu'en même-tems il était Architecte, Peintre, Sculpteur, Militaire, du moins il avait du goût & des talens pour ces différens états : enfin on le regarde comme le Père de la Tragédie en France, parce qu'il substitua aux *Mystères*, des pièces faites à l'imitation de celles de *Sophocle*, d'*Euripide*, ou plutôt de *Sénèque* ; & aux *Sotties*, aux *Farces*, une Comédie dans le genre de celles d'*Aristophane* :

Et lors Jodelle heureusement sonna
D'une voix humble & d'une voix hardie
La Comédie avec la Tragédie :
Et d'un ton double ores bas, ores hault,
Remplit premier le François échaffaut.

Ronsard dit encore de lui dans une pièce qu'il adresse à *Grevin* :

Jodelle le premier, d'une plainte hardie,
Françoisement chanta la grecque Tragédie.
Puis en changeant de ton, chanta devant nos Rois
La jeune Comédie en langage françois,
Et si bien les sonna, que *Sophocle* & *Ménandre*.
Tant fussent-ils savans, y eussent pu apprendre.

Il est vrai, dit *Beauchamp*, qu'avant lui il y
avoit eu des traductions de quelques Poèmes dra-

» matiques des Anciens. Dès 1537, *Luxare Baif*
 » avoit fait imprimer l'*Electre* de *Sophocle*, qu'il
 » avoit traduite vers par vers; d'autres avoient sui-
 » vi cet exemple, *Ronsard* même, lorsqu'il étu-
 » dioit au Collège de *Coquerel* sous *Jean Dorat*,
 » avoit traduit le *Plutus* d'*Aristophane*: cette pièce
 » fut représentée dans ce Collège en 1549, & *Bi-*
 » net, dans sa vie, ajoute que ce fut la pre-
 » mière Comédie Française qui ait été jouée en
 » France.

» *Jodelle* crut pouvoir aller plus loin que ceux
 » qui l'avoient précédé; il osa se confier à ses pro-
 » pres forces, & dédaignant de s'en tenir à une
 » traduction servile, ou même à une imitation des
 » Anciens, il n'emprunta d'eux, pour ainsi dire,
 » que la forme de leurs spectacles «.

Plein de cette idée, il composa *Cléopâtre cap-*
tive, Tragédie en cinq actes, avec des chœurs dans
 le genre de ceux des Grecs; il la lut à ses amis, il en
 reçut des complimens & fut excité à la faire paraître,
 mais il fallait des Comédiens, ses amis se propo-
 sèrent, firent dresser un Théâtre dans la cour de
 l'Hôtel de *Rheims* à Paris, & *Cléopâtre* y fut re-
 présentée devant le Roi *Henri II*, avec de grands
 applaudissemens de toute la compagnie, & depuis
 encore au Collège de *Boncourt*, où toutes les fe-
 nestres estoient tapissées d'une infinité de Personnages
 d'honneur, & la cour si pleine d'Ecoliers, que les

portes du Collège regorgeoient : je le dis comme celui qui y estoit présent avec le grand Tournebus, en une même chambre, & les Entrepailleurs estoient tous hommes de nom ; car même Remy Belleau & Jean de la Péruse jouoient les principaux rouletts, tant estoit lors en réputation Jodelle parmi eux. (Pasquier, dans ses Recherches de la France, Tome VII, chapitre 6.) Le Roy, ajoute le même Historien, luy donna cinq cens escus de son épargne & luy fit tout plein d'autres graces, d'autant que c'étoit chose nouvelle & très-belle & très-rare.

Il est probable que de jeunes garçons habillés en femmes, firent les personnages de celles que l'on compte dans cette Tragédie : on croit même que celui de *Cléopâtre* fut rempli par Jodelle qui n'avait alors que vingt ans & qui était d'une figure très-agréable.

La même année, il hafarda *Eugène*, ou la *Rencontre*, Comédie faible du côté de la conduite, mais singulière, tant du côté du choix des personnages, que de celui des détails : *Didon* fuivit de près ces deux Pièces, on fait qu'elle fut jouée, mais on en ignore le succès. Quoi qu'il en soit, Jodelle s'en tint-là, & voici la raison qu'il en donne : j'avois des Tragédies & des Comédies, les unes achevées, les autres pendues au croc, dont la plupart m'avoient été commandées par la Reine & par Madame sœur du Roi, sans que les troubles du tems

eussent permis d'en rien voir , & j'attendois une meilleure occasion.

» En 1558 , le Roy manda au Prévôt des Marchands , le 12 Février , qu'il iroit souper à l'Hôtel-de-Ville le Jeudi Gras suivant , 17 du même mois ; ce devoit être le lendemain du jour que M. le Duc de Guise arriveroit de Picardie ; après avoir pris Calais au milieu de l'hiver , il achevoit de donner quelques ordres contre les entreprises des Espagnols. Le Dimanche 13 , le Procureur du Roi de la Ville sachant que *Jodelle* étoit Parisien & connoissant sa facilité à imaginer & à composer , s'adressa à lui & lui demanda une Tragédie qui pût être représentée devant le Roi. *Jodelle* ne jugea pas à propos de faire paroître un Poëme de ce genre dans un tems de trouble , craignant , dit-il lui-même , de faire ressaigner les véritables plaies en représentant des spectacles tragiques , quoique ce n'en fût que l'image , mais il s'offrit , si on vouloit suivre son dessein & l'aider dans l'exécution , d'inventer quelque belle mascarade parlante , ou muette , accommodée au tems , au lieu & aux choses présentes. Ce ne fut pas le seul emploi dont il se chargea ; arcs de triomphe , figures , trophées , il ordonna tout , donna les desseins de tout & composa même les devises & les inscriptions. Mais malgré tous ses soins , cette fête lui attira beaucoup de

» reproches & de railleries par la façon dont elle
 » fut exécutée. . . . La musique manqua, les Ac-
 » teurs ne savoient pas leurs rôles, lui-même qui
 » représentoit *Jafon*, resta court, à la vue de tous
 » les contre-tems qui se succédoient les uns aux au-
 » tres. On ne peut être insensible à la façon tou-
 » chante dont il décrit les chagrins qu'il essuya pen-
 » dant la représentation de cette mascarade, sur-
 » tout quand il nous apprend qu'au lieu de rochers
 » qu'il avoit ordonnés au Peintre, il vit arriver
 » deux clochers ». (*Beauchamp, Tome I, p. 409*
 & 410.)

Quelques années après, étant à *Arcueil*, près de Paris, avec *Ronsard, Belleau, Baïf, Janvier, le Comte, Paschal, Muret, du Bellay, Dorat, Vigneau, Denisot*; quelques-uns d'entr'eux imaginèrent de célébrer une *Orgie* à l'imitation des Anciens, & d'immoler un bouc à *Bachus*, avec tout le cérémonial Grec : leur intention, en même-tems, était de rappeler la naissance de la Tragédie, & *Jodelle* qu'ils regardaient comme le *Thespis Français*, fut celui auquel ils adressèrent le sacrifice. Une pareille fête ne devait être regardée que comme un amusement, mais les Protestans, ou plutôt les envieux & les fots crièrent à l'anathème & prétendirent que *Jodelle* & ses amis, devaient être punis, non-seulement comme idolâtres, mais comme athées. Les uns & les au-

tres furent obligés d'employer beaucoup de vers , d'injures , de raisonnemens pour repousser des accusations aussi déplacées , & *Baïf* , entr'autres , composa plusieurs dythirambes que l'on trouve dans le Recueil de ses Poésies.

Jodelle était tout-à-la-fois philosophe & libertin , misantrope & dissipé : ses folles dépenses absorbèrent bientôt son patrimoine , & il vécut toujours mal aisé , quoiqu'il fût souvent honoré des bienfaits de la Cour qu'il indisposa plus d'une fois contre lui , par la manière dont il se permit d'en parler. Nous avons dit plus haut qu'il joignait divers talens à celui que la nature lui avait donné pour la Poésie , & ce fait est confirmé par le passage suivant tiré d'une Préface que *Charles de la Motte* son ami , a mise à la tête de ses Œuvres.

» *Jodelle* étoit grand Architecte , très-docte en
 » la peinture & sculpture , très-éloquent en son
 » parler , & de tout il discouroit avec tel jugement , comme s'il eût été accompli de toutes
 » connoissances. Il étoit vaillant & adextre aux armes dont il faisoit profession , & si en ses mœurs
 » particulières , il se fût autant aimé , comme il
 » faisoit en tous les exercices de son esprit , sa mémoire eût été plus célèbre pendant sa vie , & il
 » eût reçu par son pays & par ses amis plus qu'il n'a
 » fait. Mais méprisant philosophiquement toutes
 » choses externes , il ne fut connu , recherché , ni

» aimé que malgré lui. Si est-ce que les Rois
 » *Henri II. & Charles IX.* l'aimèrent & estimèrent.
 » *Charles* Cardinal de Lorraine, le fit première-
 » ment connoître au Roi : la Duchesse de *Savoie*
 » sœur de ce Roi, & le Duc de *Nemours* sur-tout
 » l'estimèrent grandement «.

Son peu d'économie le réduisit à la plus extrême indigence, & au mois de Juillet 1573, il mourut âgé de 41 ans, » ayant encore, en son extrême » foiblesse, ajouté *la Motte*, fait ce sonnet (qui » est la dernière chose par lui composée) qu'il nous » récita de voix basse, nous priant de l'envoyer au » Roi *Charles IX*; ce qui ne fut pas fait, pour » n'avoir eu besoin de ce que, plus par colère que » par nécessité, il semblait requérir par iceluy «.

Alors qu'un Roy *Périclè* Athènes gouverna,
 Il aimoit fort le sage & docte *Anaxagore*
 A qui (comme un grand cœur soy-mesme se dévore)
 La libéralité l'indigence amena.



La sort, non la grandeur, ce cœur abandonna,
 Qui pressé; se haussa, cherchant ce qui honore
 La vie, non la vie, & repressé encore,
 Plustost qu'à s'abaisser, à mourir s'obstina.



Voulant finir par faim, voilà son chef funeste.
Périclè oyant cecy, accourt, crie & déteste
 Son long qu'ily qu'en tout réparer il promet.

L'autre tout résolu, lui dit. (ce qu'a toy Sire,
Délaislé, demy-mort, presque je puis bien dire)
Qui se sert de la lampe, au moins de l'huile y met.

Il est probable, quoi qu'en dise son Editeur, que ce Sonnet fut moins dicté par la colère, que par la nécessité, & l'on n'en doutera plus, si l'on en juge par la strophe suivante de *Théodore-Agrippe d'Aubigné*.

Jodelle est mort de pauvreté.
La pauvreté a eu puissance
Sur la richesse de la France.
O Dieu ! quel traict de cruauté !
Le ciel avoit mis en Jodelle
Un esprit tout autre qu'humain,
La France luy nia le pain,
Tant elle fut mère cruelle.

„ A l'égard de ses Tragédies, on ne sauroit croire jusqu'à quel point on les estimoit : on y trouvoit la propriété des mots fort bien observée, les phrasés & les figures judicieusement & adroitement placées : on remarquoit, (ou du moins on croyoit y remarquer) de la majesté & de l'élégance dans son style, de la subtilité dans ses inventions, de la noblesse & de la grandeur dans ses idées, beaucoup de suite & de liaison dans son discours, de l'harmonie & de la gravité dans la structure de ses vers dans lesquels il avoit tâché d'éviter les chevilles. C'est ainsi qu'on en jugeoit

communément, quoiqu'il se trouvât des personnes qui n'en pensoient pas si avantageusement , tel que le Cardinal du Perron qui avoit coutume de dire que cet Auteur *ne faisoit que des vers de pois pilés*, (allusion aux jeux scéniques de ce tems - là.) Ajoutons ici un passage de Sorel , qui dit que Jodelle étoit un de ces Poètes qui ont voulu faire changer de forme à notre langue , en la rendant à demi-grecque , comme ont tâché de faire Ronsard & du Barras qui introduisirent une espèce de barbarie dans la langue , par leurs mots composés , leurs termes appellatifs & leurs périphrases „ (Note de MM. Parfait).

Quoi qu'il en soit , & quelque peu de mérite que l'on trouve aujourd'hui dans ses pièces , il est certain que nous lui avons l'obligation d'avoir indiqué une route nouvelle à nos Auteurs dramatiques ; & La Motte a une forte de raison , quand il dit que *tant que les François se souviendront de leur vieil honneur & mérite vers les Muses (desquelles ils ont esté de tout tems nourrisseurs) , ils ne devront être ingrats à la mémoire de cestuy leur nourrisson (Jodelle) possible le plus agréable qu'elles ayent eu depuis les Bards , & qui toujours ses œuvres n'a dressé qu'à la gloire de France.*

Outre ses pièces de Théâtre , ce Poète a composé beaucoup de Sonnets , de Chançons , d'Odes , d'Élégies , d'Épithaphes , & un long discours de

Jules César prêt à passer le *Rubicon* ; mais ni dans la Comédie, ni dans ses deux Tragédies il n'a observé la coupe des rimes masculines ou féminines. Le premier Acte de *Cléopâtre* est en vers alexandrins & tous féminins, le second en vers de même mesure, mêlés de masculins & de féminins, les III, IV & V, tantôt en vers de dix syllabes, tantôt de douze, & toujours avec les mêmes défauts. » En cela, dit *Pasquier*, il a suivi l'exemple de » *Marot* qui dans les Poèmes qu'il estimoit ne » devoir pas être chantés, comme Epîtres, Elégies, Dialogues, Pastorales, ne garda jamais » l'ordre de la rime masculine & féminine, mais » seulement dans ses Chançons & Pseaumes. *Jodelle*, à la manière des anciens Poètes François, » n'a que rarement eu égard à cet ordre de rimes. » Mais dans tous les chœurs qu'il estimoit devoir » être chantés par de jeunes gars ou filles, il l'a » scrupuleusement observé «.

Nous croyons pouvoir avancer que les Historiens du Théâtre n'ont pas donné une idée satisfaisante de ses ouvrages, & dans les analyses que nous en présentons, nous avons tâché de saisir l'esprit de l'Auteur, d'exposer, d'un côté, la singularité de quelques-unes de ses scènes, & de l'autre, de citer les traits saillans qui lui sont échappés.



CLEOPATRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

L'OMBRE d'Antoine, Cléopâtre, Éras, Charmium, Agrippe, Proculée, Séleuque, un Chœur de femmes Alexandrines ; voilà quels sont les personnages de cette Pièce précédée d'un Prologue dans lequel l'éloge du Roi est suivi de quelques vers qui contiennent l'explication du sujet. On croit qu'il fut débité par Jodelle.

Nous t'apportons (ô bien petit hommage !)

Cé bien peu d'œuvre, ouvré de ton langage,

Mais tel pourtant que ce langage tien

N'avoit jamais dérobé ce grand bien

Des Auteurs vieux : c'est une Tragédie .

Qui d'une voix & plaintive & hardie

Te présente un Romain Marc Antoine ,

Et Cléopâtre Egyptienne Reine ,

Laquelle , après qu'Antoine son amy ,

Estant déjà vaincu par l'ennemy ,

Se fut tué , ja se sentant captive ,

Et qu'on vouloit la porter toute vive

En un triomphe avecques ses deux femmes

S'occit. Ici , les desirs & les flammes

Des deux amans : d'Octavien aussi

L'orgueil , l'audace & le journal souci

De son trophée emprains tu sonderas ,

Et plus qu'à luy le tien égaleras :

Veu qu'il faudra que ses successeurs mêmes
Cèdent pour toy aux volontés suprêmes
Qui ja le monde à ta couronne vouent,
Et le Commis de tous les Dieux t'avouent.

La première Scène du premier Acte est remplie par l'Ombre d'*Antoine*, qui raconte que les Dieux jaloux de sa gloire, l'ont rendu l'esclave d'une passion qui a terminé sa pitoyable vie, qu'il est devenu odieux aux Romains pour avoir *enragé sa Cléopâtre aimée*; qu'il l'a comblée de présens, que pour elle, il a *chassé arrière* & sa femme *Octavienne* & ses *mollets enfans*, qu'il en a été puni par les Dieux.

Dont la sainte équité, bien qu'elle soit tardive,
Ayant des pieds de laine, elle n'est point oisive:
Ains dessus les humains d'heure en heure regarde,
Et d'une main de fer son trait enflamé darde.

Il ajoute que tout-à-coup il devient *oublieux de la guerre*, pour ne s'occuper que de sa *Maitresse*, que le voilà dans sa ville où il est *yvrogne, putace, & se paissant de plaisirs*, tandis que *César* marche devers lui; qu'il s'est vu sans parti, sans ressource, & qu'il s'est *poussé son épée au travers des boyaux*.

Mais avant que mourir, avant que du tout j'aye
Sangloté mes esprits, las! las! quel si dur homme
Eust peu voir sans pleurer, un tel honneur de Romme;
Un tel Dominateur, un Empereur Anjoine,

Que ja frappé à mort , la misérable Roine
De deux femmes aidée , angoisseusement palle ,
Tiroit par sa fenestre en sa chambre royale.
César mesme n'eust peu regarder Cléopâtre ,
Couper sur moy son poil , se déchirer & battre &c.

Dans les vers suivans il annonce que cette Princesse doit venir le rejoindre dans la journée , qu'il lui a apparu en songe , qu'il lui a commandé de faire honneur à son sépulchre , & de se tuer plutôt que d'être menée en triomphe.

L'Ombre disparaît , & l'on voit arriver Cléopâtre qui , la tête remplie du songe dont nous venons de parler , veut mourir pour le héros que ses trompeurs apâsts ont conduit au tombeau. *Eras* & *Charmium* font tout leur possible pour l'en dissuader , mais leurs efforts sont inutiles , & il n'est rien qu'elle ne soit résolue de souffrir pour éviter la honte de se voir enchaînée au char de *César*.

Que plutost ceste terre au fond de ses entrailles
M'engloutisse à présent , que toutes les tenailles
De ces bourelles sœurs , hoïreur de l'onde basse ,
M'arrachent les boyaux , que la teste me casse
D'un foudre inusité , qu'ainsi je me conseille ,
Et que la peur de mort entre dans mon oreille.

Cette Scène est suivie du Chœur des femmes *Alexandrines* qui s'entretiennent fort longuement de l'instabilité des choses humaines , de la gloire & de la chute de Troye , des chagrins de *Médée*

lorsqu'elle perdit son *Jason*, de la rose qui ne dure qu'un seul jour, enfin du sort malheureux de *Marc Antoine* & de *Cléopâtre*.

Telle est la destinée
Des immuables cieux,
Telle nous est donnée
La desfaveur des Dieux.

Le second Acte ne renferme qu'une Scène dans laquelle *Octavien* se félicite de ses succès & forme le projet de se joindre au saint nombre des Dieux. Cependant, il fait des réflexions morales sur le sort d'*Antoine* & sur la rapidité avec laquelle on passe souvent de la grandeur au néant ; mais *Proculée* & *Agrippe* lui représentent qu'il a tort de plaindre ce Romain qui s'est perdu par un excès d'orgueil, qui, plongé dans les délices de l'amour, a fermé les yeux sur une foule de prodiges, d'augures qui lui annonçaient sa ruine & celle de *Cléopâtre*.

Vante-toy donc, les ayant pourchassés,
Comme vengeur des grands Dieux offensés.

.
Racle leur nom, efface leur mémoire,
Poursuy, poursuy jusqu'au bout ta victoire

C'est l'intention d'*Octavien*, & son plus grand desir est que la Reine orne la pompe de son triomphe; mais *Proculée* lui apprend que, sans lui, elle se ferait déjà percée de son cimeterre, que depuis
ce

ce moment , elle a voulu se laisser mourir de faim , & *Agrippe* l'exhorte à la faire veiller de près , à la ménager , à l'éblouir même par des promesses flatteuses pour mieux se venger sur elle & d'*Antoine* , & de cette foule de Rois qu'il avait armés contre lui.

Oclavien est enchanté de cet avis , remet ses intérêts dans les mains d'*Agrippe* qu'il appelle son fidèle *Achate* , & charge *Proculée* de fonder ce que dit dans Alexandrie la fame aîslée qui tantôt bruit & crie , tantôt plus bas marmote son murmure. *Proculée* répond de son zèle & reste seul sur la scène où il répète , on ne fait pourquoi , que *cent & cent fois misérable est celui qui en ce monde a mis aucun appuy* , que le plus heureux est celui qui se contente de peu , qu'un homme de ce caractère n'a peur de rien , & ne pâlerait pas quand même il verrait le ciel & l'onde se rebrouiller au vieil cahos du monde. Cependant il se rend justice sur l'inutilité de ses réflexions & dit en sortant :

Mais qui me fait en ce discours me plaire ?

Quand il convient d'exploiter mon affaire ?

Trop tost , trop tost se fera mon message ,

Et toujours tard un homme se fait sage.

Ce morceau est suivi d'un Chœur en strophes & en antistrophes dont le but est de prouver que l'orgueilleux est toujours la victime de son orgueil.

Tome XII. Part. II.

B

Le troisième Acte est rempli par *Octavien*, *Cléopâtre*, *Séleuque* & *le Chœur* qui de tems en tems débite quelques strophes relatives à la position des principaux interlocuteurs. L'espoir de la Reine est de fléchir son vainqueur, de lui persuader qu'elle n'est devenue son ennemie que parce qu'elle craignait de se voir séparée d'*Antoine*, que la mort est le seul bien qu'elle desire, & que si on la lui donne, on lui fera *plus de bien qu'elle n'aura de mal à voir sortir son sang pourpré*. Cependant elle réfléchit qu'elle a des enfans d'*Antoine*, ces enfans lui sont chers, & elle se flatte qu'*Octavien* ne souffrira pas que l'on *meurtrisse les mammelles qui les ont allaités*.

Quelque chose qu'elle dise pour sa justification, rien ne peut attendrir son vainqueur qui lui retrace le tableau de tous les maux qu'elle a produits. Elle convient de ses torts, se borne à solliciter sa pitié, & pour mieux y réussir, pour mieux lui prouver qu'elle est *siennne*, elle offre de lui remettre tout l'or qu'elle possède. *Séleuque* est persuadé qu'elle n'en donnera qu'une partie, & que de son or, *elle aura tout le meilleur caché* : *Ah !* s'écrie *Cléopâtre*, en lui donnant des soufflets & des coups de poings :

Ah ! faux meurtrier , ah ! faux traître , arraché
Sera le poil de ta teste cruelle !
Que plust aux Dieux que ce fust ta cervelle !

Retiens-la, répond *Séleuque effrayé*.

Puissant César ! retiens-la doncq.

CLÉOPÂTRE.

Voilà

Tous mes bienfaits. Hou ! le deuil qui m'efforce,
Donne à mon cœur langoureux telle force,
Que je pourrois, ce me semble, froisser
Du poing tes os & tes flancs crevailler
A coups de pied.

OCTAVIEN.

O quel grinçant courage !
Mais rien n'est plus furieux que la rage
D'un cœur de femme. Eh-bien ! quoy ! Cléopâtre,
Estes-vous point jà saoule de le battre !
Fuy-t'en, amy, fuy-t'en.

Cléopâtre représente à *Octavien* qu'elle a eu raison de corriger son esclave qui n'a pas rougi de l'accuser, qu'elle n'a rien mis à part, & que *n'étant plus curieuse d'elle-même*, son intention est de faire présent de ses bijoux à *Livie*, ainsi qu'à *Octaviennne*, qui, par ce moyen, lui serviront d'Avocates auprès de lui : *Je veux*, lui répond *César*,

Je veux que ce trésor

Demeure vostre : encouragez-vous, or,
Vivez ainsi en la captivité,
Comme au plus haut de la prospérité.

.

Je m'en retourne.

B 1

CLÉOPÂTRE.

Ainsi vous soit ami

Tout le destin comme il m'est ennemi.

Cependant *Séleuque* est désolé d'avoir offensé sa Reine, & il vient en témoigner son regret au *Chœur* qui termine l'Acte par des réflexions sur le bonheur de celui qui n'a sa gorge soumise :

Au joug & trop dur lien
De ce pourchas terrien :
Mais bien les antres sauvages ,
Les beaux tapis des herbages ,
Les rejetsans arbrisseaux ,
Les murmures des ruisseaux
Et la gorge babillarde
De *Philomèle* j'asarde ,
Et l'attente du printems
Sont ses biens & passe-tems.

Ce même *Chœur* espère que la meurdrière *Adro-pos* ne souffrira pas qu'on porte à Rome sa Roïne forte, & que *Cléopâtre* aimera mieux mourir, que d'être l'esclave d'*Octavien*.

Penferoit doncq César estre du tout vainqueur ,
Penferoit donc César abastardir un cœur ,
Veu que des riges vieux cette vigueur j'hérite
De ne pouvoir céder qu'à la Parque dépité ?
La Parque, & non César, aura sur moy le pris ,
La Parque, & non César, soulage mes esprits ,
La Parque, & non César, triomphera de moy ,
La Parque, & non César, finira mon esmoy.

Tel est le début de *Cléopâtre* dans la première Scène du quatrième Acte, où elle est accompagnée de *Charmium*, d'*Eras* & du *Chœur* auquel elle dit :

Courage donc, courage, ô compagnes fatales !

Jadis serves à moy, mais en la mort égales :

Vous avez reconnu Cléopâtre-Princesse,

Or ne reconnoissez que la Parque Maîtreſſe.

Mourons donc, chères Sœurs, ayons plutôt ce cœur

De servir à Pluton, qu'à César mon vainqueur :

Mais avant que mourir, faire il nous conviendra

Les obsèques d'Antoine, & puis mourir faudra :

Je l'ai tantôt mandé à César qui veut bien

Que Monſieur j'honore, hélas ! & l'ami mien.

Elle fort, & le *Chœur* demande où elle va ;
Charmium répond :

Triste, elle s'en va voir des ſépulchres le clos

Où la mort a caché de ſon ami les os.

Le *Chœur* répond que la grêle qui tombe ſur les toits eſt non - ſeulement nuifible au verd des bois, mais encore au Vigneron & au Laboureur ; qu'il en eſt de même de la douleur, & qu'elle paſſe du trône à la chaumière : mais *ja*, continue-t-il :

Jà la Roine ſe couche

Sur le tombeau,

Elle ouvre jà ſa bouche,

Sas donc, tout beau.

En effet, *Cléopâtre* fait sa prière sur le sépulchre d'*Antoine*, le supplie d'engager quelque Dieu à empêcher que *César* ne la mène à Rome, & lui témoigne tout le desir qu'elle a d'être renfermée dans le même tombeau sur lequel on lira un jour :

*Icy font deux amans qui heureux en leur vie ,
D'heur , d'honneur , de liesse ont leur ame assouvie :
Mais enfin tel malheur on leur vit encourir
Que le bonheur des deux fut de bientôt mourir.*

Elle le prie de recevoir son ame avant que *César* parte, elle emporte ses cendres, & s'éloigne du Chœur qui, après avoir versé des larmes sur *Antoine*, annonce que *Cléopâtre* est au moment de le fuivre.

Elle vient de faire
L'honneur au cercueil ,
O quelle a peu plaire
Et déplaire à l'œil !
Plaire quand les roses
Ont esté déclofés
Avec le cyprés ,
Mille fois après ,
Baisotant la lame
Qui semble à son ame
Faire les apprests.

Le récit de cette mort remplit le cinquième Acte, & est placé dans la bouche de *Proculée* qui prétend que les *brandons flamboyans* du ciel n'ont jamais vu rien de si affreux, que l'*Egypte*,

à l'envi matinée , doit gémir sur son cruel destin ,
& qu'il ne peut y penser sans frémir : il ajoute que
des soldats sont venus enfoncer la porte de Cléo-
pâtre , & qu'on l'a trouvée

En son royal habit ,
Et sa couronne au long d'un riche lit
Peint & doré , blesmé & morte couchée ,
Sans qu'elle fust d'aucun glaive touchée ,
Avec Eras , sa femme , à ses pieds morte ,
Et Charmium vive , qu'en telle sorte
J'ay lors blasmée : ha ! ha ! Charmium , est-ce
Noblement fait ? Ouy , ouy , c'est de noblesse
De tant de Roys-Egyptiens venue
Un témoignagne : & lors peu soutenue
En chancelant & s'acrochant en vain ,
Tombe à l'envers , restant un tronc humain.

*Proculée ne peut deviner si elle a péri par le
poison ou de la morsure de quelque aspic , & ne
fait ce qu'il doit en dire à César qui , perdant ce
qu'il attend , verra que nul ne peut au monde estre
content.*

Les femmes *Alexandrines* sentent qu'il leur est
impossible d'échaper aux fers du vainqueur , mais
du moins elles se félicitent de voir que jamais

Leur Cléopâtre ainsi morte ,
Au monde ne périra ,
Que déjà sa gloire porte ,
Depuis la vermeille entrée
Que fait ici le soleil ,

Jusqu'aux lieux de son sommeil ,
 Opposés à leur contrée ,
 Pour avoir plutôt qu'en Rome
 Se souffrir porter ainsi ,
 Aimé mieux s'occire ici ,
 Ayant un cœur plus que d'homme.

Ainsi finit cette Tragédie regardée comme un chef-d'œuvre dans le tems où elle parut & dont la lecture suffit pour faire voir combien nous avons gagné , tant du côté du style , que de celui de l'art théâtral. Cependant quelque ridicule que ce Poëme nous paraisse , il est certain que de tems en tems , il offre de belles idées , & ses Chœurs sont remplis de maximes qui , sous des couleurs différentes , ont été fort applaudies dans des Ouvrages modernes.

EUGÈNE, ou LA RENCONTRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES.

CETTE Pièce , écrite en vers de huit syllabes , fut , ainsi que *Cléopâtre* , représentée devant le Roi Henri II , & obtint les mêmes applaudissemens ; mais c'est à tort que *Beauchamp* & quelques autres Ecrivains , supposent que ces deux titres désignent deux Ouvrages différens ; leur sentiment n'est appuyé que sur une erreur de *Pasquier* dont voici les termes :

» Quant à la Comédie & Tragédie, nous en
 » devons le premier plan à *Estienne Jodelle* : il fit
 » deux Tragédies, la *Cléopâtre* & la *Didon* : deux
 » Comédies, la *Rencontre* & l'*Eugène*.; la *Rencon-*
 » *tre*, ainsi appelée, parce qu'au gros de la mellee
 » tous les Personnages s'étoient trouvés pelse &
 » melle casuellement dans une maison, fuseau
 » qui fut fort bien par lui démeslé par la closture
 » du jeu «.

Si *Jodelle* avait en effet composé cette pièce, il est certain que *La Motte* n'aurait pas manqué d'en parler dans l'édition qu'il a faite de ses Œuvres, & tout nous autorise à croire que celle dont nous allons donner l'analyse, fut intitulée *Eugène* ou la *Rencontre*.

PERSONNAGES.

EUGÈNE, *Abbé.*

MESSIRE JEAN, *Chapelain.*

GUILLAUME.

ALIX.

FLORIMOND, *Gentilhomme.*

ARNAULT, *Laquais.*

PIERRE, *homme de Florimond.*

HÉLÈNE, *sœur de l'Abbé.*

MATTHIEU, *Créancier.*

Cette Pièce est précédée d'un *Prologue* qui renferme des traits assez curieux, & dont le but était

de justifier aux yeux des Spectateurs la manière nouvelle dont l'Auteur traitait le Poëme dramatique :

Assez, assez le Poète a peu voir
L'humble argument, le comique devoir,
Les vers demis, les personnages bas,
Les mœurs repris, à tous ne plaire pas,

.
Or, pour autant qu'il veut à chacun plaire,
Ne dédaignant le plus bas populaire,
Et pour ce aussi que moindre on ne voit estre
Le vieil honneur de l'Ecrivain adextre
Qui brusquement traçoit les Comédies,
Que celui-là qu'ont eu les Tragédies,
Voyant aussi que ce genre d'écrire
Des vieux François si long-tems se retire,
Sans que quelqu'un ait encore éprouvé
Ce que tant bon on a-jadis trouvé,
A bien voulu dépendre cette peine
Pour vous donner la Comédie d'Eugène
A qui ce nom pour cette cause il donne,
Eugène en est principale personne :
L'invention n'est point d'un vieil Ménandre,
Rien d'étranger on ne vous fait entendre,
Le style est nôtre, & chacun Personnage
Se dit aussi estre de ce langage,
Sans que brouillant avecque nos Farceurs
Le saint ruisseau de nos plus saintes sœurs,
On moralise un conseil, un écrit,
Un tems, un tout, une chair, un esprit,
Et tel fatras dont maint & maint folastre
Fait bien souvent l'honneur de son théâtre.

Mais retraçant la voye des plus vieux ,
Vainqueurs encor du port oublieux ,
Celuy-cy donne à la France courage
De plus en plus oser bien davantage ,
Bien que chacun en cette Comédie ,
Chaque personne ait la voix plus hardie ,
Plus grave aussi qu'on ne permettroit pas ,
Si l'on suivoit le latin pas à pas ;
Juger ne doit quelque Sévère en soy
Qu'on ait franchi du comique la loy.
La langue encor foiblote de soy-même
Ne peut porter une foiblesse extrême ,
Et puis ceux-cy dont on verra l'audace ,
Sont un peu plus qu'un rude populace.
Au reste, tels qu'on les voit entre nous ,
Mais, dites-moy, que recueillerez-vous ?
Quels vers, quels ris, quel honneur & quels mots ,
S'on ne voyoit icy que des sabots ?
Outre, pensez que les Comiques vieux
Plus hault encor ont fait braire les Dieux.
Quant au théâtre, encore qu'il ne soit
Qu'un demy-rond, comme on le compassoit ,
Et qu'on ne l'ait ordonné de la sorte
Qu'on le faisoit, il faut qu'on le supporte ;
Veu que l'exquis de ce vieil ornement
Ores se voue aux Princes seulement ,
Même le soin qui les Actes sépare ,
Comme je croi, vous eût semblé barbare ,
Si l'on eût eu la curiosité
De remouler toute l'Antiquité.

Après ce Prologue, on voit entrer *Eugène* qui,
dans la première Scène dialoguée avec *Messire Jean*,

établit que l'unique occupation d'un homme riche doit être de s'amuser & de jouir de la fortune que ses pères lui ont laissée.

En tout ce beau rond spacieux
Qui est environné des cieux,
Nul ne garde si bien en soy
Ce bonheur comme moy en moy.

Les Rois sont sujets à l'esmoy
Pour le gouvernement des terres,
Les Nobles sont sujets aux guerres :
Quant à justice en son endroit,
Chacun est serf de faire droit :
Le Marchand est serf du danger
Qu'on trouve au pays étranger :
Le Laboureur avecque peine
Presse les bœufs parmi la plaine,
L'Artisan sans fin molesté,
A peine fait la pauvreté,
Mais la gorge des gens d'église
N'est point à autre joug submise,
Sinon qu'à mignarder soy-mesmes,
N'avoir horreur de ces extrêmes
Entre lesquels sont les vertus ;
Estre bien nourris & vestus,
Estre Curés, Prieurs, Chanoines,
Abbés, sans avoir tant de Moines,
Comme on a de chiens & d'oiseaux,
Avoir les bois, avoir les eaux
De fleuves, ou bien de fontaines,
Avoir les prés, avoir les plaines,
Ne recognoistre aucuns Seigneurs ;

Fussent-ils de tout Gouverneurs ,
 Bref, rendre tout homme jaloux
 Des plaisirs nourriciers de nous &c.

Ce début est suivi d'une tirade fort originale que l'Auteur a mise dans la bouche de *Messire Jean*, & dans laquelle il décrit tous les genres de plaisir auxquels *Eugène* se livre avec ses Confrères : la Table, la Chasse, le Jeu, l'Amour, tout y est cité : à ce dernier mot, *Eugène* l'interrompt pour lui parler de Dame *Alix*, dont il est épris, & que sous le nom de sa cousine il a mariée

A Guillaume le bon lourdaut
 Qui est tout tel qu'il nous le faut.

 Mais maintenant j'ay si grand peur ,
 Que Guillaume sente mon cœur
 Avec les cornes de sa teste.

M E S S I R E J E A N.

Hà ! ventrebieu ! il est trop beste.
 Son front n'a point de sentiment ,
 Ny son cœur de bon mouvement.
 Ho, ho, quoy ? craignez-vous en rien
 En cela un Parisien ?

Rassuré par *Messire Jean*, *Eugène* fait l'éloge des charmes de sa Maitresse & le termine par une peinture très-libre des faveurs qu'elle lui accorde lorsque son mari est absent : cependant *Eugène* tremble qu'elle ne devienne inconstante, & après

avoir chargé *Messire Jean* de voler au-devant de tous les desirs de *Guillaume*, il lui recommande d'avoir sans cesse les yeux sur *Alix*.

Messire Jean proteste à *Eugène* qu'il lui est absolument dévoué, & à peine *Eugène* est-il parti qu'il le tourne en ridicule, lui & son *Alix* qui, à son gré, est une des plus fines intrigantes

Qu'on puisse voir en aucun lieu,
Et qui veut sans crainte de Dieu
Se bastir aux cieux une porte
Par l'amour qu'à tous elle porte.

Il ajoute qu'elle a été long-tems à un certain *Florimond*, homme d'armes, qui l'avait prise pour se venger des rigueurs d'*Hélène*, sœur de l'Abbé, & qui l'a gardée jusqu'au moment où il est parti pour la guerre d'Allemagne. Et voilà ce vertueux objet dont notre *fol masqué d'un visage grave* croit être le seul possesseur.

Mais, je vous prie, que vous semble
Des morgues que je tiens vers luy ?
S'il dit ouy, je dis ouy ;
S'il dit non, je dis aussi non ;
S'il veut exalter son renom,
Je le pousserai par ma voix
Plus haut que tous les cieux trois fois.
Ainsi je fais un améçon
Pour attraper quelque poisson
En la grand'mer des bénéfices,
Sont mes états, sont mes offices,

Et qui n'en fait bien la pratique ,
Voise ailleurs ouvrir sa boutique.

Ici arrivent *Alix & Guillaume* : ce dernier ne peut revenir du bonheur qu'il a eu de trouver une femme comme la sienne, une femme dont la vertu est à toute épreuve, & qui pousse la chasteté si loin, que souvent elle se refuse aux devoirs du mariage, aux plaisirs de l'amour conjugal, dont la seule idée la fait rougir.

Outre cela, elle est tant douce,
Jamais ses amis ne repousse,
Elle est à chacun charitable,
Et envers moy tant amiable,
Que le monde en est estonné.
Quantes fois m'a-t-elle donné
De l'argent pour m'aller jouer ?
Cil qui veut à Dieu se vouer,
Ne sera jamais indigent.
Alix a toujours de l'argent,
Elle est sainte dès ce bas lieu,
Car c'est de la grace de Dieu
Que cet argent luy vient ainsi.

Il n'est pas moins enchanté de voir que s'il est absent plus long-tems qu'il ne le croyait, & qu'il s'excuse de n'être pas revenu plutôt, sa femme lui répond,

Je voudrois qu'y fussiez encore,
Mon amy, c'est votre santé.

Et puis s'il se trouve en mal-aise, elle va prier

pour lui dans tous les couvens dont elle lui rapporte ou du *pain de roses* , ou des *eaux* , ou du *flanc* , petites choses qui ont le pouvoir de guérir la fièvre ; aussi quand elle est malade , il va se coucher dans une chambre à part , & comme elle est très-délicate , le mal la tourmente au point qu'il l'entend *se démener bien fort*.

Oh que je sens , dit à part *Alix* qui l'écoute !

Oh que je sens un doux martyre !
Je crève icy quasi de rire ,
Je ne saurois m'y arester ,
Mais je vois ore l'accoster.

Ils s'abordent tous les deux , & la vue d'*Alix* allége *Guillaume* qui serait heureux sans un maudit Créancier qui vient de lui faire signifier qu'il veut être payé dans la journée. *Alix* l'exhorte à la patience , & dans le moment avance *Messire Jean* auquel l'un & l'autre proposent de se rafraîchir.

La première Scène du second Acte est remplie par *Florimond* qui revient de l'armée , & qui voit avec peine que le luxe & la mollesse règnent désormais parmi ces mêmes guerriers qui *n'aguères*

Faisoyent leur chevet d'une pierre &c.

Ensuite il s'abandonne à des réflexions morales sur *Paris* qu'il compare à *Capoue* dont les délices perdirent les soldats d'*Annibal* : il voudrait que
l'on

l'on ne s'occupât que du soin de faire des *tournois* & des *montres*. Cependant il attend *Arnauld* : il le voit revenir & veut l'écouter un moment sans en être vu.

Arnauld s'applaudit de son retour dans la Capitale où il va se dédommager de ses fatigues dont la durée lui fera mieux sentir le prix du plaisir. Son maître avance & lui demande des nouvelles de la guerre : *Arnauld* lui répond que l'*Empereur* remasche son ire , que l'on prétend qu'il a déjà passé le Rhin , & il part de-là pour débiter une longue , mais assez plaisante critique sur les muguets Citadins qui ne songent qu'à s'amuser , tandis que le Roy

Ayant ses Princes avec soy ,
Souffre maintes & maintes choses.
Pour garder ces bêtes encloses.

L'amour de la gloire n'est pas le seul objet qui occupe *Florimond* : il adore *Alix* , il brûle de savoir si elle lui est fidèle , & il prend le parti de lui députer *Arnauld*.

Et quand aucun n'y trouveras ,
Au ménage regarderas
Pour veoir s'elle n'a rien acquis ,
Si ses habits sont plus exquis
Que n'estoient quand je départy.

• • • • •
Tu noteras bien le visage ,
Le froid , ou le chaud du courage ,
Le parler , la joye , ou le deuil ,

Les caresses & le recueil

Qu'elle montrera.

Ils se retirent tous les deux, l'un pour s'acquitter de sa commission, l'autre pour aller se promener à Notre-Dame où communément les Amans inquiets vont *faire la cour à leurs pensées*.

Hélène arrive, elle aime son frère *Eugène*, elle est désolée de voir qu'il est la dupe d'*Alix*, & meurt de peur que le retour de *Florimond* n'occasionne du tapage : *Eugène* paraît; elle lui témoigne ses craintes, l'accable d'invectives sur le *fol amour* dont il est entêté, l'intimide & l'engage à venir chercher les moyens de se dérober au danger qui le menace.

Instruit de la conduite d'*Alix*, de son mariage avec *Guillaume*, de sa liaison avec *Eugène*, *Arnould*, dans la première Scène du troisième Acte, se répand en imprécations contre la perfide & raconte le fait à *Florimond* qui, après avoir exhalé sa fureur, se rend chez elle, non-seulement pour lui enlever ce qu'il lui a donné, mais pour tirer une vengeance éclatante de tout ce qui l'environne.

A peine sont-ils partis, que l'on voit paraître *Messire Jean* qui, épouvanté des menaces d'*Arnould*, fait passer toute sa frayeur dans l'ame d'*Eugène* & d'*Hélène* : ils ne savent quel parti prendre, quels moyens employer pour sortir de l'embaras où ils sont, & de l'avis de *Messire Jean*, ils

rentrent dans la maison pour mieux *esplucher* cette affaire.

Ils sont remplacés sur la scène par *Alix* qui crie *au secours*, par *Florimond* qui va exécuter son projet & qui ordonne à son confident *Arnauld* d'aller chercher des Crocheteurs.

O que je suis ! s'écrie Alix :

O que je suis au monde née
Pour être au malheur destinée !

.

Ah ! fausse & marastre nature !

Pourquoy m'ouvrais-tu ta closture ?

Pourquoy un cercueil éternel

Ne fis-je au ventre maternel ?

Guillaume fait à-peu-près les mêmes plaintes dans la première Scène du quatrième Acte ; mais il ne peut croire que sa femme soit coupable. Cependant, ajoute-t-il ,

Elle a jà confessé

Que Dieu elle avoit offensé

Avec Monsieur le Gentilhomme :

C'estoit de grand-peur , ainsi comme

Ceux-là que l'on geline au Palais ,

Confessent des forfaits non faits.

Mathieu est instruit que l'on a tout enlevé chez *Guillaume* qui lui doit de l'argent , & il vient en savoir la raison , bien résolu , s'il ne paye pas , de le mener dans l'*Enfer du Chastellet*. De son côté,

Eugène tremble de voir arriver *Florimond*, *Guillaume* est convaincu qu'il n'y manquera pas, *Hélène* frémit, & tous les trois vont se renfermer dans la maison, suivis de *Mathieu* qui ne veut point abandonner son débiteur : *Florimond* paraît en effet accompagné d'*Arnauld*, & quelque chose qui en arrive, il est résolu d'affommer *Eugène*.

Il faut que ce brave mastin
J'occie demain au matin,
Me faisant au mal qui me mine
Par son sang une médecine.

Il sort ; *Eugène* avance avec *Messire Jean*, déplore son malheur, peint de nouveau l'amour qu'il ressent pour *Alix* dont il ne peut se détacher, quoiqu'elle soit un peu sujette à tromper ses amis, & ordonne à son confident de le laisser rêver seul au parti qu'il doit prendre.

Nous avons dit plus haut que *Florimond* avait été fort amoureux d'*Hélène*, & dans la première Scène du cinquième Acte, l'*Abbé* imagine de l'appaiser en lui accordant la main de cette même *Hélène* qui a toujours conservé du goût pour ce guerrier. A l'égard de *Mathieu*, on le payera en lui donnant une cure dont il trouvera aisément à se défaire.

Hélène consent à épouser *Florimond*, *Eugène* l'en remercie, charge *Messire Jean* d'aller le trouver, de l'instruire du bonheur qui l'attend, de l'en-

gager à laisser *Alix*, à lui restituer les effets qu'il lui a pris, enfin de l'inviter à venir souper chez lui avec cette même *Alix* qui sera l'un des témoins de son mariage avec *Hélène*; ensuite il s'occupe sérieusement de ce qui est dû à *Mathieu* auquel il fait les questions suivantes.

Avez-vous en votre maison
Grand nombre de fils ?

MATHIEU.

Trois.

EUGÈNE.

Je prise.

Ce nombre qui est saint : l'Eglise
En aura-t-elle quelqu'un d'eux ?

MATHIEU.

J'en ferai de l'Eglise deux,
Car je veux tendre aux Bénéfices.

EUGÈNE.

Toutes choses me sont propices,
Or ça, si j'avois d'aventure
Quelque belle petite cure
Valant six vingt livres de rente à

MATHIEU.

Dites le mot, mettez en vente,
Je mettray dessus mon denier.

GUILLAUME.

Comment, Monsieur, il est Banquier,
Il en fait tous les jours trafic.

EUGÈNE.

Il en entend mieux la pratique
 Que me voulez-vous donner or.

MATHIEU.

Deux beaux petits cent escus d'or,
 Sur lesquels je me payeray.

EUGÈNE.

Allez-les querir, je feray
 Tandis au souper donner ordre.
 Mon ami Guillaume, il faut mordre,
 Et mon argent estoit failli.
 Or ça tu estois affailli
 Ce jour, de tous costés sans moy,
 Je t'ay mis hors de tout esmoy,
 Tes meubles rendus te seront,
 Tes créditeurs se payeront,
 Ta femme fera paix aussi
 A Florimond.

GUILLAUME.

Hé grand merci,
 Monsieur, je suis du tout à vous.

EUGÈNE.

Il faut maintenant qu'entre nous,
 Tout mon^e penser je te décèle ;
 J'aime ta femme &c.

Il lui dit bonnement que le plus souvent il passe
 les nuits avec elle, & qu'il veut continuer, mais
 sans le moindre souci, sans la moindre inquié-
 tude.

GUILLAUME.

Je ne vous y veux empêcher ,
 Monsieur , je ne suis point jaloux ,
 Et printipalement de vous.
 Je meure si j'y nuy en rien.

EUGÈNE.

Va, va, tu es homme de bien.

Ils sortent tous les deux , *Florimond* paraît
 avec *Arnault* , & le premier s'écrie en arrivant :

O Dieux ! quel astre en ma naissance
 Me recut dessous sa puissance !
 Mais astre le plus gracieux
 Qu'il soit , ô Dieux ! en tous vos cieux.

.
Arnault , *Arnault* . . . je suis aimé.

ARNAUT.

De qui ?

FLORIMOND.

D'Hélène ma maitresse.

ARNAUT.

O Idaliennne Déesse !
 Sainctement je t'adoreaz.

FLORIMOND.

Ah ! que ne suis-je mort ! disoye ,
 Hé que n'ay-je servi de proye
 A Danvilliers , ou à Juoy ,
 Comme deux Serviteurs du Roy .

D'Estange & son frère d'Angluse !

Plus en tels mots je ne m'abuse :

Ains sans fin vivre je voudrois.

O amour ! dessous tes saints droits !

Alix qui arrive ne peut croire encore au changement de ses affaires , *Messire Jean* lui proteste que rien n'est plus vrai , & dans l'excès de sa joie, elle dit :

O Dieu hautain !

Tu m'as bientôt mieux fortunée.

Que je ne me disois mal née !

Mais puisque chose tant heureuse

Survient à moy peu vertueuse ,

A jamais ma foy je tiendray ,

A nul autre ne me rendray ,

Sinon qu'à l'Abbé vostre Maître.

Tous les Acteurs se réunissent , se félicitent mutuellement de leur bonheur , & *Eugène* termine la pièce par les vers suivans :

Sus , entrons , on couvre la table ,

Suivons ce plaisir souhaitable

De n'être jamais soucieux :

Tellement même que les Dieux ,

A l'envi de ce bien volage ,

Doublent au ciel leur saint breuvage.

Adieu , & applaudissez.

Il est aisé de voir que cette Comédie n'est point une pièce d'intrigue & du même genre que celles

de *Plaute* ou de *Térence*, mais une *satyrique* dans le goût d'*Aristophane* : elle peint, d'une façon très-vive, les désordres qui régnaient en France, sous le règne de *Henri II*, particulièrement dans l'Etat Ecclésiastique, & l'on pourra juger que le tableau des mauvaises mœurs de ce tems-là devait être parfaitement ressemblant, quand on se rappellera qu'*Eugène* jouée en présence du Roi, fut généralement applaudie, non-seulement par S. M. mais par les Princes & Seigneurs, les Cardinaux & Prélats qui y assistaient. La conduite en est faible, mais elle présente des détails très-originaux, & presque tous les maris *bonnes gens* que l'on a mis en scène depuis *Jodelle*, sont calqués sur celui d'*Alix* : les traits naïfs qui lui échappent sur la vertu de sa femme, ont fourni à M. Collé la plus grande partie des plaisanteries qu'il a semées dans le *Galant Escroc*, dans la *Vérité dans le vin* &c.





D I D O N ,
TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.
P E R S O N N A G E S .

ACHATE.

ASCAGNE.

PALINURE.

ÉNÉE.

DIDON.

ANNE.

BARCE.

Chœur de Troyens.

Chœur de Phéniciennes.

A C T E P R E M I E R .

IL est rempli par une longue Scène dans laquelle *Achate* instruit *Ascagne* & *Palinure* qu'*Enée* veut s'arracher des bras de *Didon*. Il raconte l'histoire de cette Reine, sa fuite après la mort de *Sichée* son mari, son arrivée à Carthage, son établissement, les prétentions d'*Iarbe*, les refus de *Didon*, & enfin son amour pour *Enée* qui vient de lui

ordonner de disposer ses vaisseaux à mettre à la voile.

Sus sus doncques hastons : l'entreprise est heureuse,
Qu'on n'exécute point d'une main paresseuse.
Hastons sans aucun bruit au labeur nostre troupe,
Que tout se trouble au port, que les rameaux on coupe
Pour couronner les masts : qu'aux vents on prenne garde,
Aux fustes, aux esquifs, qu'aux armes on regarde.
Qu'il n'y ait mast, antenne, ancre, voile ou hune
Qui ne soit pour souffrir les hasards de Neptune.
Mais tourne l'œil, Ascagne, & voy l'étrange peine
Où ton père tout morne à l'écart se pourmène,
Las, faut-il qu'en amour l'audace la plus prompte
Pour une peur qui tient toujours le frein se domte ?

ENÉE (*qui s'avance.*)

Du fer, du sang, du feu, des flots & de l'orage,
Je n'ay point eu d'effroy, & je l'ay d'un visage
D'un visage de femme, & faut qu'un grand Enée
Sente plus que Didon, la force efféminée.
Non pas tant pour l'amour qui ait en moi pris place,
Que pour ne pouvoir pas comment souffrir sa face.

Il retrace tous les maux qui sont arrivés à Troie, la défaite d'*Hector*, le sacagement de la ville, le désespoir d'*Hécube*, les dangers qu'il a courus, le trépas d'*Anchise* : il a vu tout cela sans frémir, & il pâlit au seul nom de la Reine qu'il croit voir pleine de rage & de fureur; mais quoiqu'il en arrive,

Le conseil en est pris , à rien je ne regarde.
Une nécessité à tout mal se hasarde.

CHŒUR DE TROYENS:

Les Dieux des humains se soucient ,
Et leurs yeux sur nous arrestés ,
Font que nos fortunes varient
Sans varier leurs volontés.
Le tour du Ciel qui nous rameine
Après un repos une peine ,
Un repos après un tourment ,
Va toujours d'une même sorte ,
Mais tout cela qu'il nous rapporte
Ne vient jamais qu'inconstamment.
Les Dieux toujours à soy ressemblent.
Quant à soy les Dieux sont parfaits ,
Mais leurs effets sont imparfaits ,
Et jamais en tout ne se semblent.

Mais eux , continue-t-il en parlant toujours des
Dieux que l'audace humaine force à faire succéder
le malheur au bonheur :

Mais eux qui toutes choses voyent ,
Exempts d'ignorer jamais rien ,
Ont vu comme il faut qu'ils envoient
Aux mortels le mal & le bien ,
Et d'un tel ordre ils entrelacent
L'heur au malheur & se compassent
Si bien en leur juste équité ,
Que l'homme , au lieu d'une assurance ,
Ne peut avoir que l'espérance
De plus grande félicité.

Pendant que chétif il espère,
 (Chacun en sa condition)
 La mort oste l'occasion
 D'espérer rien de plus prospère.

.....
 Tout n'est qu'un songe, une risée,
 Un fantôme, une fable, un rien
 Qui tient nostre vie amusée,
 En ce qu'on ne peut dire rien.

.....
 Mais qui veut voir un grand exemple,
 Soit du destin ou soit du mal
 Que l'homme souffre, qu'il contemple
 En ce département faral
 Comment la fortune se joue,
 D'une Grand-Roue sur sa roue.

Ces divers passages sont remplis de la philosophie la plus saine, & les Poètes modernes nous fournissent peu de morceaux aussi saillans, aussi dignes de fixer l'attention de nos Lecteurs.

A C T E I I.

D I D O N.

Dieux ! qu'ai-je soupçonné ? Dieux ! grands Dieux ! qu'ai-je
 fait ?

Mais qu'ai-je, de mes yeux, moi-mêmes aperçu ?
 Veut donc ce déloyal avec ses mains traîtresses,
 Mon honneur, mes bienfaits, son honneur, ses promesses,
 Donner pour proie aux vents ! Je sens, je sens glacer
 Mon sang, mon cœur, ma voix, ma face & mon penser.

Las ! amour ! que devins-je ! & qu'elle aspre furie ,
 Se vint planter au but de ma trompeuse vie.
 Trompeuse qui flattoit mon aveugle raison ,
 Pour enfin l'étouffer d'un étrange poison ?
 Est-ce ainsi que le Ciel nos fortunes balance ?
 Est-ce ainsi qu'un bienfait , le bienfait récompense ?
 Est-ce ainsi que la foy vient l'amour attesté ?
 Plus de grace a l'amour , moins il a de sûreté !
 O trop fressle espérance ! ô cruelle journée !
 O trop légère Elise ! ô trop parjure Enée !

Elle fait tous ses efforts pour le retenir ; les sermens qu'il lui a faits , les dangers de la mer , le courroux du Ciel , la vengeance de *Neptune* qui ne manquera pas de punir un infidèle , tout lui fournit des armes contre son amant ; mais les Dieux ont prononcé que son destin n'était pas de rester à Carthage , & il est forcé de leur obéir. D'ailleurs , ajoute-t-il :

Je n'ai jamais aussy prétendu dedans moy ,
 Que les torches d'Hymen me joignissent à toy :
 Si tu nommes l'amour entre nous deux passée ,
 Mariage arrêté , c'est contre ma pensée.

• • • • •

Je ne dy pas qu'en tout inculpable je sois ,
 Un seul défaut me mord , c'est que je ne devois
 Arrêtant si long-tems dans cette étrange terre ,
 Te laisser lentement prendre au laqs qui te serre :
 Mais , prens-t'en à l'amour : l'amour ra peu lier ,
 Et l'amour ma peu faire en ta terre oublier.
 Amour , non à son faict , mais à son feu regarde ;

Et le danger le prend quand moins il y prend garde.
 Si tel amour tu sens, je le sens bien aussi
 Qu'encores volontiers je m'oublierois ici.

Ce n'est pas de mon gré que je suy l'Italie,
 Mais la loy des grands Dieux les loix humaines lie :
 Ne me remets donc rien envain devant les yeux,
 Je m'arreste à l'arrest de mes parens les Dieux.

D I D O N.

Les Dieux ne furent oncq tes parens, ny ta mère
 Ne fut oncq celle-là que le tiers ciel tempère,
 Le plus benin des cieux : ny oncq, traistre, menteur,
 Le grand Dardan ne fut de ton lignage auteur.
 Le dur mont de Caucafé, horrible de froidures,
 O cruel ! t'engendra de ses veines plus dures.
 Des tigresses, je croy, tu as sucé le lait,
 Ou plustôt d'Alecton le noir venin infect,
 Qui tellement autour de ton cœur a pris place,
 Que rien que de cruel & méchant il ne brasse.
 N'allègue plus le Ciel, guide de ton espoir,
 Car je croy que le Ciel à honte de te voir.

Tu peux, tu peux suffire
 A montrer qu'un seul homme a d'inhumanité
 Plus que cent tigres n'ont en soy de cruauté.
 Car en tout ce qu'on peut raconter des furies,
 Qui sembloient se jouer & du sang & des vies,
 La cruauté naissoit de quelque déplaisir,
 Et ta cruauté naist de t'avoir fait plaisir.

Elle part de-là pour prononcer contre lui l'im-
 précation la plus affreuse, & elle se flatte que

pourfuivi par *Neptune* , battu par la tempête , il ira se briser contre un rocher au pied duquel il mourra en prononçant encore le nom de *Didon*.

Et si les Dieux du ciel ne m'en faisoient raison ,
J'esmouvrois , j'esmouvrois l'infemale maison ,
Mon deuil n'a point de fin : une mort inhumaine
Peut vaincre mon amour , non pas vaincre ma haine.

Sa douleur la suffoque , on l'entraîne & le pauvre *Enée* est entrepris par le *Chœur* avec lequel il a une querelle qui se passe toute entière en répliques d'un vers à un vers. Nous avons remarqué plus haut que *Corneille* a souvent employé cette manière de dialoguer , qu'il a imitée de *Sénèque*.

Enée fort , & le *Chœur* fait des réflexions sur le destin de *Didon* qu'un charme involontaire a rendue la victime d'un perfide ; mais , hélas !

Autour du miel pique l'abeille ,
Et l'aspic sous les fleurs sommeille.

Mais comment., ajoute-t-il ,

Mais comment se pourroit-il faire
Que le ciel un jour n'envoyast
De ces trahisons le salaire
Que son Maître à la fin payast ?
Ainsi la vipère tortue
Nourrit en soy ce qui la tue.



ACTE

ACTE III.

Didon avoue que son emportement contre *Enée* n'a servi qu'à augmenter son amour ; *Anne* sa sœur cherche à la consoler & à lui donner quelque espérance ; mais *Didon* ne peut plus se flatter d'être heureuse , & la seule faveur qu'elle ose demander , c'est que son *Enée* attende que les mers soient plus sûres : elle charge sa sœur de solliciter cette dernière grace , & ensuite elle adresse une longue prière à *Vénus* qu'elle soupçonne d'avoir refroidi son fils à son égard pour la punir de ne l'avoir pas adorée toute la journée. Ce fils est *Enée* lui-même qui lui répète que les Dieux doivent être obéis , & que rien ne sera capable de l'arrêter.

Cessons donc de plorer , tant plus nous plorerons ,
 Et plus nôtre tourment dans nous nous graverons.
 Le pleur qui , peu à peu , sur nôtre face coule
 Et jusqu'à l'estomach , sa ressource , se roule ,
 Pour de rechef entrant & montant au cerveau ,
 Redescendre par l'œil , nous mange , comme l'eau
 Qui aux jours pluvieux des goustières dégoutte ,
 Mange la dure pierre en tombant goutte à goutte.

Quinault a dit dans un de ses Opéras :

L'eau qui tombe goutte à goutte
 Perce le plus dur rocher.

Tome XII. Part. II.

D

Anne combat les raisonnemens d'*Enée*, il est inébranlable, mais pénétré de la douleur de *Didon*. *Achate*, qui craint sa fureur, conseille au Prince Troyen, de s'embarquer au plus vite, & celui-ci lui répond qu'il partira de l'instant que le sommeil aura rafraîchi son équipage.

A C T E I V.

Anne & *Barce* nourrice de *Didon*, s'entre-tiennent des chagrins de la Reine, & la première dit à la seconde :

Il n'est pas qu'ancienne

Tu n'ayes pratiqué l'horreur magique.

Donc à l'escart tournant trois, ou sept, ou neuf tours,

De beaux vers remâchés encharme les amours.

L'amour qui plus qu'au corps en nostre ame domine,

Ne se guarist jamais du jus d'une racine,

Mais on dit que le vers qui est du ciel appris,

Domine sus l'amour & dessus nos esprits.

Barce réplique qu'elle ne connaît point l'usage de ces vers magiciens, & qu'elle n'a que la faible consolation de plaindre sa Reine. C'est *Anne* qui a nourri dans son cœur le feu dont elle brûle pour *Enée*, c'est elle qui l'a mise dans les bras du perfide, & dans l'excès de son désespoir, elle s'en prend aux Dieux qui accablent une Princesse dont jamais ils n'ont reçu l'offense la plus légère : d'ailleurs elle a fait les rêves les plus effrayans ; le

Corbeau & le Hibou se sont fait entendre sur le toit du château; le vin que sa sœur a offert à *Junon gardienne*, lui a paru se changer en sang, & tout lui annonce les évènements les plus sinistres.

Cependant *Didon* paraît & rend compte à sa sœur de l'entretien qu'elle vient d'avoir avec la vieille Prêtresse *Béroé*: elle lui a conseillé de faire dresser dans l'intérieur de son palais un bûcher sur lequel on mettra le lit *délectable de ces amours dont elle meurt misérable*, attendu que tous ces demeurans, de ses fureurs l'enseigne, doivent être abolis au feu, si elle veut guérir du mal affreux qui la tourmente. Hâtez-vous donc, dit-elle à l'une & à l'autre, afin que je puisse commencer mes vœux dès que l'aube vermeille aura rougi l'humide matinée.

On devine aisément quel est le projet de *Didon*, & à peine est-elle seule qu'elle presse la mort de venir finir ses tourmens.

L'amour mange mon sang, l'amour mon sang demande,
Je le veux tout d'un coup repaître en mon offrande :
Soyez au sacrifice, ô vous les Dieux suprêmes,
Je vous veux apaiser du meurtre de moy-mêmes :
Vostre enfer, Dieu d'enfer, pour mon bien je desire,
Sachant l'enfer d'amour de tous enfers le pire.

Le Chœur termine l'Acte par des réflexions sur l'injustice des Dieux qui persécutent l'innocent & protègent le coupable.

ACTE V.

Didon le commence par un Monologue dans lequel elle supplie les Dieux de rassembler tous les maux sur la tête d'*Enée*.

Que tout peuple , sans fin , le guerroye & dédaigne ,
Que banni , que privé des yeux de son Ascaigne ,
Envain secours il cherche , & que sans fin il voye
Renaître sur les siens les ruïnes de Troye.

Elle désire que la race de ce perfide ne soit pas plus heureuse , & invite ses sujets à partager la fureur qui l'anime.

Quant , à vous , Tyriens , d'une éternelle haine ,
Suivés à sang & feu ceste race inhumaine :
Obligés à toujours de ce seul bien ma cendre
Qu'on ne veuille jamais à quelque paix entendre :
Les armes soyent toujours aux armes adversaires ,
Les flots toujours aux flots , les ports aux ports contraires ,
Que de ma cendre même un brave vengeur sorte ,
Qui le foudre & l'horreur sur ceste race porte , &c.

Elle apperçoit *Barce* , veut s'en débarasser , lui ordonne d'aller laver son chef , de dire à sa sœur d'en faire autant , & d'apporter tout ce que la Prêtresse a commandé.

Barce obéit , *Didon* demande pardon à *Sichée* de ne pouvoir lui rendre au tombeau le cœur qu'elle devait lui conserver , & s'éloigne du Chœur qui fait les réflexions suivantes.

L'amour qui tient l'âme saïſie ,
 N'est qu'une ſeule fantaïſie ,
 Non une déité.
 Qui , comme celui qui travaille
 D'un chaud mal poinçonne & tenaille
 Un eſprit tourmenté.
 Celuy dont telle fièvre ardente
 La mémoire & le ſens tourmente ,
 Souffre , ſans ſavoir quoy ,
 Et ſans qu'aucun tort on luy face ,
 Il combat , il crie , il menace
 Seulement contre ſoy.
 Son œil de tout objet ſe faſche ,
 Sa langue n'a point de relaſche ,
 Son deſir de raiſon :
 Ou il cognoiſt ſa faute & ore
 Sa peine le raveugle encore
 Fuyant ſa guariſon.
 Tel eſt l'amour , telle eſt la peſte ,
 Qu'il faut que toute ame déteſte :
 Car lorsqu'il eſt plus doux ,
 Il n'apporte que ſervitude ,
 Et apporte , quand il eſt rude
 Toujours la mort ſur nous.

Brace vient raconter la mort de *Didon* qui , ſur
 le haut du bûcher , ſ'eſt enſerrée avec l'épée même
 que le parjure lui a laiſſée , & la Tragédie finit
 par les lamentations des femmes qui ſ'exhortent
 mutuellement à écorcher leurs faces de manière ,
 qu'il ſemble qu'on les voie ſ'abymer elles & Carthage
 enſemble.

Toutes les beautés du quatrième Livre de l'Enéide de Virgile se retrouvent dans cette Tragédie, & si jamais on en faisait un Opéra français, comme *Métastase* en a fait un italien, on pourrait tirer un très-grand parti des *Chœurs* qui présentent une foule d'idées agréables. Le style de l'Auteur a vieilli, mais ses pensées sont de tous les siècles, & la facilité avec laquelle il composait, dépose en faveur du talent qu'il avait reçu de la nature.

» Nous ne pouvons celer aux Lecteurs une chose quasi incroyable, c'est que tout ce que l'on verra composé par *Jodelle*, n'a jamais été fait que promptement, sans étude & sans labeur ; & pouvons-nous avec plusieurs personnages de ce tems, tesmoigner que la plus longue & difficile Tragédie ou Comédie ne l'a jamais occupé à composer & écrire, plus de dix matinées : mesme la Comédie d'*Eugène* fut faite en quatre traites ». (*Préface de ce même Charles de Lamotte que nous avons cité*).

JEAN DE LA PÉRUSE.

Il naquit à Angoulême où il mourut en 1555, à la fleur de son âge : il fut l'ami de *Jodelle* ; & se fit un plaisir de jouer dans ses pièces, c'est à-peu-près tout ce que l'on fait de sa vie privée : il paraît aussi qu'il eut l'estime & l'amitié des per-

sonnages les plus illustres de son tems : il composait avec une facilité singulière , & il dit de lui-même dans une de ses Odes :

J'ai caché dix mille vers
Pleins de graces nompareilles,
Qui ne seront découverts
Que pour les doctes oreilles.

La Croix du Maine le regarde comme l'un des premiers Tragiques de son siècle , & vante beaucoup sa docte Tragédie de *Médée* laquelle a esté revue & corrigée par Scévole de Sainte-Marthe , Gentilhomme de *Lodun en Poictou* , lequel la fit imprimer après la mort de la Péruse , l'an 1585 , à *Poitiers*.

Ce même Scévole de Sainte-Marthe prétend que si ce Poète avoit vécu , il aurait été regardé , au jugement des Savans , comme l'*Euripide François*. *Pasquier* a moins de prévention , & se contente de citer sa *Médée* comme une pièce qui n'étoit pas trop déconsue : toutesfois , par malheur , ajoute-t-il , elle n'a été accompagnée de la faveur qu'elle méritoit. Quoi qu'il en soit , il est certain qu'elle fit honneur à son Auteur , & les éloges suivans déposent en faveur de son succès.

Péruse discourant en sa tragique histoire ,
Or apre , ore piteus , Médée & sa fureur ,
JASON & sa pitié , se traçoit un honneur
Qui déjà l'enferroit au sein de la mémoire ;
Mais son œuvre entrepris & sans fruit & sans gloire

Demeuroit imparfait, si ton docte labeur,
 Cher Mignon des neuf Sœurs, d'une vive couleur
 N'eût embelli l'obscur de sa traissure noire.
 Qu'as-tu donc fait, Scévole, achevant cet ouvrage ?
 Que Péruse revit, revangé de l'outrage
 Qu'il reçut de la mort : assuré, maugré-elle,
 Qu'il revivra par toi heureux & immortel,
 Toi, pour un même fait, rans ton los éternel,
 Ainsi donc de vous deus soit la vie immortelle.

Il semble, d'après ces vers, que *Scévole* a effectivement achevé la Tragédie de *la Péruse*, mais cette présomption est sans fondement, & *Pasquier*, *la Croix du Maine*, *MM. Parfait* présumant qu'il n'a fait autre chose que de la revoir. *Du Verdier* seul est d'un avis différent.

Bouchet faisait grand cas des talens de *la Péruse*, & voici la manière dont il exprime le chagrin qu'il ressentit de l'avoir perdu.

Je t'ai taillé, Péruse, un tombeau éternel
 Dans mon Imprimerie, & là, la Muse mienne,
 La muse Imprimerie a ravié la tienne,
 Qui te font l'une & l'autre à jamais immortel.
 Ton tombeau, c'est ton livre, & peu en ont de tel,
 Et peu ont mérité la presse Musienne.
 Comme toi, qui as fait d'une facile veine,
 Maintenant amour doux, & maintenant cruel,
 Tu ne seras pressé de la charg'ante pierre :
 Ton tombeau volera parmi toute la terre,
 Qu'à l'envi un chacun voudra voir & revoir :
 Et n'y avois pensé graver ta Tragédie

En sanglant vermillon , signe de la furie ,
Mais mon deuil n'a permis i mettre que du noir.

Nous n'avons pas aujourd'hui la même vénération pour cet Ecrivain ; mais on ne peut disconvenir qu'il a du naturel , & ses Poésies légères ne sont pas sans mérite. A l'égard de sa *Médée* , ce n'est qu'une traduction de celle de *Sénèque* , & les morceaux que nous allons en citer , feront connaître la manière dont il a profité de son original.

M É D É E , TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

M É D É E .

DI E U S qui avez le soin des loix du mariage ,
Vous aussi qui bridés des vans émeus la rage
Et quand libres vous plaist les lâcher sur la mer ,
Faites hideusement flots sur flots écumer :
Dieu vengeur des forfets , qui roidemant desferres
Sur le chef des méchans tes éclatans tonnerres :
Dieu qui chassant la nuit de tes rayons épars
Dessus tout l'univers , luisant de toutes pars :
Dieu des profonds manoirs , toi sa chère rapine ,
Coupable de mes maux , Déesse Proserpine :
Vous ô Dieus que jura le perjure Jason ,
Par moi , meschante , hélas ! Seigneur de la toison :
Je vous atteste tous , tous , tous je vous appelle

Au spectacle pireus de ma juste queréle ,
 Et vous , ombres d'enfer , témoins de mes secrets ,
 Oïés ma triste voix , oïés mes durs regrets ;
 Furies accourés , & dans vos mains sanglantes
 Horriblement portés vos torches noircissantes :
 Venés en tel état , tel' horreur , tel émoi
 Que vintes à l'accord de Jason & de moi :
 Les ieus étincelans , la monstrueuse crinière
 Sifflante sur le dos d'une horrible manière.
 Mettés le déloial en si grande fureur
 Par vos serpens-cheveux , que vangant son erreur
 Lui-même de ses mains bourellement meurtrisse
 Ses fiz , le Roi , sa fame , & que toujours ce vice
 Becquette ses poumons sans qu'il puisse mourir ;
 Mais par lieux inconnus enragément courir ,
 Pauvre , banni , craintif , odieux , misérable ,
 Ne trouvant homme seul qui lui soit favorable ;
 Qu'il pense en moi toujours , toujours cherche à m'avoir ;
 Mais tant plus il vivra , plus de maus il endure ,
 Encor sera-ce peu pour bannir telle injure.
 Ainsi comme inoui est ce forfait ici ,
 Un inoui tourmant il doit souffrir aussi.

Sa nourrice l'exhorte , comme dans *Sénèque* , à
 contenir la fureur qui l'anime , & comme dans
Sénèque , un Messager vient annoncer à *Médée* que
 le Roi *Créon* lui ordonne de sortir de ses États :

Allez ailleurs pour demeure choisir ,
 Vuidez soudain , car tel est son plaisir.

O déloyal Jason ! s'écrie la Reine ,

O infidèle foi ! ô grand' déloyauté !

O langue mantereuse ! ô dure cruauté !

O Jason trop ingrat ! ô maudit hyménée !
 O moi sous le soleil la plus défourtunée !
 Mais puisque de toi vient la cause des malheurs ,
 Je te ferai sentir douleurs dessus douleurs.

Elle fort , & le Chœur termine l'Acte par des réflexions sur la hardiesse de celui qui le premier osa confier son vaisseau à la merci des flots & des vents , sur le chagrin de *Médée* qui serait heureuse si par mer fluctueuse , elle n'eût pas suivi les Grecs , si elle ne fût pas devenue amoureuse de l'auteur de sa mort.

Le gouverneur des enfans ouvre le second Acte & frémit des maux que semble annoncer la fureur de cette Princesse : il craint qu'elle ne meurdricse ses propres filz , & maudit le jour où Jason fut à *Colchos*. *Médée* paraît , invoque tout l'Enfer , se plaint qu'il n'a pas de tourmens assez cruels pour venger son offense , & s'éloigne du Chœur qui dit que quand la rivière déborde , le voisin s'absente pour n'être pas surpris par l'eau. Mais , ajoutez-il ,

Mais quand une fame
 Jalouze s'enflame
 Contre son mari ,
 Sa fureur est pire
 Que feu , qu'eau , que l'ire
 Du Juppîn mari.

Médée insensée
 Courbe en la pensée

Dix mille sanglos :
 Un feu la consume,
 Et dedans lui hume
 L'humeur de ses os.

Sa face ternie ,
 Son pas de furie
 M'épouvantent fort :
 Semblable détresse
 A grand' peine cesse
 Sans suite de mort.

Le Hibou se lamente toutes les nuits sur le palais, l'eau *sacrée* est devenue noire dans le moment du sacrifice, le vin s'est changé en sang, & tout cela épouvante *Créon* qui, dans la première Scène du troisième Acte, tremble que ces différens présages n'annoncent un événement sinistre : *Médée* le fait frémir, & sans les prières de *Jason*, il l'aurait condamnée à la mort. Elle paraît, lui demande quels sont ses crimes, & lui fait le détail de tout ce qu'elle a bravé pour le perfide qui l'abandonne.

C'est trop parlé, lui répond *Créon*. *Qu'on vuide*. *Médée* se contraint, le supplie d'avoir soin de ses enfans, & de retarder son exil d'un seul jour : *Créon* appréhende qu'elle n'en profite pour *brasser quelque mal*, mais enfin il y consent, & *Médée* se dispose à la vengeance la plus affreuse. *N'as-tu pas*, dit-elle, en parlant de son pouvoir.

N'as-tu pas maintes fois par tes vers murmurés
 Tiré des monumens les esprits conjurés ?

C'est trop peu que cela , ce sont faits de pucellé ,
Tu ne savois pour lors que c'est d'estre cruelle.
Hausse-toi maintenant , horrible ta fureur ,
Tes faits facent aux Dieux & aux hommes horreur.

Le *Chœur* prévoit la suite funeste de cette jalousie , & plaint d'avance le sort de ses victimes.

Dans le quatrième Acte , la nourrice exhorte *Médée* à se contenir , à cesser ces soupirs , *ces sanglots témoins* de son désespoir :

Et ce marcher d'une hâte alleure ,
Ces ieux ardents , & cette cheveleure
Effraïement hérissée , & ce front
Que ses courroux ainsi refrogner font &c.

Mais *Médée* lui réplique que *le feu & l'eau ne seront plus contraires* , que *ce qui est possible impossible sera* , avant qu'elle oublie l'injure que lui font *Jason & Créon* : le premier s'avance , elle lui reproche sa perfidie , lui rappelle tout ce qu'elle a fait pour lui , & n'en obtient d'autre réponse que celle-ci :

Puisqu'ainsi plaît au Roi , il le faut vraiment ,
J'en suis marri : mais quoi ? ce n'est injustement ,
Tu l'as bien mérité : c'est par trop grande audace
De menacer ainsi & le Roi & sa race.
Di-moi tant seulement de quoi auras besoin ,
Affin que d'en fournir ore je prenne soin.

M É D É E.

Je ne veux rien qu'un point : sans plus fai que je donne
A ta nouvelle épouse une riche couronne

Qui jadis du soleil le chef doré orna ,
 Puis à son aimé fit mon père la donna :
 Affin que désormais de moi il lui souvienné ,
 Et nos pauvres enfans comme siens elle tienne.

J. A S O N.

Cela me plaît très-bien , & à ce j'apperçois
 Que ton courroux s'apaise : or sache que le Roi
 Le trouvera fort bon : si tu m'en crois , Médée ,
 Fais que par nos enfans elle soit présentée.

*Jason quitte Médée qui jouit d'avance du
 barbare plaisir que va lui procurer le don de cette
 couronne qu'elle charmera , de sorte*

Que quiconque premier dessus son chef le porte
 Sera soudain brulé , & qui s'approchera
 Pour lui donner secours , encore brûlera.

Cette scène est suivie d'une vingtaine de strophes dans lesquelles le *Chœur* fait voir que la défiance est la première de toutes les qualités ; que c'est elle qui garantit du fer , du poison , des maladies , en un mot de tous les accidens auxquels nous expose la méchanceté de nos semblables.

Quelle simplesse de pouvoir ,
 Quelle folie de vouloir
 Croire en la sainte mine
 Des hommes qui jamais au front
 Ne vont écrivent ce qu'ils ont
 Caché dans la poitrine !

Tout est perdu, s'écrie le *Messager* dans la première scène du V^e acte :

Un nouveau feu charmé cruellement dévore ,
Ains a ja dévoré Glauque & son pere encore
Avec tout leur palais.

Le *Chœur* lui demande le détail de cet affreux événement , & le *Messager* lui raconte comment les enfans de *Médée* sont venus offrir à *Glauque* la Couronne dont nous avons parlé ; comment elle a gracieusement accueilli ces deux enfans , comment elle a paré son blond chef du don qu'ils lui ont apporté.

Tantost après avoir mignardé un regard
D'un miroër par maint geste mignard ,
Pompante ainsi d'une honteuse gloire ,
Par le palais traçoit ses pas d'ivoire ,
Se promenant , & or d'un petit clin
Jettoit ses ieux dessus son col marbrin ,
Or regardoit de son gentil corsage
Pour façonner ses pas , l'ombre volage :
Mais , hé mon Dieu ! que tout ce beau déduit
Un cas hideus , un cas horrible ensuit !
Car tout soudain , tout soudain la pauvrette
Chang'ant couleur & devenant muette ,
Tremblant la tête & regnoissant les dents ,
De ça , de là , tourna ses ieux ardens :

Il ajoute que *Créon* a voulu la secourir , mais que soudain il s'est senti attaché à la chair de sa

filles , qu'il est mort avec elle , & que tout le palais n'offre plus qu'une cendre morte.

Médée arrive , se félicite de ses succès , entend du bruit , monte au plus haut du logis , brave *Jason* qui la poursuit , poignarde ses deux enfans qu'elle a menés avec elle , & s'enfuit dans les airs.

Telle est la fin de cette Tragédie dans laquelle on a dû reconnaître le modèle que *la Pèruse* a suivi , & dont nous avons cité quelques morceaux , tant pour donner une idée de son style , que pour mettre nos Lecteurs dans le cas d'observer qu'à plusieurs égards , il est plus clair & plus intelligible que celui de *Jodelle*.

CHARLES TOUTAIN , ou TOUSTAIN , fleur de la MAZURIE.

Il naquit à Falaise , ville de la basse Normandie , eut pour maître le célèbre *Ramus* , exerça dans sa patrie la charge de Lieutenant - Général , & quitta le Droit pour la Poésie : il resta de lui deux livres de *Philosophie* & d'*Amour* : le premier a cinq chants , le second , quatorze , & tous les deux furent imprimés en 1557 , avec sa Tragédie d'*Agamemnon* , qu'il dédia à messire *Gabriel le Veneur* , Evêque d'Evreux , auquel il dit , à la fin de son épître , qu'il a une grande estime pour
la

la Maison de Carrouges , appartenant à son Eminence , & qu'il prie Monseigneur de le reconnaître pour le plus humble de ceux qui en habitent les environs.

Il eut assez d'amour propre pour se regarder comme l'un des meilleurs Poètes de son tems , & voici l'éloge qu'il fait de lui-même dans l'Épître que nous venons de citer. *Si je n'ai pensé du tout pouvoir satisfaire , au moins comme marchant des premiers , j'estime mettre (les Savans) en si bon appétit , qu'après plusieurs autres par divers bons esprits quelquefois publiées , ils pourront retenir encore de ce premier mets quelque goust , non du tout indigne de leur avoir autrefois esté présenté le premier.* Cependant cette Pièce n'est qu'une mauvaise imitation de celle de Sénèque , & nous nous bornerons à en citer quelques morceaux , tels , par exemple , que la scène où *Clytemnestre* gourmande vivement *Electre* d'avoir sauvé *Oreste*.

CLYTEMNESTRE.

Malheureuse Eshontée , à tes meilleurs parens
Folle G... ennemie , à quel propos , aux rans
Des hommes t'es-tu , Vierge , en public exposée ?

ELECTRE.

J'ai chaste la maison d'une P... laissée.

CLYTEMNESTRE.

Qui te croira , pudique ?

Tome XII. Part. II.

E

ELECTRE.

Engendrée de toi.

CLYTEMNESTRE.

Avisé de parler plus sagement à moi.

ELECTRE.

L'ai-je de toi appris ? &c.

Pages , dit plus bas la Reine , en parlant de cette même *Electre* qui lui demande la mort qu'elle ne veut pas lui accorder , parce que ce ferait lui faire grace.

Pages , prends ce monstre & quell'me soit jetée
Hors ce país ici , qu'elle soit garrottée ,
Et qu'elle me soit mis , hors Micènes bien loin
Dans le lubre détroit de quelque mauvais coin ,
Afin que la prison dont cette ignorante ,
Et que cete-ci paie à cét'heure présente
L'enchère de son chef : l'épouse & serve aussi
Captive de son Roi : qu'on me l'attraine ici ,
Pour l'envoier après mon feu épous Atride.

Cette captive est *Cassandre* qui répond :

Qu'on ne me traîne point : les marches de ma guide
Je devancerai bien , je me veus avancer
D'aller à mes Troyens la première annoncer
L'Océan tout rempli de naus écartelées ,
Et Micènes ravie : & qu'après les mêlées
Des Pergames détruits , le Roi de tant de Rois
Comme il fait mourir Troie , est mort à cette fols
Par la fraude & courrous d'une adultère fame.
Je ne retarde en rien , séparés-moi mon ame &c.

Tel était le style de ce Poète qui dans l'espoir de passer pour un génie supérieur, s'est avisé de mettre des vers de seize syllabes dans la bouche de cette *Cassandre* que nous venons de nommer.

Voici les noires sœurs qui ont leurs foets sanglans forcenées ;
 Ell's rouent en leur gauche main un admi brûlé flambeau ,
 Leur ris étincelle inhumain : leurs flancs sont serrés d'un
 bandeau

De noires flâmes tout rouffi : & des nuicts les fraieurs mur-
 murent

D'iceux les palus entourés : & voici le lassé vicillard
 Sus les bords des flots conjurés , qui ne suit le branle raillard
 De l'eau , toutefois oubliant fâché des malheurtés futures ,
 Dardain se gaudit , en riant joieus de telles aventures.

Que veut dire *Toutain* dans ces longs vers ,
 ou plutôt dans cette prose mal mesurée ? Un
 certain *Iaq Poly* la concevait-il mieux que nous
 quand il lui a écrit.

Sur l'hélicon sacré du troupeau de la France
 Un tragique lierre ombragera tes vers ,
 Mon *Toutain* , aujourd'hui que nous rends découverts
 Les tragiques malheurs en leur prime apparence.

Si qu'épandront le los de la docte éloquence
 Les vagues aux deux bords de Neptune divers ,
 Et de-là plus avant dedans tout l'univers
 Deffira du Ditis la mortelle arrogance.

Ainsi le premier trait de ton naissant honneur
 Orné de ton savoir , se fait voir le vainqueur
 Du Romain ornement & de l'antique gloire.

Car Pallas t'a soufflé sa divine douceur
 Pour engraver des Dieux & des Rois la fureur
 Dessus les saints autels d'éternelle mémoire.

LES FEMMES SALÉES,

FARCE ANONYME EN UN ACTE ET EN VERS.

CETTE Farce, imprimée en caractère gothique, est placée à la même époque, c'est-à-dire à l'année 1558, & l'on croit qu'elle était du nombre de celles que les *Enfans Sans-Souci* jouaient sur des échaffauts que l'on élevait dans certains endroits de la ville de Paris.

Marceau est fâché d'avoir une femme trop douce, son ami *Julien* est dans le même cas, & tous les deux vont trouver Maître *Macé* auquel ils confient leur chagrin.

M A Î T R E M A C É.

Il les faut saller seulement.

J U L I E N.

Saller ? que dites-vous ? comment
 Seroient-elles aigres à ce point ?

M A Î T R E M A C É.

Qui leur bailleroit sel à point,
 On les amenderoit vrayment.
 Savés-vous pas certainement

Que quand les vivres sont trop doux,
Soit en potage, chair ou choux,
Il les faut faller bravement.

Les maris sont de cet avis, donnent une pistole au Docteur, lui amènent leurs femmes, & se retirent : celui-ci commence par se moquer des deux imbécilles qu'il a dupés, & conseille à leurs femmes d'être maitresses à la maison, ce qu'elles promettent avec grand plaisir. Les maris reviennent, elles les traitent de *vilains*, de *gaudisseurs infames*, de *malheureux qui ont assez peu de cœur*, *assez peu d'entendement pour les donner à faller comme des trippes*, elles les battent & s'en vont en leur annonçant que de tems en tems elles les caresseront avec la même douceur.

Au diable le fallage, s'écrie *Marceau* qui d'accord avec *Julien*, demande un autre remède à *Macé*, mais *Macé* ne fait point desfaller les douces qu'il a fallées, & les deux maris sont obligés de prendre leur parti.

Or bien il nous faut endurer
Sans aucunement murmurer :
Ainsi celui ne se contente
D'une femme douce & plaisante
Qui fait un honneste devoir,
Mérite (comme vous avés pu voir)
D'en avoir une fort fâcheuse,
Mal plaisante & mal gracieuse ;

É 3

Et vous en veuille souvenir.

Adieu jusqu'au revenir.

Cette Farce n'est remarquable que par la singularité de la plainte des deux maris. Il y en a peu qui soient dans le cas de s'ennuyer de la douceur de leurs femmes.

J A C Q U E S G R É V I N.

Il naquit à Clermont en Beauvoisis, vers 1540, & à peine avait-il atteint sa quinzième année, qu'il devint amoureux de *Nicole Estienne*, fille de *Charles Estienne*, Médecin, & petite-fille & nièce des fameux *Robert* & *Henri-Estienne*, Imprimeurs. Il fit pour elle un très-grand nombre de Pièces galantes, imprimées sous le titre de *l'Olympe*; Paris, 1561. Sa Muse ne fut pas accueillie, & il eut la douleur de se voir enlever sa maitresse qui fut mariée à *Jean Liébaut*, Médecin, Auteur de la *Maison Rustique*. Grévin fut très-affligé de cette préférence, & en exprima tous ses regrets dans quelques morceaux de poésie, qu'il intitula *Gélodacrie* ou *Mélange de ris & de larmes*. Il étudiait aussi en Médecine, & à vingt-deux ans, il reçut le bonnet de Docteur, titre qu'il justifia par des connaissances si étendues, que la Duchesse de Savoie l'emmena à Turin, lui & sa femme : il y fut tout à-la-fois & le Médecin

de cette Princesse, & son Conseiller dans les affaires les plus importantes : il y mourut avant trente ans , le 5 Novembre 1570. La Duchesse lui fit faire des funérailles magnifiques , prit soin de sa femme , ainsi que de sa fille , & dit hautement qu'en perdant *Grévin* , elle perdait non-seulement son Médecin pour les maladies du corps, mais son consolateur pour les maladies de l'esprit.

Ses occupations ne l'empêchèrent pas de se livrer à la Poésie , & en 1558 , il donna la *Trésorière* qui , deux ans après , fut suivie de la *mort de César* & des *Esbahis* : ces trois ouvrages augmentèrent la réputation dont il jouissait à juste titre, & *Ronsard* lui adressa les vers suivans :

Et toy , Grevin , après , toy , mon Grevin , encor
Qui dore ton menton d'un petit crespe d'or ,
A qui vingt-deux ans n'ont pas clos les années ,
Tu nous as toutes fois les muses amenées ,
Et nous a surmontés , qui sommes ja grisons ,
Et qui pensions avoir Phœbus en nos maisons.
Amour précisément te blessa la poitrine
Du dard venant des yeux d'une beauté divine
Qu'en mille beaux papiers tu as chantée , afin
Qu'une si belle ardeur ne prenne jamais fin.
Puis tu voulus savoir des herbes la nature ,
Tu te fis Médecin , & d'une ardente cure
Doublement agité , tu appris les mestiers
D'Apollon que j'estime , & te suit volontiers
Afin qu'en nostre France un seul Grevin assemble
La docte médecine & les vers tout ensemble.

Par les *herbes de la nature*, *Ronsard* entend parler des *thériaques* & *alexipharmiques* de *Nicandre*, Poète Grec, traduites en vers français par *Grévin*, & imprimées à Anvers en 1588, chez *Christophe Plantin*.

Notre Poète aurait eu sans doute une des premières places dans la *Pléiade* de ce même *Ronsard*, mais celui-ci s'avisa de maltraiter les Calvinistes dans son *Discours sur les misères du tems*; *Grévin* était de cette religion, & de concert avec les Ministres *Rochechandieu*, & *Florent Chrétien*, il composa contre *Ronsard* la plus grande partie d'une pièce ingénieuse, intitulée *le Temple*.

Grévin ne fit plus de vers galans depuis le mariage de *Nicole*, mais il continua d'écrire, tant en vers qu'en prose, & outre ses ouvrages dramatiques, nous avons de lui *les Regrets de Charles d'Autriche* sur le mauvais succès de la guerre qu'il fit à *Henri II*, & qui finit par le Traité de *Chateau-Cambresis*. Ce petit Poëme est imprimé avec une description du *Beauvoisis*, accompagnée de plusieurs épithalames sur les mariages des Princesses de la Cour de France. Il nous reste aussi de lui un discours, en vers, sur les hommes illustres de la Maison de *Médicis*, avec les *Emblèmes* d'*Adrien Junius* & de *Jean Sambricus*.

On trouve dans ces divers écrits des traits qui prouvent que *Grévin* était né avec beaucoup d'es-

prit, & qui justifient ce que *Damoiselle Marguerite D. L.* lui dit dans une ode qu'elle fit en son honneur.

En toi le ciel esplandit
Tout, sa largesse féconde,
A l'heure qu'il te rendit
Nouvel hôte de ce monde;
De ce jour il te fit tel
Pour estre après immortel
Et nous donner à cognoistre
L'heureux aspect de ton estre.

Car soit que plus gravement
Tu rendes François Nicandre,
Ou parles du branslement
Qui par compas vient estendre
L'infinité de son vol,
Dessus l'un & l'autre pol,
Soit que d'une belle histoire
Tu ramènes la mémoire.

Ou soit que faict amoureux
Tu Frédonnes sur ta lyre
Les accens plus langoureux
De ton doux-aigu martyr,
Soit que rempli de fureur
Tu ralumes dans ton cœur
Une flâme plus hardie
Pour sonner la Tragédie.

Soit qu'un peu plus rabaislé,
Représentant le vulgaire,
Tu nous aye compassé
Des vers, afin de complaire,
En tes plus doctes écrits,

Aux uns & aux autres esprits :
Soit que tu plores & ries
Dedans tes gelodacryes.

Tu fais tout si doctement
Que nul n'est qui ne désire
Ton heureux avancement ,
Et qui ne t'aime & admire :
Qui ne reconnoisse aussi
Naître en soy ce doux souci
Qui dans mon cœur , dans mon ame
De plus en plus se renflame.

On attribue à *Grévin* une Comédie , intitulée
la *Maubertine* , & qu'il prétend qu'on lui a dé-
robée , mais on croit qu'à l'aide de sa mémoire
& de ses brouillons , il en composa une nouvelle
sous le titre de la *Trésorière* : cette présomption
est fondée sur un passage de l'*Avant - Jeu* qui
précède la Pièce.





LA TRÉSORIÈRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PERSONNAGES.

LOYS, Gentilhomme.

RICHARD, Serviteur.

Le Trésorier.

MARIE, Fille-de-Chambre de la Trésorière.

Le Protenotaire.

BONIFACE, Serviteur.

CONSTANTE, Trésorière.

SULPICE, Marchand.

THOMAS, Serviteur.

DANS l'*Avant-Jeu* que nous venons de citer, Grévin prévient le spectateur que son intention n'est point de *mêler la religion dans le sujet des choses saintes*, que les Poètes ordinaires ont amusé le peuple avec les farces des *plus ignorans Basteleurs*, que ceux qui vont l'entendre demandent un autre genre d'amusemens, & qu'il a estimé

Que la gentille poésie
Veut une matière choisie
Digne d'être mise aux écrits

De ceux qui ont meilleurs esprits.

N'attendés-donc en ce Théâtre

Ne Farce, ne Moralité,

Mais seulement l'antiquité

Qui d'une face plus hardie

Se représente en Comédie;

Car onc je ne pourroy penser

Qu'aucun se voulût courroucer

Encontre nous, si pour mieux faire

Nous voulons aux doctes complaire.

Or sâchés qu'en tous ce discours

Nous représentons les amours,

Et la finesse coustumière

D'une gentille Trésorière

Dont le métier est découvert

Non loing de la place Maubert:

Vrai est que le Protenotaire

Principal de tout'ceste affaire

Est de nostre Université.

A C T E P R E M I E R.

Loys entretient *Richard* de l'amour dont il brûle pour la *Trésorière* : son mari doit s'absenter pour quelques jours, il attend ce départ avec la plus vive impatience; mais ce mari lui doit un quartier, & il charge son valet d'aller le toucher, même de lui en payer un intérêt

S'il veut faire le rigoureux;

Car à ces braves glorieux

Il faut quitter une moitié
Pour avoir l'autre.

Richard lui promet d'exécuter ses ordres avec le plus grand zèle , & à peine a-t-il disparu qu'il s'exprime très-librement , non-seulement sur son compte , mais sur celui de la *Trésorière*.

Mon maître a bien ce qu'il lui fault,
Encore qu'il ait le cœur hault,
Et qu'il ne veuille estre domté,
Si estre qu'il est surmonté
Par une femme aussi commune
Que les divers cours de la lune.

Elle peult tant envers mon maître,
Que par babil ell'l'a faict estre
Un parangon de pauvreté:
Et sous l'ombre d'une beauté
Qu'elle vend plus cher qu'au marché,
Elle luy a ja arraché
Les biens, l'honneur & les amis:
C'est une mer où il a mis
Mille trésors qu'elle dévore
Sans les régorgier & encores
Qu'il lui donne tant qu'il voudra;
De rien plus il n'en adviendra
A mon maître qu'elle déçoit
Ny a elle qui le reçoit.
Et cependant mille langueurs
Et milles amoureux vainqueurs
Tormentans son cueur attizé;
Je pensoy qu'il fust plus ruzé,

Veu qu'il a tant hanté les armes
 Les courtisans & les gens d'armes :
 Mais les plus fins y sont trompés ,
 Et les plus légers attrapés
 Tant seulement sous l'apparence
 D'une légère jouissance :
 Encore si pour sa beauté
 Elle valloit le décroché
 Je dirois : mais quoy ? seulement
 La façon de l'habillement
 Vault autant que la bague entière.
 Et bien , c'est une Trésorière
 Laquelle par son doux parler
 Sçait bien un homme emmiéler :
 Mais par ma foy , j'estime autant
 Me marier , & suis content
 Encore plus de mes amours
 Que non pas lui de son velours.

Le *Trésorier* paraît , ordonne que l'on felle son
 cheval , & témoigne le regret qu'il a de s'éloigner
 de sa femme dont *la rendre jeunesse*

Ne pourra porter la détresse
 De son absence : & puis ces gens
 Qui sont soigneux & diligens
 A tromper une créature
 Qui sera simple de nature.
 Vray que je tien tant de ma femme
 Qu'avant me faire un cas infâme
 Plustost endureroit la mort.

Richard s'amuse , à part , de la bonne foi du

Trésorier, l'aborde, & lui demande de l'argent pour son maître; le *Trésorier* répond qu'il n'en a pas, mais l'offre d'un intérêt l'adoucit, & il consent à donner cent écus sur lesquels il en retiendra vingt-cinq: il rentre pour arranger cette affaire, & *Marie* vient se plaindre que le *Protenotaire* ne passe plus devant la maison de sa maîtresse, que l'usage des hommes est de se moquer des femmes qu'ils ont abusées, & que la *Trésorière* est assez dupe pour garder son cœur à un jeune Ecolier qui veut être aimé à crédit, tandis qu'elle pourrait prendre le *Seigneur Loys* qui a plus d'écus en bourse que l'autre n'a de deniers. *Richard* l'écoute, elle l'apperçoit, & meurt de peur qu'il ne l'ait entendue, mais elle en sera quitte pour ce qu'elle a dit, & elle l'emmène, sous prétexte que sa maîtresse désire lui parler.

A C T E I I.

Le *Protenotaire* s'entretient avec *Boniface*, du pressant besoin dans lequel il est de trouver de l'argent, *Boniface* s'en charge, & en effet, quelques instans après, il obtient cent écus de la *Trésorière* qui se trouve trop heureuse que son amant veuille bien lui avoir cette obligation. Notez qu'elle vient d'avoir une entrevue avec *Richard* qui lui a fait des propositions de la part de son Maître, qu'elle l'attend

& qu'elle compte bien se dédommager, à ses dépens, de la somme qu'elle vient de remettre à *Boniface* : le reste de l'acte est rempli par une scène entre *Sulpice* & le *Trésorier* que sa femme presse de partir, dans la crainte que la nuit ne le surprenne en chemin. *Marie* reste seule, & avoue qu'elle se sent du goût pour *Boniface* qui, de son côté, paraît en avoir pour elle. Ainsi, ajoute-t-elle :

Je n'use moy plus de rudesse
 En son endroict, car ma maitresse
 Dit qu'il ne fault point refuser
 Ce qui ne se peut onc user.
 Aussi est-ce une grand'folie
 Que d'engendrer mélancolie :
 Nous n'aurons pas toujours le tems
 Pour rendre nos desirs contans.

A C T E . I I I .

Loys se plaint qu'il n'y a plus d'amis, & que l'argent seul fait tout. Son valet vient le trouver, lui rend compte de ses arrangemens avec le *Trésorier*, & ajoute que la *Trésorière* désire une chaîne d'or : *Loys* ordonne à *Richard* de lui remettre cinquante écus pour en avoir une, & se retire. Quelques instans après, arrive le *Protenotaire* que *Constance* (c'est le nom de la *Trésorière*) attend avec la plus vive impatience. Il lui jure un amour éternel, elle lui répond que jamais elle n'aimera
 que

que lui , & le fait entrer chez elle où il restera caché jusques au moment du départ de son mari.

Richard entend cette conversation & se promet bien d'en instruire son Maître ; cependant il aborde la *Trésorière* , dissimule avec elle , lui remet les cinquante écus pour la chaîne & la prie d'accorder à *Loys* un rendez-vous qu'il ne peut obtenir que pour le lendemain.

Par le corps bieu , s'écrie-t-il au moment où cette femme le quitte , *elle ne demande que les écus.*

Les caresses , les mignardises ,
 Les bon-jours & les gaillardises ,
 Le doux accueil , le deviset
 Sont les moyens d'aprivoiser ,
 Et en ceste façon mon maître
 Est aux retz : mais si je puis estre
 Escouté , il aura vengeance
 De toute ceste grand' despensé.
 Encore ce beau Trésorier
 Et ce Coqu se fait prier
 Or il est le plus diligent ,
 Et fait accroire que l'argent
 Qu'il m'a baillé n'est pas à luy :
 Je lui ferai dire aujourd'huy
 Celuy qui a mangé le lard
 Si je le puis tenir à part.

Pour entendre ces derniers vers , il faut savoir que le *Trésorier* a protesté à *Richard* qu'il avait été obligé d'emprunter de l'argent à *Sulpice* pour payer

le quartier au Seigneur *Loys*, & que *Sulpice* n'avait voulu le prêter qu'à un très-gros intérêt.

A C T E I V.

L O Y S.

Amour premier de notre vie
 Inventa la bourellerie
 Et cruauté, comme je croy :
 Car assez en moy j'apperçoy
 Combien sa rage est redoutable,
 Moi qui suis le plus misérable
 Qui soit en ce monde vivant.
 Je suis ébranlé comme au vent,
 Je suis espoind & tormenté,
 Demi-mort, rompu, transporté,
 Tourné dans la roue d'amour :
 En mon esprit ne fait séjour
 Aucun repos, je suis jà las,
 Là, je suis où je ne suis pas,
 Mon esprit n'est là où je suis,
 Je veux cela que je ne puis :
 Vivant & mourant je demeure :
 Ce qui me plaît, en la même heure
 Me tourne en mescontentement,
 Tant déjà l'amoureux torment
 S'est acquis sur moy de puissance.
 Il me met en route, il m'élance,
 Il désire, il ravit, il tient,
 Ce qu'il me donne, il le retient :
 Il me fait à l'instant deffaïre
 Ce que luy-mesme m'a fait faire
 Et l'œuvre faïcte à sa poursuite,
 Est tout incontinent détruite.

Ce morceau est imité, ou plutôt traduit presque en entier de *Plaute*, & l'Auteur l'a placé dans la bouche de *Loys* que *Richard* vient d'instruire de la perfidie de *Constante*. Cependant il ne peut y croire & se fait répéter plusieurs fois la même chose par son Valet, mais celui-ci a tout entendu, & sur son témoignage, *Loys* prend le parti d'aller se venger du *Protenotaire* dans la maison même de *Constante*.

R I C H A R D.

Monsieur, Monsieur, hâtons le pas,
Le Trésorier est à la porte.

L O Y S.

Ça, ça, faites-moy bonne escorte,
Qu'on me luy fende les naseaux.

R I C H A R D.

Je veux, comme des bécasseaux,
Enfiler ceste Trésorière,
Le Trésorier, la Chambrière &c.

Le Trésorier effrayé, se retire chez lui, accompagné de *Sulpice* avec lequel il causait : *Loys* le suit, secondé de *Richard* & de *Thomas* qui est venu le rejoindre : *Marie* épouvantée, sort de la maison & instruit le spectateur que le Trésorier est entré chez *Constante* avec tant de précipitation, qu'il l'a surprise avec le *Protenotaire* : ce dernier avait mené

Boniface avec lui, mais *Boniface* se sauve & s'en félicite.

Quand j'ay euy ce beau mefnage ,
 Ainsi qu'un homme de courage ,
 J'ay gagné le premier au foin.
 Les jambes servent au besoin ,
 Encor n'est-il que toujours estre :
 Mais pardieu cependant mon Maître
 Est pour les gaiges demeuré ,
 Et moy un peu plus assuré
 Que je n'estois.

Marie lui représente qu'il n'aurait pas dû le laisser dans l'embaras , mais *Boniface* aime à vivre , & trop heureux d'en être quitte pour la peur , il se promet bien de n'y pas retourner une seconde fois.

A C T E V.

Le *Trésorier* demande grace à *Loy*s qui veut le dénoncer à la Justice pour lui avoir pris des intérêts trop forts sur le paiement de son quartier , & *Loy*s ne pardonne qu'à condition que cet usurier lui rendra , non-seulement la quittance qu'il lui a donnée , mais encore les cinquante écus qu'il a remis à sa femme pour avoir une chaîne d'or : de son côté , *Richard* capitule avec *Sulpice* auquel il fait donner de l'argent , & les quatre Interlocuteurs quittent la scène sur laquelle ils sont remplacés par le *Prote-*

notre & Boniface. Mais que diable, lui dit son Maître,

Mais que diable es-tu devenu ?

Ce pendant

BONIFACE,

J'étois détenu,

Combattant contre deux souldars :

• Pardieu ! c'étoient deux grands pendars

Qui m'eussent arraché la vie

Du corps, si n'eust esté l'envie

Qu'avoy de vaillamment deffendre,

Si bien que je leur ay fait rendre

Tout le courage avec les armes,

Encor que ce feussent Gendarmes.

Son Maître avoue qu'il a *tremblé comme une feuille d'arbre*, mais il en est dédommagé par les *écus de la Constante* à laquelle il n'en rendra jamais un denier.

Marie termine l'Acte & se félicite de voir que son Maître n'ira pas en prison, mais elle prend le parti de renoncer à *Boniface* & de choisir un amant plus discret :

Car voilà, l'on n'est jamais sage

Qu'après les plaitis : c'est-là l'usage

Du tems qui court, & pour vray dire,

Ma Maitresse veut toujours rire

Au premier venu, c'est tout un,

Autant aux nobles, qu'au commun.

..... F 3

Mais il faut aller apprester
 Le banquet : de vous inviter ,
 Messieurs , j'auray bonne envie ,
 Mais , Anenda , la compagne
 Qui est céans , mangeroit bien
 Le Trésorier & tout son bien ,

Les détails dans lesquels nous sommes entrés , sont plus que suffisans pour faire connaître la vérification de *Grévin* , & le peu de décence qui régnait alors sur le Théâtre : la *Trésorière* ferait aujourd'hui du nombre de ces Pièces que l'on se permet de jouer dans des sociétés particulières , & l'on ne se rappellera pas sans étonnement , qu'elle a été composée par ordre de *Henri II* , pour être représentée aux nœces de sa fille , la *Duchesse de Lorraine* ; ensuite elle fut donnée au Collège de Beauvais , & dans ce tems-là , sans doute , on imaginait que pour instruire , ou pour corriger , il ne fallait ni adoucir le tableau des mauvaises mœurs , ni l'accompagner de réflexions morales.

C É S A R ,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

CETTE Pièce fut jouée au Collège de Beauvais à Paris , le 16 Février 1560 , & *Grévin* dit , dans sa Préface , que bien des gens crurent qu'il l'avoit

*prise du latin de celle de Muret , mais qu'ils recon-
nurent bientôt que cela était faux.*

Le sujet de cette Tragédie est si connu , que nous nous contenterons de remarquer avec *L. M. D. P.* que la Poésie en est faible , & la conduite sans art , mais que l'on y trouve quelques morceaux nobles , & d'autres intéressans.

Le *Chœur* est composé des Soldats de César , & voici de quelle manière il s'exprime dans une des strophes du premier Acte :

Il est glorieux d'entreprendre
Le chemin foulé d'Alexandre ;
La force ne vient d'autre part
Que de gloire : lorsqu'un Soldat
S'est mis devant les yeux la gloire ,
Il tient à-demi la victoire.

On distingue les vers suivans dans un Monologue de *Brutus* , au second Acte.

Rome ne peut servir , un Brute vit en elle
Et cache dans son cœur une antique querelle.
Ce n'est assez qu'un Brute ait arraché des mains
D'un Tarquin orgueilleux l'Empire des Romains ,
Rome ne peut servir : le neveu ne mérite
Être héritier du nom , si l'aïeul ne l'excite
A suivre ses vertus , & si , avec les biens ,
Il ne montre le cœur de tous ses Anciens.

On lit dans le *Chœur* du même Acte :

Fortune qui , entre ses mains ,
Va pêle-mêlant les humains ,

Trop souvent de trompeurs breuvages
 Enivre les plus grands courages.
 Fortune ne suit pas toujours
 Également le même cours ;
 De cette Déesse inconstante
 La main est perfide & puissante.

Le même *Chœur* s'écrie après la mort de *César* :

Ah ! la nature est plus marâtre
 Aux hommes qu'aux autres animaux,
 Et semble que par les travaux,
 Nous payons assez la raison
 Qu'elle nous donna.

Citoyens, dit *Cassius* en montrant un poignard,

Citoyens, voyez-ci cette dague sanglante ;
 C'est elle, Citoyens, c'est elle qui se vante
 Avoir fait son devoir, puisqu'elle a massacré
 Celui qui méprisait votre pouvoir sacré.
 Venez au Capitole, allez en diligence
 Reprendre de vos droits l'entière jouissance.

De son côté, *Antoine* fait voir la robe de *César*
 & anime ses anciens soldats à venger la mort de
 leur Maître.

Et vous, braves soldats, voyez, voyez quel tort
 On nous a fait : voyez cette robe sanglante,
 C'est celle de *César* qu'ores je vous présente :
 C'est celle de *César*, magnanime Empereur,
 Vray Guerrier entre tous, *César* qui d'un grand cœur
 S'acquit avecque vous l'entière jouissance
 Du monde &c.

Grévin a aussi répandu quelques maximes dans
sa Tragédie, telles, par exemple, que celles-ci :

Celui qu'un chacun craint, doit se garder de tous.

Ah ! qu'il est mal-aisé de régir liberté !

La peur
Ne trouva jamais lieu, sinon en petit cœur.



LES ESBAHIS,
COMÉDIE EN CINQ ACTES.
ENTRE-PARLEURS.

JOSSE, Marchand.

MARION, Lavandière.

ANTOINE, Serviteur.

L'Advocat.

Le Gentilhomme.

JULIEN, Serviteur.

PANTHALEONE, Italien.

MAGDALÈNE, Fille de GÉRARD.

CLAUDE, Intrigante.

GÉRARD, Marchand.

AGNÈS, Femme de JOSSE.

AVANT-JEU.

JE ne suis pas icy venu
Pour vous conter par le menu,
Le discours de la Comédie :

Car ce seroit offer l'envie
 Que chacun de vous doit avoir
 De nous entendre & de nous voir,
 Attendant qu'elle soit parfaite,
 Je viens de la part du Poète &c.

Les vers suivans sont une critique de certains *Basteleurs* qui en imposaient au public par leurs *Tragédies forcées*, ou leurs *Farces moralisées*, & cette critique est accompagnée d'un persiflage de *Grévin* sur quelques femmes qui, dans la crainte sans doute d'être accusées de lui avoir fourni le caractère de la *Trésorière*, lui avaient reproché d'avoir dit qu'elle demeurait *non loin de la Place Maubert*. Ainsi le Poète, continue le *Prologueur*,

N'ose mettre en escript la rue
 Où il a ceste affaire vue,
 Craignant leur donner quelque ennuy :
 Ce nonobstant j'ay sceu de luy
 Comme une chose bien secrette,
 Que ceste Comédie est faicte
 Sur le discours de quelque amour
 Qui s'est conduit au carefour
 De saint Sévrin : mais je vous prie
 D'autant que vous avez envie
 D'estre secrets, de tenir coy :
 Car je voy cy derrière moy
 Le sire Josse : que personne
 Ne fasse que trop il soubçonne,
 Car notez qu'il est fiancé,
 Pourtant qu'il a toujours pensé

Que Madame Agnès estoit morte :
Mais il fera , avant qu'il sorte
De ce lieu , que sommairement
Vous cognoistrez tout son torment.

En effet , la pièce commence par une complainte de ce *Josse* , vieux Marchand à qui un Gentilhomme a enlevé sa femme & son argent : mais ce n'est , ajoute-t-il :

Mais ce n'est que le temps qui court :
Toujours , toujours ces gens de court
Nous payent en telle monnoye
Et ne s'en vont jamais sans proye ,
N'estimant l'homme vertueux
Qui ne defrobe ainsi comme eux.

On apprend au dénouement que ce ravisseur n'est autre chose qu'un aventurier , & point du tout un courtisan : on juge aisément que ceux de *Henri II* ne ressembloient pas à celui dont parle *Josse* , mais ordinairement un mari dans sa position , ne ménage pas plus l'honneur des autres , que l'on n'a ménagé le sien : on pensait ainsi dans le quinzième siècle , si *Josse* eût vécu dans le dix - huitième , vraisemblablement il aurait eu moins d'humeur.

Cependant il a jeté les yeux sur *Madelon* , fille de son voisin *Gérard* , il est fiancé avec elle , & il meurt d'envie de l'épouser , mais *Madelon* n'est pas de son avis. Sa servante *Marion* pense comme

elle , & son projet est de duper le bon homme *Josse* qu'elle flatte cependant pour en obtenir le *Chaperon* qu'il lui a promis. Depuis qu'il est amoureux , il fait enrager son valet *Antoine* , & *Antoine* se range du côté de *Madelon*. Celle-ci est adorée par un jeune Avocat qui se croit au moment de la perdre & qui ne peut revenir de son changement.

Qu'on vienne maintenant vanter ,
 Qu'on vienne maintenant chanter
 La foy des Dames &c.

Le Gentilhomme lui conseille de la mépriser & de l'oublier , mais il en est trop épris pour faire cet effort sur lui-même , & *Julien* se propose de le rendre heureux , à quelque prix que ce soit. En effet , il se concerte avec *Marion* qui fait prendre à l'*Avocat* un des habits du bon homme *Josse* , & l'introduit dans la chambre de sa maitresse : *Gérard* apprend qu'il y est , regarde par une fente qui se trouve à l'*huys de la chambrette de sa fille* , voit avec plaisir les avances que son prétendu gendre prend sur le mariage , le rencontre un instant après , & lui en fait compliment : *Josse* proteste qu'il n'a pas vu *Madelon* de la journée , *Gérard* lui répond qu'il en a menti ; & la querelle s'échauffe au point que les deux vieillards font au moment de se battre.

Hé , Messieurs , Messieurs , patience , s'écrie un

certain messer *Panthaléone*, Italien, qui depuis quelque tems soupire sous les fenêtres de *Madelon* : *Julien* ne peut le souffrir, & fait croire à *Gérard* que c'est lui qui s'est déguisé pour s'introduire chez sa fille : le *Gentilhomme* paraît & soutient la même chose : sur ces entrefaites arrive une femme que l'un & l'autre reconnaissent pour avoir été leur maitresse ; mais le plus étonné de tous, c'est *Josse* qui retrouve sa chère moitié dans cette femme : elle le menace de le faire pilorier en pleine halle, pour s'être voulu marier à deux à la fois, & il se raccommode avec elle, par l'entremise de *Gérard* qui lui représente qu'il faut que la chèvre broute où est elle est liée : *Madelon* se trouve libre, & le père consent à lui donner l'Avocat.

Nous ne parlons point de la Dame *Claude*, intrigante plus malhonnête encore que celles dont *Plaute* a fait usage dans ses Pièces. Le *Gentilhomme* est un de ses habitués, elle vient lui offrir une des beautés qui meublent son Serrail, il l'accepte, & un instant après, il vient faire parade de sa prétendue bonne fortune. C'est aussi chez cette Dame *Claude* que la femme de *Josse* s'est retirée depuis son retour de Lyon où elle a été manger avec messer *Panthaléone*, l'argent qu'elle a pris à son mari qui se trouve encore trop heureux qu'elle veuille bien lui pardonner.

Nous ajouterons que les expressions ne sont pas plus décentes que le fond des caractères, & cependant cette Comédie eut, comme la *Trésorière*, l'honneur d'être jouée devant la Duchesse de *Lorraine* pour les noces de laquelle *Grévin* la composa par ordre de *Henri II.* Elle est en général plus plaisante que la première, & les *Ebahissemens* de la fin nous paraissent avoir fourni à M. de *Beaumarchais* l'idée de l'excellent comique qui règne dans quelques scènes de son *Barbier de Séville*. Une chose encore à remarquer dans les *Esbahis*, c'est la quantité de *Proverbes* que l'Auteur y a employés, & qui presque tous sont placés avec beaucoup d'adresse, mais la *Trésorière* l'emporte du côté des détails, & celle-ci en offre peu qui nous aient paru dignes d'être cités.

L'une & l'autre furent représentées à la suite d'une *Satyre* que l'on appelait communément les *Veaulx*, *Satyre* plus ancienne que les Pièces de *Grévin*, & qui était une espèce de Prologue que l'on donnait pour amuser les Spectateurs les plus impatiens, tandis que les Acteurs s'habillaient pour jouer leurs rôles.

Un Comédien vient sur le Théâtre, fait quelques complimens à l'assemblée, & un Personnage, caché derrière la tapisserie, lui adresse les vers suivans :

Vraiment vous dites vrai, Capitaine l'Oison.

LE PROLOGUEUR.

Ah ! qu'entends-je morbleu ! qu'est-ce qui m'injurie ?
Si je monte une fois en ma haute furie ,
Que diable ! j'en battray qui font les veaulx céans.

LE CACHÉ.

Je tremble comme un four : qu'il fera du fiens ,
Si quelqu'un d'entre vous lui porte de la paille.

LE PROLOGUEUR.

Ah ! corbleu ! c'est trop fait , il faut que je l'affaille.
Demeurez-là , Messieurs , je vais le testonner.
Cecy me fait vraiment grandement estonner :
Je l'ay cherché par-tout , allant de place en place ,
Et si par la corbleu ! je n'ai pu voir sa face ,
Je croy , pour le certain , que c'est quelque Démon
Qui vient pour nous tenter.

LE CACHÉ.

O mon amy ! c'est mon.

LE PROLOGUEUR.

Escoutez : oyez-vous comme il rumine encore ?

LE CACHÉ.

Racontez : oyez-vous cette grosse pécore ?

LE PROLOGUEUR.

Pécore ! par la mort ! tu mens , il n'en est rien.
Je suis brave & galant , & fort homme de bien.

LE CACHÉ.

Il faut donc se bruster pour avoir de ta cendre.

LE PROLOGUEUR.

Brûler ! digne merbeuf ! je ne vais pas attendre ,
Je vais bien faire Gille , ô c'est un Gobelin.

LE CACHÉ.

Ma foy , vous dites vray , mon pauvre Jobelin !

(*Le Prologueur regarde derrière
la tapisserie.*)

LE PROLOGUEUR.

Bestes ! Messieurs , adieu , d'icy je me retire ,
De peur qu'attendant trop , il ne m'advienne pire.
Vert & bleu , quel fillaut ! je le viens d'aviser ,
Et par ma foy , ses dents il faisoit éguiser.
O digne verrubleu ! quelle vilaine beste !
Elle a , comme un cocu , des cornes à la teste.

Ce morceau sert de prélude aux *Corrivaux* ,
Comédie facétieuse de *Pierre Troterel* , Ecuyer ,
sieur d'*Aves*. *Jean de la Taille* est Auteur d'une
Pièce de ce nom , dont nous parlerons à son
article.

MELLIN DE SAINT-GELAIS.

» *Meslin* ou *Meclin* de *St-Gelais* , dit la *Croix*
» du *Maine* dans sa *Bibliothèque Françoisse* , étoit
» natif d'Angoulême , Abbé de *Reculs* , *Aumônier*
» de M. le Dauphin de France , l'an 1525 , issu
» de la très-noble & ancienne Maison des Sieurs
» de

» de *St-Gelais* en *Acquitaine*, & parent d'*Octavien*
 » de *St-Gelais*, Evêque d'*Angoulesme*, je n'ose
 » dire ce que j'ai entendu dudit *Meslin*, & en
 » quelle qualité il appartenoit audit Evêque, jus-
 » qu'à ce que j'en m'en sois plus avant informé
 » par ceux de cette Maison, lesquels peuvent en
 » savoir plus que moy, (pour leur appartenir de
 » plus près.) Si, diray-je toutesfois qu'il étoit
 » estimé l'un des plus doctes hommes de la Cour
 » du Roi *François I*, père des Lettres, & si je
 » veux répéter icy les louanges que lui a données
 » l'Auteur du Livre intitulé le *Quintil Censeur*,
 » qui est un Traité fait contre *Joachim du Bellay*,
 » par *Charles Fontaines*, Parisien, je diray qu'il
 » savoit composer en tous genres de vers, & sur-
 » tout qu'il étoit excellent pour les lyriques, les-
 » quels il mettoit en musique, les chantoit, les
 » jouoit & sonnoit sur les instrumens, étant Poète
 » & Musicien vocal & instrumental (afin d'user
 » des termes dudit Auteur), étant encore Mathé-
 » maticien, Philosophe, Orateur, Théologien,
 » Jurisconsulte, Médecin & Astronome, bref,
 » docte en tous arts & sciences.

» Il est cause que les *Voyages aventureux de*
 » *Capitaine Alphonse*, *Xaintongeois*, ont été im-
 » primés à *Poictiers*, l'an 1559, par les *Marnefs*,
 » lesquels il recouvra avec grande peine, pour en
 » faire le public participant; le *Courrisant*, de M.

» *Balthazar de Chastillon* , traduit premièrement
 » d'italien en françois par *Jean Colin* , a été revu
 » & corrigé par ledit *Meslin de St-Gelais* , &
 » imprimé à Paris , chez *Gilles Corrozet* , l'an
 » 1549 «.

Ce passage renferme à - peu - près tout ce qui concerne la vie de cet Ecrivain qui naquit au mois d'Avril 1491 , & qui réellement eut pour père *Octavien de St-Gelais* , Evêque d'Angoulême : il fit ses études à Paris , & delà il passa en Italie où il s'attacha à la Jurisprudence , mais il la quitta pour se livrer à la Philosophie , & ensuite à l'Astrologie : de retour en France , où l'on prétend qu'il apporta le Sonnet & le Madrigal , nés dans le pays qu'il venait d'habiter , il se distingua par quelques pièces de vers qui lui méritèrent la bienveillance de *François I.* Ce Prince le fit son Bibliothécaire de Fontainebleau , & cet emploi lui fut continué par *Henri II* : cependant il parut qu'il fut disgracié , ou au moment de l'être par le premier de ces Souverains , & l'on peut en juger par l'Epître quarante-unième de *Clément Marot* :

O *St-Gelais* ! créature gentille ,
 Dont le savoir , dont l'esprit , dont le style
 Et dont le tout rend la France honorée ,
 A quoy tient-il que ta plume dorée
 N'a fait le sien ? Ce mauvais vent qui court ,
 T'auroit-il bien poussé hors de la Cour ?

O Roy François & tant qu'il te plaira , pers-le ,
 Mais si le pers , tu perdras une perle ,
 Sans les susdits blasonneurs blasonner ,
 Que l'Orient ne te sauroit donner.

Peut-être avait-il déplu au Roi par quelque rail-
 lerie , défaut auquel il était sujet , & qui l'avait
 rendu redoutable au célèbre *Ronsard* : c'était de
 lui que ce Poète disait , en s'adressant au Ciel :

Préserve-moi d'infamie ,
 De toute langue ennemie
 Et de tout esprit malin ,
 Et fais que devant mon Prince
 Déformais plus ne me pince
 La tenaille de Melin.

Depuis ce tems , il devint l'ami de *Ronsard* ,
 & continua d'être celui de *Marot* qu'il a défendu
 contre *Sagon* & la *Huetterie* : le premier, qui était
 Prêtre Normand & Curé de Beauvais , a fait des
 Satyres , intitulées , *Epîtres Antimarotiques* , aux-
 quelles *Marot* a répondu sous le nom d'un valet
 nommé *Fripelipes* , antagoniste digne de *Sagon*
 & de son confrère *Huet* ou la *Huetterie*.

L'amour fut presque toujours le sujet des vers
 de *St-Gelais* , & souvent les Saints & les Saintes
 du jour servirent de motif à ses tendres déclara-
 tions. Son usage aussi était de les écrire sur
 les livres de prières des Dames de sa connaissance ,
 & l'on sait qu'alors ces livres étaient presque toujours

ornés de peintures & de miniatures. Un petit tableau de cette espèce, représentant deux Martyrs, lui inspira le madrigal suivant :

Amour a fait du cœur qui étoit mien ,
Un saint Laurent, un saint Sébastien :
Heureux le vôtre en qui flames, ni flèches
Ne firent onc impressions, ni brèches.

Une autrefois il mit sur les *Heures* d'une femme qui avait dévotion aux onze mille Vierges :

Bien pouvez chandelles & cierges
Offrir aux onze mille Vierges,
Puisque vos obstinés desirs
Font plus d'onze mille Martyrs.

Outre les Ouvrages dont nous avons parlé plus haut, & les Epîtres, Sonnets, Ballades &c. compris dans ses Œuvres poétiques dont il existe plusieurs éditions, *Mellin* a traduit de l'italien la *Sophonisbe du Triffin*, la première pièce dramatique régulière, composée depuis le renouvellement des arts.

On le regarde, à juste titre, comme un des Poètes les plus agréables de son tems, & le seul reproche qu'on puisse lui faire, c'est d'avoir été un peu trop libre, vu le caractère dont il était revêtu, mais on prétend qu'en cela il ressemblait à son père qui était Poète & galant : on ajoute que pour l'imiter en tout, il eut une fille à la-

quelle il a quelquefois adressé des vers sous le nom de *Diane*, & sous le titre de sa *Nièce*. Il est mort au mois d'Octobre 1558, âgé de 67 ans, & a été enterré dans l'Eglise de *Saint-Thomas*, à présent *Saint-Louis* du Louvre.

Nous avons dit plus haut que dans sa jeunesse il avait étudié l'*Astrologie judiciaire*, du moins lui attribue-t-on un Ouvrage, intitulé : *Avertissement sur les jugemens d'Astrologie, à une Dame studieuse* : cet Ouvrage a fait dire à Grévin :

C'est cela qui me fait penser que maintenant
L'ame de Saint-Gelais est dans le firmament,
Puisque vivant, il fut Astrologue & Poète.

SOPHONISBA,

Tragédie très-excellente, tant par l'argument, que par le poli langage & graves sentences dont elle est ornée, représentée & prononcée devant le Roy (Henri II) en sa ville de Blois, en 1559.

Au revers de ce titre, on lit :

GILLES CORROZET

AU LECTEUR.

„ IL n'est besoin, Lecteur, que je te recom-
„ mande le petit œuvre présent, parce que l'au-
„ thorité, savoir, noblesse & expérience de ceux

» qui l'ont mise en françois, & avec grande pompe
 » & digne appareil, ont représenté les mêmes per-
 » sonnages de la Tragédie devant la Majesté Royale,
 » en sa Ville de Blois, sont très-suffisans témoi-
 » gnages de la beauté & élégance de la matière :
 » laquelle de soi-même se descouvre ornée des
 » parties de bien parler, parée des affections &
 » passions tragiques, & enrichie de sentences graves
 » & morales & démonstrantes l'instabilité de for-
 » tune, & la variété de la vie humaine; sur l'exemple
 » de la Reyne *Sophonisba*, laquelle pour ne venir
 » captive en la puissance des Romains, éleut plutôt
 » la mort par poison, que la consternation de sa
 » vie.

» Sois averti, dit à la fin le même *Corrozet*,
 » qu'en imprimant la présente Tragédie, nous
 » avons été fort certains que feu *Mellin de St-*
 » *Gelais* a été le principal Auteur, duquel n'est
 » besoin d'écrire les louanges. Au reste, que toute
 » la Tragédie est en prose, excepté les chœurs, ou
 » assemblées des Dames qui parlent en vers de
 » plusieurs genres ».

Le Jugement de la postérité n'a pas confirmé
 le pompeux éloge que l'Editeur fait de cette Pièce
 qui ne fut jouée qu'après la mort de l'Auteur, &
 par les soins de son ami *François Habert* à qui
St-Gelais l'avait confiée en manuscrit. Elle se
 trouve même imprimée à la suite du *Monarque*

de ce même *Habert*, & de-là, l'erreur dans laquelle sont tombés quelques Ecrivains qui l'en ont cru le Traducteur. Du reste, il est étonnant que *Mellin* qui rimait facilement, n'ait mis en vers que les Chœurs de *Sophonisbe*, mais vraisemblablement il n'était pas né pour traiter les grands sujets, & les vers de ces mêmes Chœurs sont si faibles, que l'on ne doit pas regretter qu'il n'ait écrit les Scènes qu'en prose : c'est la première Tragédie de ce genre, & nous observerons avec MM. *Parfait* qu'il est singulier que beaucoup de personnes n'y aient pas pensé pendant la dispute de *La Motte* & de ses *Adversaires*. Il ne l'est pas moins que les Historiens du Théâtre n'aient donné aucune idée de cette Pièce qui, toute informe qu'elle est, nous a paru remarquable par la singularité & sur-tout par la naïveté de ses détails : nous allons mettre nos Lecteurs à portée d'en juger.

Sophonisbe, fille d'*Asdrubal*, est promise en mariage à *Masiniſſa* Roi des Massiliens ; sur ces entrefaites, les Romains attaquent l'Espagne, *Asdrubal* vole à son secours, & vaincu par *Scipion*, il fait une ligue avec *Syphax*, Roi de Numidie, auquel il accorde la main de *Sophonisbe*. Depuis ce moment, *Masiniſſa*, allié des Romains, devient l'ennemi déclaré de *Syphax*, marche contre lui, le fait prisonnier, & s'empare de Cirté, Capitale de ses Etats. *Sophonisbe* s'y trouve

renfermée avec ses femmes, & voici de quelle manière elle parle au vainqueur, après avoir obtenu de lui qu'il fera tout son possible pour ne pas la remettre au pouvoir du Sénat.

» Monseigneur, vostre gracieux langage qui
 » vous monstre avoir quelque compassion de moy,
 » ressuscite dans mon cœur beaucoup d'espérance,
 » & de-là je prendray la hardiesse de parler avec
 » plus de confiance à vous, combien que j'aye
 » senti à regret à par moi de ne pouvoir en cette
 » tribulation parler sinon de mes ennuis qui peut-
 » être me feront trouver importune : mais je me
 » reconforte en pensant que la nature d'un gentil
 » cœur est de donner volontiers audience & aide
 » aux affligés & de se complaire en si bonne œu-
 » vre, & pour ce, suivant mon premier propos,
 » je vous supplie, Monsieur, avoir pitié de moy
 » & de ne me laisser en la servitude d'aucun Ro-
 » main. Ja ne sauroit-il tomber en mon enten-
 » dement que vous ne le puissiez faire ; car qui
 » aufera débattre qu'il ne vous appartienne bien,
 » outre le principal du butin, avoir une femme
 » en votre disposition, & ne me dites point, s'il
 » vous plaist, que d'eux je ne puis avoir traitement
 » que raisonnable ; l'inimitié que de tous tems ils
 » ont portée à ma patrie & particulièrement à ceux
 » dont je suis descendue, me fait inévitablement
 » attendre de leur domination toutes les sortes

» d'outrages , d'injures & de desplaisirs qui se
» peuvent imaginer , chose à fuir plus que la mort ,
» qui me fait de rechef vous demander cette grace
» de m'en délivrer par ces genoux que j'embrasse
» & par cette victorieuse main pleine de valeur
» & de foy que je vous baise. D'autre refuge ne
» m'est demeuré en ce monde , sinon vous , Mon-
» sieur , à qui j'ay recours comme au port de ma
» sauveité. Que si toute voye m'est interdite , & est
» force que je devienne en la discrétion de ces
» gens-là , veuillés m'en au moins délivrer en me
» donnant la mort : je vous demande cette der-
» nière grace laquelle vous ne pouvés dire n'estre
» en votre puissance. Pourtant , Monsieur , ne me
» la refusés point , & ajoutés cette promesse au
» louable commencement que vous avés donné à
» mon espérance.

M A S I N I S S A.

» Il fait bon quelquefois user de gracieusetés &
» quelquefois estre audacieux ; mais si jamais l'au-
» dace est de saison , elle l'est quand on en use
» pour choses honnêtes & œuvres pitoyables ; car
» il n'est rien qui tant rende l'homme semblable
» à Dieu , que s'employer pour les hommes , &
» mettre autrui en sûreté : or pour faire donc nou-
» velle responce à vos ardentés & trop gracieuses
» Requestes pour estre refusées , je vous assure

» & promets , Madame , de faire pour vous ce
 » que vous me demandés , & s'il se trouve hom-
 » me si hardi qui aise seulement vous toucher la
 » robe , je luy feray sentir qu'il m'aura offensé :
 » & pour plus grande sûreté , je vous veux don-
 » ner ma foy & la livrer en votre main , avecque
 » le Dieu qui m'a donné faveur au recouvrement
 » de mon Royaume , que vous n'y êtes en puissance
 » d'aucun Romain , tant que la vie me soutien-
 » dra..... Je ne veux d'autre récompense du
 » bien , sinon le plaisir de le faire en effet , car
 » le bien se doit faire pour ce qu'il est bien &
 » qu'il est la vraie rétribution de foy-mesme &
 » le seul but de toutes nos actions « .

S O P H O N I S B E .

» On voit beaucoup de gens conduits à de glo-
 » rieuses entreprises par l'espérance de rétribu-
 » tion..... Mais , Monsieur , que dois-je faire ,
 » car je n'ay , ny veux avoir volonté ny conseil que
 » le vostre.

Masiniſſa l'invite à rentrer dans le Château où
 il l'inſtruire de ce qu'elle doit faire , & la prie de
 ne point douter de ſa parole. *C'eſt ma coutume ,*
ajoute-t-il , de garder ce que je promets comme ma
vie , & ne ſiet bien à nul d'avoir une choſe au cœur
& une autre en la bouche.

Son intention eſt de l'épouſer & il l'épouſe ;

Lélius, Capitaine Romain, condamne ce mariage, réclame *Sophonisbe* comme prisonnière du Sénat, & ne peut l'obtenir de *Masiniſſa* qui lui répond que Rome n'a point de droits ſur ſa femme. La querelle s'échauffe, *Caton* arrive & les deux Adverſaires promettent de ſ'en rapporter à ſa déciſion : ce dernier inſtruit *Scipion* de ce qui ſ'eſt paſſé, & *Scipion* fait voir à *Masiniſſa* que, ſous quelque prétexte que ce ſoit, il ne peut ſe diſpenſer de remettre *Sophonisbe* au pouvoir du peuple Romain, » puisſque ainſy eſt, lui répond » *Masiniſſa*, que je vous voy réſolu en ce pro- » pos de la vouloir avoir, je n'en conteſteray » plus contre vous, car je veux que non-ſeulement d'elle, ains encore de cette mienne perſonne vous puiſſiés toujours diſpoſer à votre » plaſir ; mais bien vous veux-je ſupplier de » n'eſtre point mal content ſi je cherche d'acquitter ma parole & ma foy laquelle, avant » qu'y bien penſer, j'ay oubligée un peu trop » ſoudainement.

S C I P I O N.

» Cette réponſe eſt digne de vous, ſi en faites » comme mieux vous ſemblera, pourvu que nous » l'ayons «.

Masiniſſa ſe retire en ſon logis pour réfléchir à la manière dont il ſ'y prendra, tant pour ſ'ac-

quitter de sa parole , que pour satisfaire à la volonté de *Scipion* , & quelque tems après , la première Femme de la Reine instruit les Dames de la funeste résolution du vainqueur qui vient de lui envoyer un de ses *Ecuyers* avec une coupe pleine de poison.

» Madame , lui dit cet *Ecuyer* , le Roy mon
 » Maître m'envoie vers vous & vous mande par
 » moy que volontiers il vous eust tenu sa première promesse : mais puisqu'un autre plus puissant luy en a osté le moyen , à tout le moins
 » vous tient-il la seconde ; c'est que si vous voulez ,
 » vous ne tumberés point vivante en la puissance
 » des Romains , vous conseillant en cet endroit ,
 » acte digne du noble sang dont vous estes issue.
 » Ces paroles ouies , la Reine a rendu la main
 » & pris la coupe avec un visage constant & assuré , puis a répondu au Porteur : dites à vostre
 » Maître que sa nouvelle espouse accepte de bon cœur le premier présent qu'il lui envoie , qu'ainsy
 » est qu'il ne luy en peut envoyer de meilleur «.

Donnés , répond *Monime* à *Arcas* , dans le *Mithridate* de *Racine*.

Donnez : dites *Arcas* au Roi qui me l'envoie ,
 Que de tous les présens que m'a faits sa bonté ,
 Je reçois le plus cher & le plus souhaité.

La même Dame raconte que *Sophonisbe* est allée au Temple offrir ses joyaux à *Junon* & lui

recommander d'avoir soin de ses femmes qu'elle laisse, comme brebiettes au milieu des loups affamés, qu'ensuite elle est revenue chez elle où elle a fait tirer de ses coffres un drap de soye & un de lin, destinés à l'ensevelir lorsqu'elle ne serait plus, qu'elle s'est assise sur son lit; qu'elle a pris son fils entre ses bras & qu'elle l'a baisé si affectueusement, que deux ruisseaux de larmes lui sont tout à un coup sortis des yeux en grande abondance: ... puis se tournant devers nous, elle nous a toutes baisées l'une après l'autre en nous disant; mes bonnes amies, voici le dernier jour que vous me verrez jamais: adieu vous dis & vous demande pardon si jamais j'ay offensé aucune de vous.

Pendant ce récit, *Sophonisbe* avale le poison & un moment après, elle vient sur la Scène, prendre congé du soleil, du pays qui l'a vue naître, des femmes qui l'ont servie, des Dames de *Cirré* qui sont tombées sous la domination d'un nouveau Seigneur.

Tandis qu'elle s'est empoisonnée, *Herminia* fait les préparatifs de ses noces avec *Masiniissa*: elle arrive, *Sophonisbe* la supplie de vivre pour avoir soin de son fils, & la réponse de cette fidèle amie nous a paru digne d'être rapportée.

« Comment, lui dit-elle, vous pensez donc que je puisse demeurer en ce monde après vous? » non, non, je vous accompagneray dessous la

» terre , & jamais de vous ne me départiray : ha
 » cruelle ! hé me voudrés-vous esloigner de vous !
 » ne vous souvient-il plus de notre si parfaite
 » amitié ! avés-vous donc oublié ce que tant sou-
 » vent vous m'avés dit ? que si bien vous avies
 » à estre (par manière de dire) Reine du ciel ;
 » encore vous greveroit-il d'y aller sans moy : &
 » maintenant que vous estes prête à passer en une
 » autre vie , faites compte de me laisser icy en con-
 » tinuelle langueur. Ha ici à Dieu ne plaise qu'il
 » soit ainsi : aussi ne fera-t-il , non , car com-
 » ment que ce soit , jamais ne vous abandonne-
 » ray ; plustôt me devies-vous faire appeller alors
 » que le poison vous a esté présenté & m'en bailler
 » la moitié , à celle fin que toutes deux eussions
 » rendus les esprits en un mesme point d'heure :
 » & en nostre vie , nos volontés ont esté si con-
 » jointes , que l'on pourroit véritablement dire
 » que ce n'étoit qu'une : aussi en mourant en-
 » semble on connoitra que ce n'étoit qu'une même
 » ame qui tenoit en vie nos deux corps « .

Sophonisbe la conjure de vivre pour son fils ,
 pour sa mère dont elle sera la consolation , pour
 son frère qu'elle doit épouser , & se retire dans
 sa chambre où elle va se préparer à mourir .

Cependant *Mafinissa* a résolu de la sauver , à
 quelque prix que ce soit , & vient annoncer à ses
 femmes qu'il va la faire enlever & conduire à

Carthage par ses *Chevaux-Légers*, mais il n'en est plus tems, & là seule consolation qui lui reste, c'est de donner une sépulture royale à la plus vertueuse des Princesses.

D A M E S.

Ce qui de nous tous doit estre,
Est écrit au grand volume
Des cieux avant nostre naistre,
Qui de la première s'allume.
Trop de soy-même présume,
Qui cuide s'en exempter,
Soit douceur, ou amertume,
Force est de s'en contenter.

Telles sont les dernières réflexions du *Chœur* qui, d'après l'état où se trouve *Sophonisbe*, s'entretenant souvent des révolutions auxquelles sont exposés les Princes & les Grands qui sont plus à plaindre que les Particuliers, parce qu'ils tombent de plus haut.

Comme la foudre toujours
Presque donne aux hautes tours,
Et des plus grandes montagnes,
Toujours ès pleines campagnes
Tombent les grosses rivières,
Aussi larmes coutumières
Et regrets les plus perçans
Sont propres aux plus puissans.

Nous n'ajouterons à ces deux morceaux, que les six vers suivans dans lesquels *St-Gelais* a rendu,

d'une manière assez poétique , la terreur que les femmes éprouvent à l'aspect de *Mafiniffa* qui vient de s'emparer de la ville.

Las ! je me sens au cœur
Une si grande peur ,
Que je ne fais que taire , ou que parler.
Je me sens toute telle
Comme la colombelle
Qui sur son chef voit un aigle voler.

Nous sommes loin de mettre cette Pièce au rang des bons Ouvrages , mais si elle pèche par la conduite , elle intéresse par le fond : la Scène de *Sophonisbe* & d'*Herminia* est attendrissante ; le caractère de *Mafiniffa* est assez fortement dessiné dans quelques endroits , & l'on retrouve dans les trois Romains ce ton de hauteur , de protection , quelquefois même de mépris avec lequel ils parlaient aux Rois qu'ils regardaient comme leurs sujets.

JEAN DE LA MAISON-NEUVE , Berruyer.

Cet Auteur n'est connu que par le Colloque social de *paix , Justice , Miséricorde & Vérité , pour l'heureux accord de très-augustes & très-magnanimes Rois de France & d'Espagne*. Paris , chez *Martin l'Homme* , 1559 , in-8°.

L'Auteur joue un rôle dans cette espèce de *Moralité* qu'il commence par une longue tirade
de

de vers , qui introduit la *Paix* , & la met en conversation avec ses trois sœurs. Elles se félicitent du bonheur que va procurer à la France la réconciliation de *Henri II* avec le Roi d'Espagne , des avantages qui naîtront du mariage de ce Monarque avec la fille du premier , ainsi que de celui du Prince de *Piedmont* avec *Marguerite* , sœur du même Roi. Tout se passe en dialogues très-froids , & qui n'offrent rien de piquant ni dans le style , ni dans les idées. Il est probable que cet Ouvrage n'a jamais été représenté. On attribue au même Auteur l'*Adieu des neuf Muses aux Rois , Princes & Princesses de France , à leur département du festin nuptial de François de Valois , Roi Dauphin , & de Marie d'Estuart , Reine d'Ecosse*.

FRANÇOIS HABERT.

Il naquit à Issoudun en Berry , fut l'ami de *Mellin de St - Gelais* , Secrétaire de M. le Duc de Nevers , & Auteur du *Monarque* , ou si l'on veut , des *Divins oracles de Zoroastre* , ancien Philosophe Grec , interprété en rime françoise. Paris , chez *Philippe Danfrie & Richard Breton* , 1558 , in-8°. Cette Pièce est écrite en mauvais vers de cinq pieds , & précédée d'un Prologue qui , comme le reste de l'Ouvrage , n'offre qu'un mélange ridicule des dogmes du christianisme , avec les men-

Tome XII. Part. II.

H

songes du Paganisme. Le but de *Habert* était de prouver que l'amour & le vin énervent les forces, que *Bachus* & *Vénus* nuisent également. Telle est à-peu-près le résumé de la vérité qui termine la Comédie par les vers suivans :

Conclusion : pour les vices estaindre ,
 Et pour avoir l'héritage des cieux ,
 Craindre il convient l'Eternel , sans se faindre ,
 Et Atropos mettre devant les yeux :
 Comme avés vu par un Roi vicieux ,
 Non amendé du conseil véritable ,
 Mais seulement du regard furieux
 De cette mort à tous espouvantable.
 O peuple humain ! qui d'excessive table
 Fais ton Dieu seul , pour bien remplir ta panse ,
 Et dont le cœur du monde insatiable
 Trop enyvré , rien que tant mal ne pense ,
 Voy que celui qui mal & bien compense
 Te donnera , si désir ne te mord
 De demander pardon de ton offense
 A Christ qui fait revivre l'homme mort.

Habert qualifié de Poète de *Henri II*, se désigna sous le titre de *Banni de Lieffe* , & prit pour devise, *se de Soulas*. On ignore quand ni comment il est mort , mais ce qu'il y a de certain , c'est qu'il lutta long-tems contre la fortune. Il a fait quelques Fables , & a traité plusieurs sujets qui depuis l'ont été par la *Fontaine*.

JOACHIM DU BELLAY.

Il naquit vers 1524, dans la terre de *Liré*, de *Jean du Bellay*, Seigneur de *Gonor* & de *Renée de Chabot*, Dame de la terre que nous venons de nommer.

Le jeune *du Bellay* resta long-tems sous la tutelle de son frère aîné qui négligea son éducation, & ne lui donna ni les moyens d'entrer au service, ni celui de cultiver la Poésie pour laquelle il avait d'heureuses dispositions : ce frère mourut, mais à son tour *Joachim* fut obligé de servir de tuteur à son neveu *Claude du Bellay*, Baron de *Gonor*, & doht la fortune, dérangée par son père, occupa *Joachim*, au point qu'il en tomba dangereusement malade. Rendu à lui-même par la mort du Baron, il étudia les Poètes Grecs & Latins, s'en appropria les beautés, composa des pièces qui le firent surnommer l'*Ovide Français*, & lui méritèrent l'estime de *François I*, de *Henri II*, & de la Reine de *Navarre*.

En 1549, il fut en Italie à la suite de son parent le Cardinal *Jean du Bellay* avec lequel on le brouilla peu de tems après son retour en France, & cet événement lui causa tant de chagrin, que sa santé qui avait paru se rétablir, en fut absolument altérée. Il était devenu sourd pendant son voyage, & c'est par-là seulement qu'il a la me-

destiné de se comparer à *Ronsard* dont il fut l'ami.

Si ma facilité semble avoir quelque grace ,
Si ne suis-je pourtant enflé de cette audace
De la contre-peser avec ta gravité
Qui fait à la douceur mêler l'utilité.
Tout ce que j'ai de bon , tout ce qu'en moi je prise ,
C'est d'être , comme toi , sans fraude & sans feintise ,
D'être bon compagnon , d'être à la bonne-foi ,
Et d'estre , mon *Ronsard* , demi-sourd comme toi.

De leur tems , cependant , plusieurs personnes
faisaient autant de cas de l'un que de l'autre ,
mais *du Bellay* se regardait comme inférieur , &
disait à *Ronsard* , dans un autre endroit :

Ceux qui trop me favorisent ,
Au prix de tes chansons les miennes autorisent ,
Disant , comme tu fais , pour me mettre en avant ,
Que l'un est plus facile , & l'autre plus savant.

Il est bien difficile , pour ne pas dire impossible ,
d'être Poète sans avoir le cœur tendre , & *du Bellay*
aima beaucoup une demoiselle d'Angers , qu'il a
désignée sous le nom d'*Olive* , anagramme de
son véritable nom qui était *Viole*. Il a fait pour
elle cent cinquante sonnets qui tous semblent
traduits de *Pétrarque* : il était naturel de prendre
un Italien pour modèle dans un genre que l'on
venait d'emprunter de sa nation.

Nous ne parlerons ni des Odes de *du Bellay* ,

ni de sa traduction de plusieurs livres de l'*Enéide*, ni de son *Illustration de la langue Française*, & nous nous contenterons même de citer la pièce suivante, comme relative au Théâtre : elle est intitulée :

Epithalame sur le mariage de très-illustre Prince , Philibert Emmanuel , Duc de Savoye , & de très-illustre Princesse , Marguerite de France , sœur unique du Roi & Duchesse de Berry , à cinq Personnages. Paris , chez Federic Morel , 1559.

Cet Ouvrage , qui ne mérite point d'extrait , n'est qu'un tissu de louanges fades pour les nouveaux époux , & à la suite , on en trouve trois autres que l'on peut ranger dans la classe des anciens Ballets : en voici les titres :

Entreprise du Roi Dauphin pour le Tournoi , sous le nom des Chevaliers aventureux , à la Reyne & aux Dames.

Inscription.

Entreprise de M. de Lorraine : aux Dames.

Eustache du Bellay , Evêque de Paris , était cousin de *Joachim* , & en 1555 , il lui donna un Canoniat dans son Eglise , mais *Joachim* ne le garda qu'un an ; enfin la nuit du premier Janvier 1560 , il mourut d'apoplexie , âgé de 37 ans , selon *M. De Thou* , de 35 selon *Scévole de Sainte-*

Marthe qui a fait son épitaphe dans les termes suivans :

O bienheureux esprits qui habitez là-bas ,
 Des champs Elisiens la plaine toujours verte ,
 Que vous devîntes bien riches de notre perte ,
 Quand du Bellay changea sa vie à son trépas !
 Si nous nous plaifons tous à ces petits ébats
 Qui nous furent produits par sa Muse diferte ,
 Cependant que son ame étoit ici couverte
 Du manteau qui , comme elle , immortel n'étoit pas.
 Vous qui , à découvert , dans cette ame gentille ,
 Voyez mille beautés & beaucoup plus de mille ,
 Combien recevez-vous plus que nous de plaifirs !
 Encore notre joie est d'ennui toute pleine ;
 Car tant plus nous trouvons plaifante cette veine ,
 Tant plus sa perte hélas ! nous vient à déplaire.

Tous ses Ouvrages furent réimprimés après sa mort , & dédiés au Roi *Henri III.* Voici de quelle manière en parle l'Editeur. » *Joachim du Bellay*
 » prompt & aigu en inventions , discret & mo-
 » deste en paroles , subtil en ses discours , doux
 » en sa conversation , prévoyant ès choses soup-
 » çonneuses , ouvert en celles qui étoient assurées ,
 » & entier en ses promesses. Il étoit autant diffi-
 » cile aux mauvais de se tromper , comme aux
 » bons chose facile de s'en aider «.

La Croix du Maine dit que ses Œuvres vivront
 autant que dureront les langues esquelles il a écrit.
 Cet Historien a raison , & *du Bellay* , né Poète ,

avait reçu de la nature le précieux talent de passer, avec la plus grande facilité, du gracieux au sublime : plusieurs de ses Sonnets sont charmans, ses Odes réunissent souvent l'enthousiasme & l'harmonie, son *Illustration de la langue Française* est pleine de grace & de goût : d'après cela, l'on est étonné du peu de poésie & de verve que l'on trouve dans sa traduction d'une partie de l'*Enéide*. Comment un Auteur qui a si heureusement imité quantité de morceaux des anciens Poètes, n'a-t-il pas saisi le génie de *Virgile*, rendu depuis, avec élégance par M. l'Abbé de Lille, de l'Académie Française ?

La justice que nous rendons à son mérite, nous rappelle, avec amertume, la perte de M. de *Clinchamps* qui a traduit quelques morceaux de l'*Enéide*, dans lesquels on admire le nombre, la noblesse & l'énergie de son original. Il était né à Caen, ville de Normandie, où il remporta quelques prix académiques, & entr'autres celui de l'Ode : son sujet était le *Soleil fixe*, & de l'aveu des connaisseurs, quelques-unes de ses strophes étaient dignes d'être comparées aux plus belles de *Rousseau*. Il nous reste de lui un *Narcisse*, Poème en plusieurs chants, & qui, malgré ses défauts qu'une longue maladie ne lui a pas permis de corriger, justifie dans vingt endroits différens, l'éloge que nous faisons de son talent. Il travaillait aussi à un *Hercule mourant*, Tragédie en cinq actes,

dont quelques scènes, déjà versifiées, annonçaient un Ouvrage fait pour être placé à côté de nos meilleures Pièces : mais un coup qu'il avait reçu à la tête, lui occasionna une longue maladie dont il est mort à Paris, en 1768, dans la trente-quatrième année de son âge, universellement regretté de tous ceux qui le connaissaient. Nous ne pouvons mieux comparer son caractère qu'à celui de *la Fontaine* : il en avait toute la douceur & toute la simplicité. L'amitié est souvent exagérée sur le compte de ceux dont elle a fait choix, & nous ne craignons pas de répéter que la vérité seule a dicté ce que nous venons de dire de M. de *Clinchamps*.

JACQUES DUBOIS.

Tout ce que l'on en fait, c'est qu'il est né à Péronne, & qu'il a fait une Pièce, intitulée :

Comédie & Réjouissance de Paris, sur les mariages du Roy d'Espagne & du Prince de Piedmont, avec Mesdames, Princesses de France, Elyzabeth & Marguerite, fille & sœur du Roi Très-Chrétien Henri II, contenant les particularités des Cité, Ville & Université de Paris, avec trois Epithalamies chantées par elles trois. Paris, chez Olivier de Harfy, in-8°.

Paris à trois filles, la *Cité*, la *Ville* & l'*Université*, avec lesquelles il s'entretient des avantages

qui leur sont communs, & ensuite il leur ordonne de se parer magnifiquement pour assister à deux grands mariages qui vont se faire. Il sort, & ses trois Filles se disputent la prééminence. A son retour, il les met d'accord, & les conduit chez les nouveaux mariés à qui chacune d'elles chante son *Epithalame*. Nous citerons les trois stances de l'*Université*: elles s'adressent aux trois Princes, & parlent du moment où ils entreront dans leur lit nuptial.

Qu'on me les baise & rebaise,

Encor qu'il leur en déplaise,

Une fois tout en riant,

Où de bouche l'arondeffe,

Où doucement en priant,

Où de forcée rudesse.

Puis vous jettrez les mains douces

Sur les tétins qui repoussent,

Halletans d'amour tous plains,

Les blanches pommes juteuses,

Au petit bout rouge-paints,

Comme cerises vermeilles.

Après les tendrettes hanches

Maniant de vos mains blanches

Et le surplus doucement,

La place sera rendue,

Car la main est l'instrument

De la joie prétendue.

Il ne faut pas perdre de vue la simplicité des mœurs du temps, qui ne voyait rien que de très.

naturel dans les tableaux qui aujourd'hui nous paraissent très-libres.

GABRIEL BOUIN.

Il fut Bailli de Châteauroux en Berry, Maître des Requêtes du Duc d'Anjou, frère de Henri III, & traité avec bonté par la Cour de son temps, dit M. le M. de P. sur-tout quand il fut député aux Etats-Généraux où il parut tout-à-fait dévoué au Gouvernement : mais cette considération ne prouve rien pour son talent poétique, & il ne peut être rangé qu'au nombre de nos médiocres Auteurs. Cependant il a fait beaucoup de vers, tant latins que français, & parmi ces derniers, il y en a dont les sujets sont assez originaux, tels, par exemple, que la *Satyre au Roi contre les Républicains de son Royaume*, l'*Alcibiade* ou *Combat des cocqs*, critique des deux partis qui divisaient la France. La *Croix du Maine* présume qu'il est mort avant 1584, mais on croit qu'il a vécu jusqu'au commencement du XVII^e siècle.

Sa première Tragédie fut la *Soltane* ou *Sultane*, Histoire de *Soliman* avec son fils *Mustapha*, sujet qui depuis a été traité par différens Auteurs, & en dernier lieu, au Théâtre Français par M. de Champfort, sous le titre de *Mustapha et Géangir*.

Dans l'Ouvrage de Bouin, la *Sultane* Rost concerte avec le *Vizir Rustan*, les moyens de

faire périr *Mastapha*, & lui apprend qu'elle est en état de joindre le pouvoir des Démon au crédit qu'elle s'est acquis sur l'esprit de l'Empereur.

Là, accourra *Vulcan* avec ses armoises,
 Ses poudreux cabarins qui, à coups de boulets,
 De moqueries affrétés, plus vifs que le foudre,
 Espouvantablement l'encermeront en poudre.

L'aveugle Sultan se laisse séduire & fait étrangler le Sultan sous ses yeux.

Les quatre vers que nous venons de citer sont les plus supportables qu'il y ait dans cette Pièce dont les personnages, qui tous sont Turcs, furent par *Jupiter*, *Toutan* & *Souman*, divinités des anciens Payens & des Sauvages du Nouveau-monde.

Le seul mérite de *Bounin*, c'est d'avoir offert le premier un sujet Turc sur la Scène, & sur un événement arrivé de son tems, puisqu'il fut joint en 1561, devant *Catherine de Médicis*, & que *Soliman* ne mourut qu'en 1566. L'aventure de *Bajazet*, tirée d'une anecdote Ottomane, n'était guères moins récente lorsque *Racine* la mis en action.

La Tragédie la plus originale de *Bounin* est celle qui a pour titre, *la Défaite de la Piaffe & de la Picorée*, le Bannissement de Mars à l'insurrection de la Paix & Sainte-Juste, dédiée à

l'Altesse de Monseigneur, fils de France, frère unique du Roi, Duc d'Anjou, Alençon, Berry & Touraine, à 12 Personnages. Paris, chez Jean Mestayer, 1579, in-4°.

Dans le premier acte, *Mars* fait une déclaration contre la Fortune, vante sa puissance, ses exploits, & se plaint des obstacles que l'on met à ses fureurs. La *Piaffe* & la *Picorée* se désolent de se voir au moment d'être bannies, & de ne pouvoir plus ni piller, ni exercer leur brigandage ordinaire.

Dans le second, l'Eglise représente les maux que le Dieu *Mars* fait à la Terre, & d'accord avec le Tiers-Etat, la Noblesse prend le parti de le chasser.

Dans le troisième, la *Piaffe* & la *Picorée* tremblent de peur, *Mars* ne peut parvenir à ranimer leur courage, & quelques instans après, elles sont tuées par leurs ennemis. *Mars* est fait prisonnier.

Dans le quatrième, on délibère sur son sort, & dans le cinquième, on ne le tue pas, attendu qu'il est Dieu, mais on le désarme & on le bannit.

La Tragédie de M. *André* n'est assurément ni plus plaisante, ni plus extraordinaire.

ANTOINE DE LA CROIX.

Il est l'Auteur d'une tragi-Comédie dont l'argument est pris du troisième chapitre de *Daniel*,

avec le *Cantique des trois Enfans*, chanté en la *Fournaise*, dédiée à la *Reine de Navarre*, 1561, in-8°.

Nabuchodonosor ne peut concevoir que *Sidrach*, *Misach* & *Abdenago*, soient sortis, sains & saufs, du feu dans lequel on les a jettés; il demande à un de ses Conseillers s'il ne se trompe pas, & le Conseiller lui répond :

Leurs chausses sont en leur entier,
Leurs vestemens, qu'est-il mestier
D'en deviser tant ? La fumée
N'a pas seulement enfumée
La robe d'un d'eux. Bref à voir,
On les jugeroit point n'avoir
Ce jour passé parmi les feux,
Ni les feux mêmes parmi eux.

La Pièce finit par un *Cantique des Babyloniens*: on y compte 13 strophes parmi lesquelles il y en a trois à remarquer.

Que sert toute la richesse,
Que sert toute la noblesse,
Ici aux povres humains,
Quand de la chose conque,
Dans leurs ouvrages l'issue
N'est nullement dans leurs mains ?
Que sert-il de se promettre
Se faire des autres maître,
Un grand Seigneur, Prince, ou Roi !

Quand (ô la foiblesse extrême !)

On ne peut pas de soy-même

Prendre puissance sur soy !

Que sert-il que l'on propose

Faire tellè ou telle chose ,

Sauver sa vie , ou son bien ,

Défendre un tel , ou tel détruire ,

Quand pour aider , ou pour nuire ,

De soy-même on ne peut rien ?

Voilà tout ce que l'on peut citer de cet Ouvrage coupé par des chœurs, mais sans distinction d'Acte ni de Scène , & dont le sujet est trop connu pour en donner un extrait détaillé.

FRANÇOIS LE DUCHAT.

Il était de Troyes en Champagne, contemporain & digne émule de *Bounin* auquel en 1561, il opposa une misérable traduction de l'*Agamemnon* de *Sénèque*, Pièce plus médiocre encore que celle de son rival & c'est tout dire. *Lacroix Dumaine* lui attribue encore un autre Tragédie intitulée *Suzanne*, & qui n'a été ni représentée, ni imprimée.

JEAN BRET O'G.

Les Historiens ne disent rien de cet Auteur, sinon qu'il était de St-Sauveur de Dyne, & qu'en 1561, tems où la Société des *Confrères de la Passion* subsistait encore, il donna une *Tragédie à huit per-*

sonnages , traitant de l'amour d'un Serviteur envers sa Maitresse , & de tout ce qui en advient.

Une Maitresse conçoit de l'amour pour son Valet , le Valet y répond , le Mari le surprend , le fait mener chez le Prevôt auquel il demande justice , & le Prevôt interroge le coupable : *viens-ça* , lui dit-il ,

Viens-ça , pource homme , as-tu ainsi entré

Dedans son lit ?

Dis vérité , car si tu veux mentir ,

Je t'en feray cinq cens fois repentir.

Mais si le fait ainsi que l'as commis ,

Tu reconnois , plustost feras remis

En liberté. Par quoy , dis-moi comment

Le cas se porte , & ne faulx nullement.

LE VALET.

Las ! Monseigneur , mon Seigneur & mon Maître ,

Je ne pourtois mon péché méconnoître ;

Car il m'a pris encore dans son lit

Où je venois commettre le délit.

Mais , je vous prie , ne soyez rigoureux

Vers moy chétif & pource malheureux.

Durant cette Scène , le Mari meurt de chagrin , & le Valet condamné à être pendu , adresse au peuple une harangue qu'il termine par ces deux vers.

La sus , en point , Archier , fais ton devoir ,

Exécutant l'Arrêt de la Justice.

L'ARCHER, (*aux Spectateurs.*)

Noble assistance, il vous prie de bon oœur,
Que requérés pour lui le Créateur,
Et qu'il le veuille en Paradis réduire.

(*Il serre la corde.*)

Va, mon amy, Dieu t'y veuille conduire.

Cette Pièce est précédée d'un prologue dans lequel *Bretog* instruit l'Assemblée que l'évènement qu'il traite, est arrivé depuis trois ans, & toutes fois, dit *Duverdier*, en parlant de cet Ouvrage, combien que ce soit histoire advenue, il ressent plutôt une Moralité que non pas une Tragédie. *Vénus* & *Jalousie* y figurent comme Acteurs.

GILBERT COUSIN, dit COGNATUS.

Il naquit en 1505, à Nozareth en Franche-Comté, & n'est connu que par une Pièce intitulée : *Tragédie de l'Homme affligé*. On en trouve l'extrait dans un volume contenant divers Traités Latins traduits en prose par l'Auteur, & imprimé à Lyon chez *Quadier* en 1561, in-8°. Le peu qu'on y lit de cette Tragédie ne fait nullement regretter que l'Auteur ne l'ait pas entièrement finie.

JEAN DE LA TAILLE.

Il vit le jour à Bondaroy, village à une demi-lieue de Pétiviers, petite ville du Diocèse d'Orléans,

léans, & son père médiocrement riche, mais issu d'une famille noble, depuis 300 ans, l'envoya étudier dans un Collège de Paris où il eut *Anroine Muret* pour Précepteur: de-là il fut à Orléans pour apprendre le Droit sous le Docteur *Anne du Bourg*; mais la lecture de *Ronsard* & de *du Bellay* le dégoûta de Bareau, & il revint à Paris où la poésie devint son principal amusement: *Beauchamp* prétend qu'il suivit le parti des armes, & qu'en 1568, il était au siège de Poitiers, où il reçut un coup de lance au visage: le même Ecrivain ajoute qu'après avoir perdu ses chevaux & son bagage, il resta en proie à des brigands, mais qu'il échapa de leurs mains. Quoi qu'il en soit, il mourut en 1607 ou 1608, & il nous reste de lui *Saül le Furieux*, la *Famine* ou les *Gabaonites*, les *Corrivaux* & le *Négromant*, sur lesquels nous allons jeter un coup-d'œil.

» Il a écrit, dit *Lacroix Dumaine*, à l'imitation
 » de *Catan* de Gênes en Italie, une *Géomance*,
 » pour savoir les choses passées, présentes & à ve-
 » nir (l'*Art de deviner.*) Ensemble le *Blason des*
 » *Pierres précieuses*. Il vivoit encore en 1607, tems
 » auquel il fit imprimer, chez *Claude Rigault*, à
 » Paris, son Discours notable des *Duels*, petit
 » Livre curieux par la quantité de faits singuliers
 » qu'il contient «.

Il est aussi l'Auteur de quelques autres Pièces dans
Tome XII. Part. II.

lesquelles on trouve des choses originales, telles que la *Remontrance* adressée au Roi *Charles IX* avant la *St-Barthélemi* ; l'*Epître à Madame*, sœur du Roi, (*Marguerite de Valois*, première femme de *Henri IV*), le *Courtisan*, Poème dans lequel on distingue les vers suivans. :

La Cour est un Théâtre où nul n'est remarqué
Ce qu'il est : mais chacun s'y moque, étant moqué,
Où fortune jouant de nos Etats se joue,
Qu'elle tourne & renverse, & change avec sa roue.
Tout y est inconstant, tout y est imparfait,
L'un monte & l'autre tombe, & nul n'est satisfait.
L'esprit bon s'y fait lourd, la femme s'y diffame,
La fille y perd sa honte, & la veuve acquiert blâme.
Les savans y sont sots, les hardis éperdus,
Le jeune homme s'y perd, les vieux y sont perdus :
Tous y sont déguisés, la fille y va sans mère,
La femme sans mari, le Prêtre sans bréviaire,
Le Moine sans congé, sans habit le Prélat,
Sans livres le Docteur, sans armes le Soldat.

MM. *Parfait* prétendent que *Jean de la Taille* n'a jamais rimé que *malgré Minerve*, & que ses deux Tragédies sont si misérables qu'il n'est pas possible d'en soutenir la lecture : nous sommes loin d'être de leur avis, & d'après l'extrait que nous allons en faire, nos Lecteurs conviendront que l'une & l'autre méritent d'être connues : c'est ainsi qu'en pense *M. le M. de P.* qui dit, p. 398 de la lecture des *Livres François*, partie IV :

» *L'Editeur des Annales Poétiques* a grande raison
 » de penser que la Tragédie de la *Famine* ou des
 » *Gabaonites*, est une Pièce très-intéressante & dans
 » laquelle il y a de grandes beautés quoique la
 » poésie en soit mauvaise. Malheureusement le
 » sujet a un grand défaut, c'est que le Roi *David*
 » y fait un odieux personnage, & que tout l'intérêt
 » porte sur la veuve & les enfans de *Saül*. Avec tout
 » cela, il y a des momens dans cette Pièce, où l'ame
 » est vraiment émue & enlevée ».

L'Editeur des Annales ajoute qu'elle est attendrissante, & qu'un autre style en aurait fait une Tragédie digne du Théâtre. Enfin, selon *M. le D. de L. V.*, elle est faite pour émouvoir les ames les moins sensibles.

Il est plus honnête de penser que MM. *Parfait* se sont contentés de lire le titre de ces Pièces, que d'imaginer qu'ils n'en ont pas aperçu le mérite, cependant nous ne pouvons nous empêcher d'observer que dans celles même qu'ils ont analysées, il leur est souvent arrivé de n'en indiquer ni le genre, ni le caractère. Nous n'en citerons pour exemple que les *Esbahis* que nous avons fait connoître comme un Ouvrage très-libre & dont ils n'ont rien dit qui pût en donner une idée satisfaisante. Il en est de même de la *Trésorière* & de plusieurs autres qu'il est inutile de nommer.

SAÛL LE FURIEUX,

*Tragédie en cinq Actes , prise de la Bible , faite
selon l'art & à la mode des vieux Poètes tragiques ,
imprimée à Paris , chez Frédéric Morel , 1562 ,
in-8°.*

MALGRÉ la défense de Dieu, *Saül* a sauvé la vie
au Roi *Agag* & conservé du butin pris sur les *Ama-
lécites* ; Dieu l'en punit, & le plonge dans une
espèce de délire qui tantôt le rend furieux, tan-
tôt imbécile, au point que ses trois fils *Jonathas* ,
Abinade & *Melchis* , sont obligé de s'emparer du
gouvernement, précaution d'autant plus nécessaire,
que les *Philistins* leur font la guerre. Leur armée
est très-nombreuse, cette réflexion épouvante *Abi-
nade* & *Jonathas* le rassure par la réponse suivante :

N'est-ce pas Dieu qui peut , en soufflant seulement
Mil & mil Escadrons , défaire en un moment ?
Voudroit-il bien qu'on vit son arche vénérable
Honoré de *Dagon* le Temple abominable ?
Nous irons en bataille avec l'aide de Dieu ,
Plus sûre que le fer , la lance & que l'épieu :
Fussent-ils cent fois plus , s'il prend notre défense ,
Contre'eux , ses ennemis feront-ils résistance ?

.
Hâtons-nous donc avant que le Destin tardif
Nous fasse languir vieux en un lit maladif ,

Et prodiguons dispos cette mortelle vie
 Qui d'une autre éternelle après sera suivie :
 Je me tuerois plutôt que de me voir si vieux ,
 Traîner dessus trois pieds mes jours tant ennuyeux ,
 Aux hommes déplaisant , fâcheux , mélancolique ,
 Et du tout inutile à la chose publique ,
 Puis sans estre à la fin ni honoré , ni plaint ,
 Devaller aux Enfers comme un tison éteint.

Les trois frères sont du même avis, exhortent le *Chœur* à prier Dieu d'accorder la victoire à *Israël* & partent pour aller attaquer *Achis* Général des *Philistins*.

Saül continue d'être dans le délire , décole les uns , assomme les autres , demande son arc pour lancer des flèches à des monstres cornus qui combattent dans les nues , ordonne qu'on lui attelle son char sur lequel il montera au Ciel en qualité de Dieu , d'où il fera trébucher les Anges & les Démon ; mais un instant après il revient à lui-même & s'écrie dans l'excès de sa douleur :

Hélas ! toujours le vent la grande mer n'esmeut ,
 Toujours l'hiver ne dure , & l'air toujours ne pleut.
 Tout prend fin , faut-il donc que ta longue cholère ,
 O grand Dieu ! dessus moy sans cesse persévère ?
 Je suis hay de toy & des hommes aussi :
 J'ay cent mille soucis , nul n'a de moi soucy :
 Mais dy l'occasion d'une si grande haine ,
 Dy la raison pourquoy j'endure telle peine ?
 Mais hélas ! qu'ay-je fait , qu'ay-je las ! mérité ,
 Que tu doives ainsi toujours estre irrité ?

Son Ecuyer lui représente qu'il a désobéi à Dieu, en laissant la vie au Roi *Agag*, & *Saül* lui répond :

Pour estre donc humain, j'esprouve sa cholère,
Et pour estre cruel, il m'est donc débonnaire.
Hé Sire ! Sire las ! faut-il donc qu'un vainqueur
Plutost que de pitié use fier de rigueur,
Et que sans regarder qu'une telle fortune
Est aussi bien à luy qu'à ses vaincus commune,
Egorge tant de gents ? Vaur-il pas mieux avoir
Esgard à quelque honneur, qu'à nostre grand pouvoir ?

L'Ecuyer lui réplique qu'il fait très-mal de parler ainsi *du destin de là-haut*, qu'il doit se rappeler qu'il n'est que le fils *d'un homme des champs, nommé Cis, issu de Benjamin, race la plus petite & même la dernière du peuple Israélite, dont le moindre il étoit*, que le hasard seul l'a fait Roi, qu'il a remporté beaucoup de victoires, que son fils *Jonathas* a marché sur ses traces, & que pour si peu de mal qui lui arrive, il ne doit point injurier celui sans lequel il ne ferait rien.

Saül convient qu'il a raison ; cependant il est persuadé que Dieu ne l'aime plus, & l'incertitude de son sort lui fait vivement regretter *Samuel* qui l'aurait instruit de sa destinée. *Mais toy-mesme*, s'écrie-t-il avec force :

Mais toy-mesme, Seigneur, respons-moy de là-haut,
Dois-je aller contre Achis, dois-je les armes prendre ?
Le vaincray-je, ou non, ou si je dois me rendre ?

Que de grace ta voix m'annonce l'un des deux.
Mais puisqu'en te taisant, répondre ne me veux,
Je ne puis espérer &c.

Sa dernière ressource est de consulter un *Négro-mancien*, & un de ses Ecuyers qu'il a chargé de savoir s'il n'en existait point dans quelqu'un de ses villages, vient lui dire qu'il a découvert une *Dame Sorcière*, qui *transfigure son corps en mille formes*, qui *fait dévaler les ormes des monts les plus hauts*, qui *arête les étoiles*, qui *fait tirer l'écume de la lune* : *Saül* prend le parti d'y aller en habit déguisé, le *Chœur* désapprouve cette démarche, & condamne hautement la conduite du Roi. *Maudits soient*, s'écrie-t-il ensuite :

Maudits soient les Négromans,
Maudites soient les Sorcières
Qui s'en vont descendormans,
Les ombres aux cymetières,
Violant les choses saintes
Pour venir à leurs atteintes.

Soit qu'ils devinent par l'air,
Par feu, par terre, ou fumiére,
Ou par l'eau d'un bassin clair,
Ou dedans une verrière,
Ou par les lignes des paumes,
Ou par mil autres fantômes.

Le même *Chœur* apostrophe Dieu d'une manière fort extraordinaire, & lui dit que ce sera une grande honte si les *Philistins* sont vainqueurs.

Ils publieront en tous lieux
 Que ta force est bien petite,
 Puisque sauver tu ne peux
 Ton chér peuple Israélite &c.

David quitte la cour de *Saül* dont il craint les fureurs, & va demander du service au Roi *Achis*, qui lui donne le bourg de *Sicelle*. Tandis qu'il est au camp de ce Prince, les *Amalécites* pillent son domaine, *David* les surprend & les taille en pièces : l'un d'eux échape à sa vengeance, se réfugie chez les *Hébreux*, & leur raconte la défaite de ses Concitoyens. Sur ces entrefaites, arrive *Saül* avec la *Pythonisse* qui prie tous les esprits qu'elle tient comme Esclaves dans sa bague sacrée, tous les Diables qui firent manger la pomme fatale au premier Homme, tous les Anges qui culbutèrent du haut de l'Olympe avec *Lucifer*, de faire venir d'enbas l'esprit d'un qui faisoit d'eux très-peu de cas.

Cet esprit est sourd aux cris de la *Pythonisse*; elle se fâche, pousse des hurlemens affreux, reconnaît *Saül*, & lui présente un grand fantôme blanc; c'est l'ombre de *Samuel* qui annonce au Roi que son sceptre va passer dans les mains de *David*, & que pour le punir de sa désobéissance, Dieu fera périr jusqu'au dernier de sa race. O ! s'écrie *Saül* :

O le piteux confort à mon mal qui rengrège !

O quel crevé-cœur j'ay ! retenés-moy, je, je, je...

Il s'évanouît , & son état arrache des larmes à la *Pythonisse*. Mais , ajoute-t-elle :

Mais revien-t-en un peu : vers chacun montre-toy ,
Non point femme , mais homme , & non homme ,
mais Roy.

Saül reprend ses sens , & son premier mouvement c'est de se plaindre de Dieu qui l'a tiré d'un état dans lequel il vivait sans envie & sans ambition , pour le faire choir d'un sault très-misérable. *D'entrée* , lui dit-il :

D'entrée tu me fis ton mignon favorable.
(O la belle façon d'aller ainsi chercher
Les hommes , pour après les faire trespucher.)

.....
Veux-tu donc , inconstant , piteusement détruire
Le premier Roy qu'au monde il plut à toy d'essire ?

La *Dame Sorcière* l'engage à venir se rafraîchir chez elle : il s'y refuse , mais on le fait entrer malgré lui , & les *Lévites* qui ne l'ont pas quitté , terminent l'Acte par des lamentations sur les malheurs que *Saül* accumule sur leur tête.

Dans le suivant , un Gendarme vient lui annoncer que les Hébreux ont perdu la bataille , & que ses trois fils sont occis : il s'accuse de leur mort , ne veut pas leur survivre , & presse son Ecuyer de lui ôter la vie : celui-ci le refuse , & lui dit que s'il n'a pas vaincu ses ennemis , il doit au moins vaincre la fortune : *Saül* est sans espoir ,

& dans la crainte que ce *peuple incirconcy* ne jouisse de l'honneur de le tuer, en riant, dans son propre palais, il prend le parti de rallier ses gens & d'aller faire encore quelque charge sur l'ennemi.

Je ne veux, abaissant ma haute majesté,
Eviter le trespas qui préfix m'a esté :
Je veux donc vaillamment mourir pour la patrie,
Je veux m'acquérir gloire en rendant cher ma vie,
Car ayant furieux maint ennemy froissé,
Ma main, & non mes pieds, si je reste forcé,
Me fera son devoir.

Il fort avec précipitation ; son premier Ecuyer court après lui, & le second s'écrie dans l'excès de son admiration :

Vous, Roys aimants l'honneur, venez icy apprendre
Combien pour la patrie il vous faut entreprendre,
Méprisans les dangers & le certain trespas.
Quant à moy, je suivray ce Prince pas à pas,
Quand je devroy mourir d'une playe honorable,
Afin d'en rapporter nouvelle véritable.

Le *Chœur des Lévités* contredit cet éloge, & prétend que *Saül* n'est qu'un lâche de vouloir mourir. Il ajoute qu'il n'est pas plus permis à une ame de sortir du corps, sans la permission de Dieu, qu'à un Soldat de quitter l'armée sans le congé de son Capitaine.

Le Soldat Amalécite, dont nous avons parlé.

plus haut , ouvre le cinquième Acte par un récit fort singulier sur le contraste qu'il vient de remarquer entre les vaincus & les vainqueurs , sur le sort des uns qui sont mangés par les chiens , sur la folle gloire des autres qui , à l'exemple du Roi *Achis* , osent avancer qu'*Astaroth* est plus puissant que le Dieu d'*Israël*. Il apperçoit *David* , & pour en obtenir quelque don , il imagine de lui dire qu'il est le meurtrier de *Saül*.

Saül est mort ! (s'écrie *David*.) Las ! est-il bien possible !

O grand malheur ! ô fortune terrible !

Je ne veux plus vivre après Monseigneur
Dont j'ay reçu tant de bien & d'honneur.

.

Sus , sus , Soldats , empoignez-le sur l'heure
Et le tuez , je veux , je veux qu'il meure.

L E S O L D A T.

Qu'ay-je commis pour estre ainsi puny ?

D A V I D.

Pour t'estre au sang du Christ divin honny.

Le Soldat lui représente qu'il ne l'a fait que parce que *Saül* l'en a prié , & enfin il proteste que le Roi s'est occy tout seul , mais *David* est inflexible & ordonne qu'avec un poignart on lui envoie aboyer autre part ce maudit Amalécite qui finit par l'accabler d'injures.

Vraisemblablement ce même Soldat avait eu l'adresse de prendre la couronne de *Saül* & la polirique de la remettre à *David* qui lui adresse les vers suivans :

O couronne pompeuse !

Couronne, hélas ! trop plus belle qu'heureuse !

Qui sauroit bien le mal & le meschef

Que souffrent ceux qui t'ont dessus le chef,

Tant s'en faudroit que tu fusses portée

En parement, & de tous souhaitée

Comme tu es, que qui te trouveroit,

Lever de terre, il ne te daigneroit.

Le second Ecuyer de *Saül* vient faire à *David* le récit de la manière dont le Roi s'est tué sur le corps de ses fils, & *encor*, ajoute-t-il :

Encor, après une mort si horrible,

Le fier Achis ne se monstre paisible,

Et tant s'en fault qu'il permette les os

Du Roy *Saül* prendre en terre repos,

Que mesme il va en pièces (quel exemple

De cruauté !) les mettre dans son Temple.

Si que les Dieux qu'onques vif n'adora,

Après sa mort, il les honorera.

David termine la pièce par une longue lamentation sur le sort de *Saül* & sur la perte de *Jonathas* pour lequel il avait l'amitié la plus tendre.

On a dû remarquer quelques morceaux singuliers dans le petit nombre de ceux que nous avons cités, & les plus originaux sont dans la bouche de

Saül, à qui, d'après l'histoire, l'Auteur a ménagé trois ou quatre situations vraiment intéressantes : on trouvera aussi des beautés réelles dans la Scène où ses trois fils se décident à marcher contre *Achis* : à l'égard du style, nous sommes loin d'en faire l'éloge ; mais il est étonnant que M. le *D. de L. V.* prétende que cette Tragédie est écrite en vers de dix syllabes : cependant il en a fait l'extrait & il aurait dû voir que ces vers sont de douze, si l'on en excepte les Chœurs & le dernier Acte entier.

L A F A M I N E ,
O U L E S G A B É O N I T E S ,
T R A G É D I E .

LA famine la plus affreuse ravage le Royaume d'Israël, *David* implore la clémence du Seigneur & charge son féal cousin *Joab* de consulter un Prophète sur les causes de ce malheur qui lui a déjà ravi la moitié de ses sujets : certes, s'écrient ceux-ci :

Certes les gent's incirconcies
Ne sont si durement punies ,
Jamais , ô bon Dieu ! tu ne faus
Toft ou tard de punir nos maux ,
Et quoique telle fois nos vices
Du premier coup tu ne punisses ,

Si es-tu qu'enfin tu estends
 Sur nous ton fléau tout à tems,
 Et quand tu as les jambes gourdes,
 D'autant plus tes mains en sont lourdes,
 Si que plus grand est le tourment
 Qui nous assène lentement.

Rézéfe a vu en songe son mari *Saül* qui le visage pâle, le chef poudreux & la barbe crasseuse, est venu lui annoncer que la famine ne cessera que par la mort de ses enfans qui sont au nombre de sept, deux de lui avec cette même *Rézéfe*, & cinq de *Mérobe* sa fille, épouse d'*Hadriel*. Ces deux infortunées ne savent comment les soustraire aux recherches du Prince des Gabéonites, & elles se décident à les cacher dans le tombeau de *Saül*.

Doncques venés, venés, mes chers enfans,
 Vous enterrer afin que vous viviez &c.

Elles se promettent, en même-tems, de répondre qu'ils sont morts de faim; mais toutes ces précautions paraissent inutiles au *Chœur* qui prononce que personne ne peut échaper à son sort.

Voilà pourquoy Dieu se rit
 Des humains qui leur esprit
 Emploient par vaine cure
 Contre la chose future.
 Car quand le Destin on craint,
 Lors le Destin nous rattraint,
 Et tant plustost on l'avance,
 Quand échaper on le pense.

Dans la première Scène du troisième Acte, *Joabe* vient informer *David* de l'oracle rendu par *Nathan*. *Saül* a détruit la plus grande partie des Gabaoniens dont il devait respecter l'alliance, & le Seigneur a prononcé que leurs manes ne pouvaient être apaisés que par du sang : leur Prince paraît, *David* n'épargne rien pour le calmer, mais ce Prince veut avoir vengeance.

Vengeance qui est cause
Qu'un mourir gracieux les paupières nous clausé
Quand nous sommes vengés.

D A V I D.

De qui votre fureur
Veut-elle se venger ?

L E P R I N C E,

De notre massacreur.

D A V I D.

La mort a clos ses yeux d'un sommeil éternel.

L E P R I N C E,

Mais ses fils répondront du péché paternel.

D A V I D.

Mais ils sont innocens.

L E P R I N C E.

Aussi estoient ceux-là
Que misérablement le Tyran décolla.

D A V I D.

O remède piteux ! faut-il que le trespas
 D'autrui nous face rire ! ah ! ne dira t-on pas
 Que cruel , impiteux , rigoureux & sévère ,
 Je persécute encor l'ombre de mon beau-père ,
 Et que ses fils je livre à la mort tant inique ,
 Non pour le bien public , mais pour mon haine antique.

J O A B E.

Si aurez-vous toujours ceste pitié niaise ,
 Ceste douceur cruelle & bonté si mauvaise ,
 Que mesme vous vouliez , au dam de vos amis
 Sauver , contre raison , vos mortels ennemis ?

Hé ! ne vaut-il pas mieux que tous vos gens demeurent
 Pour quelque peu d'enfans (voire ennemis) qui meurent &c.

David est obligé de céder , & *Joabe* se charge de trouver les victimes : en effet , il aborde *Rézéfe* qui répond pour elle & pour *Mérobe* dont les larmes & la timidité ne manqueraient pas de trahir le secret qu'elles ont résolu de garder au péril de leur vie :

Les enfans de l'une & de l'autre , doivent se rendre sur la montagne de Gabée pour y offrir au Seigneur des sacrifices qui purgent les crimes de leur père , tel est le prétexte dont *Joabe* se sert pour les demander à leurs mères , & l'épouse de *Saül* proteste ,

Qu'une faim enragée

En une triste mort a leur vie changée.

.

Je

Je jure ce grand Dieu, le fléau du parjure,
Que si mes fils ne sont jamais en sépulture
Avecques leurs ayeux, je veux estre en Enfer
Jour & nuit martelée aux pieds de Lucifer.

La tendre *Rézéfe* se décèle malgré elle, & pour
mieux la pénétrer, *Joabe* la félicite de la mort de ses
ensans que le Prince ne faisait chercher que pour
les crucifier. La mère frémit, & *Joabe* qui observe
ses moindres mouvemens, *Joabe* ordonne à ses
Soldats de *surveiller* de tous les côtés. *Hé que voulez-
vous faire*, s'écrie *Rézéfe* ?

J O A B E.

Je veux aller ouvrir la tombe mortuaire
Où gisent vos ayeux.

R É Z É F E.

O la chose cruelle !

J O A B E.

Je fouillerai par-tout.

R É Z É F E.

Dieu ! ton aide j'appelle.

Hélas ! oseriez-vous importunes la paix
Et le repos des morts ? & quant ores leurs faits
Requeroient châtimént, Dieu ne leur peut-il pas,
Sans qu'on touche au corps mort, punir l'ame là-bas ?

J O A B E.

Sus, sus, dépêchez-vous.

R É Z É F E.

Hélas ! de votre fer
Terrassés-moy plutôt, ou plutôt fors d'Enfer,
Tome XII. Part. II.

K

O Saül ! & t'en vien garder ton corps d'encombre ;
 Vien , pour domter Joabe , il ne faut que ton ombre.

Elle est résolue de tout endurer plutôt que de
 laisser *démolir* le tombeau de son époux , & vain-
 eue par la force , elle livre enfin ses deux fils *Ar-*
mon & *Miphibozette* dont l'ame est trop élevée pour
s'avilir à mendier la vie.

O Dieu ! détourne un tel blafme éternel ,
 Que dépouillés du règne paternel ,
 Les nobles fils d'un Roy si magnifique ,
 Traînent ainſy leur vie mécanique.

ARMON , (à ſa Mère.)

Que dirons-nous là-bas à tous nos frères
 Et à Saül ?

R É Z É F E.

Contés-leur mes misères

Et les priés qu'ils faſſent tôt venir
 Quelque Sathan icy haut pour punir
 Nos ennemis , & d'un fouet retôrs
 Venger ſur eux vos innocentes morts.

R É Z É F E.

Adieu , fils bien-aimés.

M I F I B O Z E T.

Adieu , parente , adieu , douce clainé.

A R M O N.

Adieu , le ſein dont je fus allaité.

R É Z É F E.

Ah ! recevez ces larmes de reueſ.

Ces pleurs , sanglos & ce poil de mon chef,
Et me laissés en foulaz cette robe.

I O A B E.

Or sus , allons : qu'on aille de Mérobe
Saisir les fils , & qu'on les mène pendre
Avec ceux-cy , je ne puis plus attendre.

On les attache des bras de *Rézéfe* , & *Rézéfe*
les suit , non pour être témoin de leur supplice
qu'elle n'aura pas la force de supporter , mais au
moins pour accompagner leur *funèbre convoi*.

Entraînée par sa douleur , dit le *Messager* qui ,
dans le cinquième Acte , vient faire à *Mérobe* le
récit de tout ce qui s'est passé sur le mont Gabée ,

Elle vous fend la foule , & se haste de sorte ,
Qu'enfin près de ses maux son pied viste la porte :
Elle voit les gibets dont sa peur vient à croistre ,
Et de près-en plus près son malheur apparôître ;
Mais quand ell' vit ses fils indignement traités
Et misérablement à la croix tourmentés ,
Quand elle vit leurs Chefs qui sur l'épaule chéent ,
Leurs visages mourans & leurs bouches qui béent
A la mort , & leurs yeux qui nagent à leur fin ,
Elle s'aresta-là comme un rocher Alpin ,
Que ny foudre , ny vents , ny les pluyes qui roullent
Journellement du ciel , aucunement ne croûlent ,
Immuable , chenu , horrible & plein de neige ,
Ainsi *Rézéfe* estoit.

Il ajoute que sa présence a fait verser des larmes
à ses deux fils qui jusqu'alors avaient montré un

front, serain, & que les sept innocens ont rendu les derniers soupirs, au grand regret de tous les assistans qui n'ont pu les voir expirer sans douleur. Le même *Messager* a dit plus haut que cette cruelle exécution a fait au soleil blaffâtre.

Offusquer ses rayons d'une nuë noirâtre :

Mesmes en l'air j'ai vu s'en plaindre les oiseaux

Et les cèdres pleurer de leurs sacrés coupeaux.

Voilà comme souvent on devient ridicule, à force de vouloir être énergique, & certainement *la Taille* n'a pris l'idée de ces deux derniers vers ni dans l'*Hécube*, ni dans la *Polixène*, ni dans les *Troyennes* des Grecs dont presque toutes les beautés se retrouvent dans *la Famine*. Le Personnage de *Rézéfe* est du plus grand effet, & il n'est personne, dit avec raison M. le D. de la V. il n'est personne qui ne s'attendrisse à la vue de cette femme qui, les cheveux épars, fend la presse, court au lieu du supplice, se précipite sur ses enfans expirans, va de l'un à l'autre, les embrasse, répand un torrent de larmes, accuse leurs Tyrans & meurt de douleur aux pieds de ces tendres victimes. Le rôle de *Mérobe* n'est pas moins sublime, & comme nous l'avons déjà dit, le seul reproche que l'on puisse faire à *la Taille*, c'est d'avoir fait tomber toute l'horreur sur *David* qui, par une pitié mal-entendue, immole les enfans de *Saül* au ressentiment des Gabéonites.

LES CORRIVAUX.

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

• QUAND le Roy , pour faire son voyage d'Allemagne , envoya son armée en Lorraine , & mesmement près de Metz , en une Ville prochaine nommée *Toul* , il y eut quelques Citoyens qui de crainte & frayeur , s'enfuirent hors de la Ville de Metz , ne sachant point ce que nos gens devoient faire si près. Entr'autres , il y eut un bon Citoyen veuf , nommé *Sire Bénard* , qui de grand haste s'enfuit avec un sien fils & laissa sa maison pleine de quelques meubles , & dedans , une sienne petite fille , laquelle il ne put emmener avec soy , ou pour n'avoir eu le loisir , étant la garce malade , (terme injurieux aujourd'hui & dont on se servait autrefois pour désigner une jeune fille.) ou par oubliance , ou pour quelque autre inconvénient. Tant y a qu'il n'y avoit que ces deux enfans , le fils nommé *Philadelfe* , & la fille *Fleur-de-Eys* , laquelle , peu de tems après , fut enlevée par un Gendarme nommé *Fremine* , de la Compagnie du Connéable , après qu'il fut entré dans Metz. Iceluy l'emporta (par compassion qu'il en eut) en son pays de Picardie où il la nourrit comme sa propre fille. Depuis , il quitta son pays à cause des guerres ordi-

naires qui y estoient , & s'en vint demeurer en cette Ville avec sa fille putative , afin d'user le reste de ses jours en paix & en tranquillité. Cependant *Bénard* de Metz , ainsi surnommé , revint de sa fuite en sa maison , & ayant connu la perte de sa fille & de ses meubles , eut crainte que de-là en avant les guerres continuelles ne lui fissent encore perdre davantage , & mesme son fils unique qui lui restoit , de manière qu'il l'envoya devant en cette Ville , & le fit venir chez une riche veuve appelée *Dame Jaqueline* , qu'il connoissoit de longue-main , pour , puis après , ayant mis ordre à ses affaires , s'y en venir demeurer tout-à-fait. Mais son fils *Philadelfe* n'eut pas à grand-peine mis le pied dans la maison de son Hôtesse , qu'il devint bien fort amoureux de sa fille nommée *Restitue* , & pour le faire court , il fit si bien ses besongnes du commencement , qu'il obtint d'elle ce qu'il desiroit le plus , & de-là en après , son amour si violente se refroidit ; & peu-à-peu , mettant en oubly sa première amie , il en fit une nouvelle , mettant toute son affection en une autre jeune fille sa voisine , qu'on estimoit estre fille d'un *Picard*. De vous dire quelle elle estoit , vous le saurez à la fin de la Comédie ; mais tant y a qu'elle ne fut pas seulement aimée de *Philadelfe* , mais aussi d'un autre jeune homme beau & de bonne grace , qu'on appelloit *Evestre* , & pour ce que la fille fut refusée à tous les

deux en mariage , sous couleurs de quelques honnêtes occasions , iceux entreprirent de l'avoir par le moyen qui leur seroit le plus facile. Or , ce *Picard* avoit en sa maison une Chambrière assez d'âge & qui avoit à nom *Aliçon* , & un Serviteur nommé *Claude* duquel *Philadelfe* s'accointa ; si bien qu'iceluy luy promit qu'aussi-tôt que son Maître s'en seroit allé dehors , il le feroit entrer où seroit la fille qu'il aimoit , & qu'alors il feroit d'elle à son plaisir. D'autre côté , *Evestre* , avec présens & prières , aborda si bien la Chambrière , qu'elle luy en promit autant qu'on avoit fait à *Philadelfe* , sinon que davantage elle mit celui-cy en la bonne grace de sa Maitresse. Or , fachés que chacun d'eux ne savoit rien des entreprises de son compagnon , & sans se douter l'un de l'autre , demourèrent en cet accord , attendant que le père de la fille faillit de son logis pour aller quelque part. Cependant (mais le diable y ait part) je ne vous saurois dire le reste. Voicy venir cette *Restitue* qui fut tant prodigue de soy à *Philadelfe* & qui n'eut garde de dire quelque secret à sa Nourrice. Ecoutez donc un peu que c'est , *adieu tout le monde*. «

Tel est l'énoncé de *la Taille* dans le Prologue qu'il crut devoir mettre à la tête de sa pièce , intitulée *les Corrivaux* , à cause qu'il y a en icelle deux jeunes hommes amoureux qui prétendent en un même endroit.

Dans le premier Acte , *Restitue* avoue à sa Nourrice que *Philadelfe* lui a fait un enfant , & qu'il l'a quittée pour *Fleur-de-Lys* dont il est passionnément amoureux. La Nourrice la rassure , & lui conseille de demander à sa mère la permission d'aller passer quelque tems à la campagne où elle accouchera , sans que personne en ait le moindre soupçon. Elle se retire , *Philadelfe* paraît & gagne *Claude* qui lui promet de l'introduire chez *Fleur-de-Lys* aussi-tôt que *Fremín* sera sorti. Ravi de cette promesse , le jeune homme charge son Valet de lui tenir des armes prêtes & d'aller prévenir deux de ses amis qui doivent l'aider à enlever l'objet dont il est épris.

Dans le second , *Evestre* demande à la vieille *Alizon* , gouvernante de *Fleur-de-Lys* , la même grace que *Philadelfe* a demandée à *Claude* , *Alizon* y consent , *Evestre* court en instruire ses amis , & *Fremín* qui sort pour affaire , recommande à ses deux Domestiques de veiller exactement sur *Fleur-de-Lys*.

Dans le troisième , *Jacqueline* fait l'éloge de sa fille *Restitue* , qui est la plus honnête fille du monde , qui n'est point mondaine , qui ne fait point parler d'elle comme un tas d'autres , qui ne hante point avec les jeunes hommes , qui est toujours en prières & en oraison , en un mot , qui vit proprement en sainte. O comme vous en dites bien la vérité !

lui réplique la Nourrice. *Elle est pleine d'un bon fruit. Ceux qui la hantent en savent bien que dire.*

Cette Nourrice s'applaudit d'avoir obtenu d'emmener *Restitue* à la campagne ; mais elle tremble à la vue du Médecin que la mère a mandé pour le consulter sur l'incommodité de sa fille , & elle craint qu'il ne découvre le mystère. Celui-ci veut visiter la malade , mais il a oublié ses lunettes. *Ne laissez pas d'entrer* , lui dit la Nourrice : *il n'en faut ja si c'est pour voir la fille ; car elle est assez grosse , & par trop voire.*

Cependant *Claude* & *Alizon* viennent pour introduire chez *Fleur-de-Lys* l'Amant qu'ils favorisent à l'insçu l'un de l'autre. Ils se rencontrent , se gênent , s'invectivent & parviennent à se trouver seuls chacun de leur côté : (cette Scène est d'un très-bon comique). Ils donnent le signal convenu , les Amans se présentent , se reconnaissent , mettent l'épée à la main & sont pris par le *Guet*.

Dans le quatrième Acte , *Bénard* arrive de Metz à Paris , la plus belle ville du monde selon lui , celle où il y a les plus belles rues , les plus belles maisons , les plus belles églises , les plus belles religions & les plus beaux palais : mais dans l'instant même qu'il se félicite de son voyage , il est attaqué par *Jacqueline* qui est instruite de la grossesse de sa fille , & qui , dans les termes les plus injurieux ,

reproche au Vieillard l'outrage que *Philadelfe* n'a pas rougi de faire à *Restitue*.

B É N A R D.

Comment cela ?

J A C Q U E L I N E.

Il a violé ma fille, puisqu'il faut que je le dise.

B É N A R D.

Violé ! est-il possible ? ce n'est qu'un jeune garçon que lui.

J A C Q U E L I N E.

Quel jeune garçon ! jeune garçon qui a fait à ma fille un autre garçon.

Pour surcroît de chagrin, *Bénard* apprend que *Philadelfe* a voulu enlever *Fleur-de-Lys* crüe fille de *Frémin* : celui-ci paraît, & *Bénard* désespéré le supplie de ne point le chicaner, de ne point le jeter en proie à des gourmans & gloutons d'Avocats de cette Ville ; qui, en moins de rien, suceroient toute sa substance, ses os & son avoir. *Frémin* y consent, avoue que *Fleur-de-Lys* n'est point sa fille & donne à *Bénard* différens indices qui la lui font reconnaître pour la sienne.

Dans le cinquième Acte, *Frémin*, *Bénard* & *Gérard* père d'*Evestre*, conviennent de marier celui-ci à *Fleur-de-Lys*, & *Philadelfe* à *Restitue* ; mais en même-tems, ils croient devoir les

effrayer, & de concert avec eux, le Capitaine du *Guet* fait amener les deux coupables liés & garotés. Ils n'osent lever les yeux & se regardent comme perdus, mais enfin chacun d'eux retrouve son père dans son Juge & leur joie mutuelle est aisée à concevoir.

Le dénouement a été imité par quelques-uns de nos Auteurs modernes, & en dernier lieu par celui de l'*Amoureux de quinze ans*, l'une des plus agréables Comédies du *Théâtre Italien*. Celle des *Corrivaux* est faite dans le goût des pièces de l'*Arioste*, mais toute entière de l'imagination de *la Taille* : du reste, il suffit de la lire pour sentir qu'elle est une des meilleures de son tems, & *Jacques de la Taille* eut quelque sorte de raison de dire alors :

Qui voudra voir tout cela qu'a de beau
 Le doux Ménandre, & ce qu'a de plaïssance
 Le Poète Umbrois, & ce qu'a d'éloquence
 Celui duquel Stymphale a le tombeau :
 Qu'il vienne voir ce Poëme nouveau
 Qui, pour montrer sa gentille élégance,
 Vient présenter son humble soc en France,
 Laisant du mont l'un & l'autre coupeau.
 On y verra peinte au vif la nature,
 Des jeunes gens on y verra la cure
 Qu'ont de leurs fils les pères soucieux ;
 Bref, on verra dans cette Comédie
 Telle douceur que les Comiques vieux
 Seront contraint de luy porter envie.

LE NÉGROMANT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

„N E pensez plus ouïr chose impossible , si l'on vous dit que les cailloux & les arbres , de contrée en contrée , suivoient *Orphée* : ne pensez point encore grand' merveille, si *Phæbus* & *Amphion* firent monter les pierres l'une dessus l'autre & enfermèrent de murailles *Thèbes* & la Cité de *Priam* , puisque vous avez vu , au tems passé , que *Ferrare* avec ses maisons , ses palais , ses lieux privés , sacrés & publics , estoit venue toute entière jusques à *Rome* , & que ce mesme jour , vous voyez *Crémone* estre icy venue , au milieu de l'hyver , par un chemin fâcheux & plein d'aspres montagnes. «

Cette plaisanterie d'assez mauvais goût & qui est placée au commencement du Prologue , annonce au Spectateur que *Crémone* est le lieu de la scène du *Négrimant* dont voici le sujet.

Un jeune homme marié secrètement , se voit obligé d'épouser *Emilie* , & dans l'espérance de faire casser ce second mariage , il imagine de passer pour impuissant : *Emilie* garde le secret pendant quelques jours , mais elle s'ennuie d'être fille &

Se confie à sa mère : sur ces entrefaites , on découvre un Charlatan qui se donne pour Magicien & qui répond de guérir la prétendue impuissance de *Cinthien*. Celui-ci lui offre de l'argent pour assurer que son mal est incurable , un Amant d'*Emilie* lui en propose pour favoriser sa passion , en un mot , il accepte les dons qu'on lui fait de trois ou quatre côtés différens , & prend la fuite au moment où l'on vient de pénétrer sa friponnerie. Cependant on découvre le premier mariage de *Cinthien* , le second est rompu , & *Camille* épouse *Emilie*.

Cette Pièce est une faible imitation d'une des meilleures Comédies de l'*Arioste* , mais qui , comme toutes les autres , a le défaut d'être beaucoup trop libre. On peut faire le même reproche aux *Corrivaux* , mais ils sont mieux écrits & mieux dialogués.

Outre ces différentes Pièces de Théâtre , *Jean de la Taille* a fait , en vers , la *Mort de Pâris Alexandre* & d'*Enonne* , le *Courtisan retiré* , le *Combat de Fortune & de Pauvreté* , des Hymnes , des Elégies , des Cartels , des Epitaphes , des Chansons , des Sonnets &c. On trouve de l'esprit & du naturel dans quelques-unes de ces productions.

JACQUES DE LA TAILLE.

Il naquit à Bondaroy en 1562 , & pour donner

une idée , tant de sa vie , que de ses productions , nous ne pouvons suivre un meilleur guide que son frère *Jean* qui en parle de la manière suivante dans une Epître adressée au *Lecteur* & placée à la tête des *Œuvres* de ce même *Jacques de la Taille*.

» Mais pour revenir à mon frère , il vint aussi pour étudier à Paris & succéder à mon lieu , & mon troisième frère après , nommé *Paschal* , qui (étant nés aux lettres) en peu de tems (comme *Caton*) dévorèrent les livres & donnèrent telle attente de leur esprit & savoir , qu'ils estoient pour surpasser tous ceux de leur âge. Et moy retourné des études d'Orléans , & voyant déjà en *Jacques* , mon second frère , un entendement & savoir plus grand que le commun , & qu'aussi par son destin , commençant à suivre *Apollon* & les Muses , il faisoit déjà vers latins & françois , je lui voulus ouvrir davantage l'esprit , & luy donnant goût de la poésie que les *Œuvres* de *Ronsard* & du *Bellay* (comme certes je confesse avoir été incité , ou enchanté par leurs premiers livres) je luy communiquay tout ce que je savois en l'art poétique (ce qui engendra , peu à-peu , une amitié plus que fraternelle entre nous deux) & après qu'il eut ouy par mon conseil , ce grand Lecteur en grec , *Jean Dorat* , il montra un entendement si subtil , si délicat & tellement aiguë , qu'il comprenoit facilement les Auteurs grecs & latins , non-seulement les mots , la langue

& l'écorce, mais l'art, le sens & la moëlle. Bref, son esprit devenant presque un abyme en savoir, & toutes fois plus enclin aux Muses, il vint à composer, comme moy (selon le vray art & la façon antique.) Poèmes entiers, Tragédies & Comédies, en l'âge de 16, 17 & 18 ans : faits néanmoins de tel artifice, que ceux qui les auront goustés, jugeront que leur Autheur ne doit estre compris au rang d'un tas d'Ecrivains estourdis qui aujourd'huy fourmillent en France, comme dit *Ronsard* se plaignant d'eux, à bon droit, en ses escripts dont ils raptassent les leurs.

Mais de peur qu'on ne pense qu'une affection fraternelle me transporte, je diray, sans plus, que pour estre trop actif & glouton à l'estude, il estoit pour encourir, la vue lui commençant accourir fort, l'inconvénient d'*Homère*, & viendray au principal point de son malheur.

Comme il composoit donc choses qui surpassoient luy-mesme & son âge, ayant la main & la plume pour escrire, ou plustôt prophétizer quelque chose de notre guerre civile (qui s'alloit élever en ce royaume) & n'avoit encore atteint le vingtième an de son âge, ny laissé, par son malheur, aucune renommée de soy, ni de ses escripts, non plus que s'il n'eust jamais esté, & comme aussi mon autre frere n'avoit encore 13 ans (qui déjà monstrois

un savoir plutôt monstrueux que merveilleux ;
 même en la poésie , il advint las ! au mois d'Avril
 1562 , qu'un mien cousin germain qui estoit aussi
 de grande espérance & compagnon en une même
 chambre , mourut soudain de peste si violente , que
 l'ayant apportée d'un Collège , il la bailla à mes
 deux frères ; tant que l'aîné , sans qu'aucun Mé-
 decin ni Barbier y fût , ou osât donner remède ;
 ny qu'aucun parent en fust adverty , suivit son
 cousin le jour d'après , n'ayant loisir , sinon de re-
 commander à Dieu son esprit , & à moy ses écrits ;
 & l'autre mourut le jour ensuivant , ayant pour son
 affection hydropique à l'étude , le livre au poing . . .
 ne voulant que mon amitié , après sa
 mort , mourust , je fis tant , nonobstant le danger
 de la peste , que je retiray , incontinent après ,
 comme au milieu d'icelle , tous ses œuvres & pa-
 piers , excepté une Tragédie perdue de *Didon* ,
 afin de la faire revivre Je retrouvay donc en
 son estude cinq Tragédies , c'est à savoir , *Alexan-*
dre , *Daire* , *Athamont* , *Progné* & *Niobe* , puis
 une Comédie & un Livre en prose intitulé , *La*
Manière de faire des vers en français , comme en
grec & en latin .

La Taille cite encore quelques autres ouvrages ;
 mais qu'il n'a pas trouvés dignes de son frère qui ,
 selon lui , serait devenu l'un des plus grands hom-

mes

mes de son siècle. C'est ainsi qu'il en parle dans l'építaphe suivante :

Avec son Iliade icy gíst un Homère ,
 Mort jeune , mort chétif , mort sans qu'on aye ſçu
 Qu'il ait ſçu quelque choſe , & mort ſans qu'il ait peu
 Eſtre connu , ſinon de lui & de ſon frère ,
 Il eſt mort ſi à coup que la peſte meurtrière ,
 Qui meſmes l'a tué , ne l'a connu ni vu ,
 Car le connoiſſant bien eult-elle bien voulu
 Eſteindre de ce tems la future lumière ?
 Queſſ' perte pour la France ! O peſte qu'as-tu fait !
 Mais pour le moins , paſſant , ce meurtre eſt imparfait ,
 Reſtant encor ſon frère , ains lui-meſme ce ſemble ,
 Qui jure lui ſervir de vangeur & d'amy ,
 Et qui vivant de pleurs ne vit plus qu'à demy ,
 Car tous deux ne vivoient que d'un eſprit enſemble.

ALEXANDRE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

ALEXANDRE s'eſt livré aux plaiſirs que *Babylone* lui a préſentés , il en rougit & veut aller cueillir de nouveaux lauriers : *Cléon* ſ'y oppoſe , lui rappelle toute ſes victoires & en conclut que l'unique objet qui doit occuper ſon Maître , c'eſt celui de ſe faire *Dieu*.

Certe à juſte raiſon au Ciel vous aſpirés ,
 Car ſi beaucoup des Dieux ont été conſacrés ,

Tome XII. Part. II.

L

L'un pour avoir ses loix au monde divulguées ,
 L'autre pour ce qu'il a les Indes subjuguées ,
 L'un pour sa Médecine & ses Arts proufitables ,
 L'autre pour sa prouesse & ses faits admirables ,
 L'une pour sa beauté , l'autre pour savoir tixtre ,
 Pourquoi , aussi bien qu'eux n'aurez-vous pas le tiltre
 De Dieu , veu que plus grands sont vos faits & vos gestes ,
 Que de tous ceux qui sont aux Royaumes célestes ?
 Toutes fois , quittez-moy le ciel à votre père ,
 Et bien qu'au ciel les Dieux , selon que dit Homère ,
 Vivent de l'Ambroisie & du Nectar tant doux ,
 D'estre Dieu de la terre , ô Roi ! contentez-vous ,
 Et cent ans icy-bas vivez sain & joyeux ,
 Car votre heur est plus grand que n'est celui des Dieux .

Un Prophète Chaldéen vient avertir *Alexandre*
 qu'il mourra dans Babylone , s'il ne se hâte d'en
 sortir , *Alexandre* méprise sa prédiction , cepen-
 dant il est au moment de céder , lorsque le Phi-
 losophe *Aristarque* le fait changer de résolution :
 quelques instans après , arrive *Theffale* qui d'ac-
 cord avec *Iolas* , *Philippe* & *Cassandre* , vient le
 prier d'assister à un festin dans lequel il doit être
 empoisonné .

Va , va ô fier tyran , ta fière tyrannie ,
 Sera par des gents fiers bien fièrement punie .

Alexandre avale le fatal breuvage & vient pein-
 dre ses tourmens dans un long Monologue imité
 de celui de l'*Hercule* mourant . Quelques Macé-

doniens versent des larmes sur son sort & le Chœur s'écrie :

O chetive condition
Des Roys & des grands personnages
A quy l'on baille tels bruvages
Trempez en telle mixtion !
Certe on ne sert telle boisson
Aux humbles & basses personnes ,
Qui de toutes viandes bonnes ,
Mangent sans peur & sans soupçon.

Alexandre meurt , *Sisigambe* , mère de *Daire* ,
se tue sur son corps , & *Saptine* sa femme , exhorte
ses Gendarmes à continuer leurs lamentations.

DAIRE ,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

DAIRE fait des réflexions sur la vanité des grandeurs & sur l'inconstance de la fortune qui le persécute , après l'avoir comblé des plus grandes faveurs , qui lui a ravi la moitié de son royaume , qui a mis au pouvoir d'*Alexandre* , sa mère , sa femme & ses enfans.

. Ha ! pauvre que je suis ?

Je ressemble à l'oiseau qui ses petits nourrit

Et qui voit un serpent qui goulé les meurtrit ,

Il n'en ose approcher , toutes fois pour l'amour

Qu'il porte à sa couvée , il volette à l'entour

L 2

De son nid malheureux , & s'esbranchant auprès
 De son ennemy sourd , gazouille ses regrets.
 Mais ce qui plus me cuit , c'est que ma chère femme ,
 Mon confort , mon soulas , la moitié de mon ame ,
 Celle dont la beauté toute autre a surpassée ,
 Au camp de mon haineux nagerre est trespassee.
 Tu t'es laissé mourir pour ne vivre sans moy
 Compaigne , & pour n'avoir d'autre Seigneur sur toy :
 Sans m'avoir dit adieu , tu mourus prisonnière.
 Et sans que j'eusse ouy ta volonté dernière :
 Je n'ai point clos tes yeux , ne ton ame succée ,
 Et pour le dernier coup , je ne t'ay embrassée :
 Je n'ay point fait l'honneur à ton corps inhumé
 Selon que nous avions en Perse accoutumé :
 Las ! quand te reverray-je ! ô que bientoist advienne
 Que mon ame là-bas se raccouple à la tienne !

Le style de ces vers n'est assurément ni facile , ni
 séduisant , mais il y a du sentiment , & ce premier
 morceau intéresse pour *Daire* qu'un de ses Généraux
 s'efforce envain de consoler.

Ores je veux demeurer solitaire ,
 Rien ne me peut que le plaisir déplaire :
 Le seul ennuy mes ennys désennuye :
 Qu'un chacun donc d'auprès de moy s'ensuye ;
 Et me laissez lamenter à par moy ,
 Si vous avez pitié de mon esmoy.

C'est ainsi que *Daire* termine le troisieme Acte au
 commencement duquel il conçoit des soupçons sur
Bessus , Prince des Baëtriens qui , dans l'espoir de
 lui ravir sa couronne , conspire contre lui avec *Nar-*

bazanes, Commandant en Hyrcanie. Pour y parvenir, & sous le prétexte de garantir sa vie, le premier lui conseille de le charger du commandement de l'armée. *Daire* devient furieux, on l'apaise, la conjuration est découverte, le Roi se renferme dans sa tente, les deux perfides y entrent, le chargent de fers & l'emmenent.

Cependant *Alexandre* attaque les Perses & les met en déroute, mais *Bessus* échape au Vainqueur qui est défolé de ne pouvoir le punir de sa trahison : on lui apprend la mort de *Daire*, & ce long récit est peut-être ce qu'il y a de plus supportable dans cette Tragédie : *Polystrate*, l'un de ses Officiers, l'a trouvé couché dans un méchant tombeau attelé de deux mulets percés de plusieurs coups de poignards : *Daire* baigné dans son sang & accompagné de deux Pages couverts de blessures, reconnaît le Macédonien, le fait approcher & le prie d'informer *Alexandre* de l'état affreux où le sort l'a réduit.

Dis-luy que je me deuls,
Non de mourir, ainçois de ce que je ne peuls
Récompenser les biens qu'il m'a faits de sa grace,
Et suis fâché qu'ingrat envers luy je trépasse.
Car encore qu'il fust justement mon haineux,
Si sauva-t-il la vie & l'honneur versongonneux
De mes enfans captifs & de ma femme aussi ;
Mais, au contraire, Bessus & ceux que jusqu'ici
J'avois le plus aimés, m'ont osté dans ces bois

La vie en me faisant l'outrage que tu vois.

J'étois , sans me bouger , planté comme une idole ,
Quand luy , soufflant sa vie , & sanglotant sa mort ,
Et par force arestant l'ame dessus le bord
De ses lèvres , rendit cette mourante voix.

O Alexandre ! adieu , quelque part que tu sois ,
Ma mère & mes enfans aye en recommanda . . . tion ,
Il ne peust achever , car la mort l'en garda.

Ce tiers de mot abandonné au bout du vers ,
produit un genre de beauté , qui appartient absolu-
ment à *la Taille* & que certainement personne ne
s'avisera d'imiter. Mais nous en avons assez dit sur
le compte de cet Ecrivain , pour faire voir à nos
lecteurs à quel point son frère s'était aveuglé sur ses
ouvrages dans lesquels nous ne distinguons que son
*Traité sur la Manière de faire des vers français comme
en grec & en latin* , mais dont l'examen n'appartient
pas à notre Histoire. On trouvera aussi quelques
pièces passables dans ses poésies fugitives , & nous
en citerons pour exemple celle qu'il a faite sur la
mort de *du Bellay*.

Icy gît du Bellay qui par l'Arrest des cieux ,
Mourut au bord de Seine & naquit dessus Loire ;
Mais passant , si son nom ne t'est encor notoire ,
Je crois que tu naquis sans oreille & sans yeux.

Certe ainsi que jadis les Gaulois nos ayeux ,
Avec les Espagnols incités de la gloire
D'un Tite-Live , Auteur de la Romaine Histoire ,
Virent à Rome exprès pour le cognoître mie ux .

Car tant estoit prisé le savoir d'un seul homme,
 Qu'une gent lors barbare & d'un lieu si lointain,
 Vint à Rome pour voir autre chose que Rome.
 Aussi de-là la mer dont la terre est enclose,
 Voire de l'Isle Thule, on viendra pour certain
 Voir quelque jour la tombe où du Bellay repose.

LA TRAGÉDIE D'EURIPIDE
 NOMMÉE HÉCUBA

*Traduite de grec en rythme françoise ; dédiée
 au Roy.*

CETTE Pièce imprimée à Paris en 1500, par Robert Etienne, Imprimeur de S. M. n'a été connue par aucun des Historiens du Théâtre, & nous croyons même qu'il n'en existe plus d'autre Exemplaire que celui dont M. le M. D. P. a bien voulu nous faire part. A l'égard de l'Auteur, il n'est nommé ni au commencement, ni à la fin de son ouvrage, & nous ne pouvons donner d'autres éclaircissements sur son compte, que ce qu'il dit de lui-même dans son Epître dédicatoire.

» Or, est-il, Sire, que quelques jours passés,
 » me retrouvant en ma petité maison, mes en-
 » fans, tant pour me faire apparoir du labeur de
 » leur étude, que pour me donner plaisir & ré-
 » création, m'apportoient, chascun jour, la lecture

» qui leur estoit faicte par leur Précepteur, de la
 » Tragédie d'*Euripide* dénommée *Hécuba* : me la
 » rendant mot à mot de grec en latin, laquelle,
 » pour la sublimité du style & gravité des sentences
 » que j'y trouvay, il me prinst envie, Sire, de la
 » mettre en votre langue françoise, seulement
 » pour occuper ce peu de tems de repos à quelque
 » honneste exercice : & depuis, vous voyant, Sire,
 » travaillé de maladie, pour vous donner quelque
 » récréation, je prins la hardiesse de vous lire le
 » commencement que j'en avoye tourné, que bé-
 » nignement vous ouïstes, & me commandâtes
 » l'achever ».

L'*Hécube* du Poète grec est trop connue, & nous
 en avons donné un extrait assez détaillé pour ne pas
 analyser celle-ci dont l'exposition, l'intrigue & le
 dénouement sont les mêmes que dans l'original qui
 certainement n'a point été embelli par les vers
 du Traducteur, le morceau qui suit, en fera la
 preuve :

Ulyssé vient annoncer à *Hécube* que l'ombre
 d'*Achille* demande qu'on lui sacrifie *Polyxène*, &
 que les Grecs ont résolu de lui obéir : *Hécube* se
 plaint que le Roi d'Itaque a oublié les services
 qu'elle lui a rendus, & voici de quelle manière
 elle lui parle :

Toutes fois s'ainsi est que les serfs soient admis
 De parler aux Seigneurs, & qu'il leur soit permis

De les interroger en ce qui soit honneste,
Je demande (pourveu qu'il ne te soit moleste)
Si ce que je requiers , je te puis réciter ,
Et si bénévolement il te plaist l'escouter.

U L Y S S E.

Dire tu le pourras , ainsi que tu l'entends ;
Cela ne m'ennuyra pour ung si peu de tems.

H É C U B A.

Te souvient-il alors que tu fus envoyé
A Troye explorateur , de peur tout desvoyé ;
Deffait , défiguré & en pauvre équipage ,
Les larmes de la mort coulant sur ton visage ?

U L Y S S E.

Très-bien je m'en recorde , & en fut le mien cœur
Atteint extrêmement de très-grande frayeur.

H É C U B A.

Té souvient-il qu'Hélène à moy te fit cognoistre ?

U L Y S S E.

Je fais qu'en nul péril plus grand ne pouvoye estre.

H É C U B A.

Lors humble à mes genoux , tu me criois merci.

U L Y S S E.

Tant que ma main mouroit sous cet habit icy.

H É C U B A.

Ne te mis-je hors la Ville avecques sauve-garde ?

U L Y S S E.

De sorte que par toy ce soleil je regarde,

HÉCUBA.

Mais que me disois-tu étant en ma puissance ?

ULYSSE.

Tout ce que controuver je peu par éloquence ,
 Et que dire se peult par art & industrie
 Pour sortir de péril & pour saulver sa vie.

HÉCUBA.

Donques es-tu méchant par cette mesme loy ?
 Quand toy-mesme confesse avoir reçu de moy
 Ung si grand bénéfice , & au lieu de le rendre ,
 Tu es cil qui me veulx encore plus offendre.
 Bien ingrat , l'on vous peult entre nous appeller ,
 Qui louanges querés par votre beau parler.

.....
 Hélas ! quelle prudence estimer se pourra
 Quand par vostre décret la pucelle mourra ?
 Quelle raison y a de faire sacrifices
 De corps humains , quand bœufs à cela sont propices ?

Ulysse lui répond qu'il a fait tout son possible
 pour l'empêcher , mais qu'il n'a pu y réussir , &
 en conséquence , il emmène *Polyxène*. Dans les
 Actes suivans , *Hécube* se venge de *Polymnestor* ,
 meurtrier de *Polydor*. Le reste de la Pièce est du
 même style.



LE JEU DE MARS, ou DE LA GUERRE,

*Contenant le Simulacre , l'Origine , la Fable , la
Fin du Débat intervenu entre les Rustiques & les
Princes de l'Allemagne Orientale , l'an 1552 ,
en un Acte , en prose , avec un Prologue ; à
trente Personnages , sans distinction de Scène ,
in-4°.*

BELLONE descend sur la terre , veut en chasser la Paix & y régner à sa place : cependant elles ont entr'elles une longue conversation dans laquelle chacune des deux vante les avantages qui lui sont particuliers , elles citent indistinctement *Jupiter , Jésus-Christ , les Saints , les Dieux du Paganisme ,* & cherchent mutuellement à ranger le Peuple de leur parti. Les Payfans prennent celui de les faire disputer l'une contre l'autre & promettent de céder à celle qui emportera la balance : *Bellone* triomphe & sa Rivale va se cacher dans un antre. Les Payfans se trouvent lésés , *Bellone* les anime & les engage à secouer le joug ; ils obéissent & envoient à leurs Princes un Député chargé de les sommer d'abolir les impôts : les Princes se rassemblent , se consultent , décident de n'employer que la voie de la douceur & nomment un Ambassadeur

qui, de leur part, met tout en œuvre pour calmer l'esprit des rebelles. Irrités de ce qu'on ne leur accorde pas tout ce qu'ils demandent, ils prennent les armes, forcent une riche Abbaye de Moines, la ravagent, s'y enyvrèrent, & de-là, vont piller le Château d'un de leurs Seigneurs. Les Princes viennent les attaquer, en dissipent une partie & tuent l'autre : leurs femmes se désolent sur leurs cadavres, & celles-ci veulent se venger, celles-là se donner la mort. Une d'entr'elles imagine qu'il est plus sage de se remarier à quelques gros Moines, ou à quelques riches Abbés, & les Princes incertains de ce qu'ils feront, se déterminent à pardonner : en conséquence, on réunit les fuyards & on leur fait grace : *Bellone* cherche encore à les soulever, mais ils la bannissent, & la *Paix* reprend son empire.

Cette Pièce imprimée sans nom d'Auteur, est tout-à-la-fois *Tragédie*, *Comédie* & *Moralité*, mais elle n'offre ni goût, ni style, ni conduite.

HENRI DE BARRAN.

On ne fait rien de cet Ecrivain, sinon qu'il donna, en 1554, un Ouvrage intitulé : *Tragique Comédie Française de l'Homme justifié par foy, à douze Personnages, en cinq Actes, en vers, avec un prologue & une conclusion*, in-16.

Appuyée par l'esprit de crainte, la *Loi* débite ses maximes dont *Paul* & *Rabbi* sont les Avocats, mais l'Homme entraîné par *Sathan*, méprise les remontrances de ces deux Docteurs & se livre tout entier à la *concupiscence* : il finit par céder à ses remords, veut rentrer en grâce, consulte *Rabbi* & *Paul*, suit les avis du premier & devient *hypocrite* & *pharisien*. *Paul* lui fait le détail de toutes les vertus qui lui manquent pour être dans le chemin du salut, & le Pêcheur se désespère : *Sathan* veut profiter de son état, mais *Paul* vient à son secours, le convertit & le rend à Dieu qui lui pardonne.

Cette Pièce mystique & allégorique n'est autre chose qu'un Traité de Théologie mis en action contre les principes de *Calvin* qui alors commençait à se faire des prosélytes.

Nous finirons ce Volume par une note sur *Jacques Grévin* dont nous avons parlé plus haut, & qui, indépendamment de ses autres ouvrages que nous avons cités, est Auteur d'une *Pastorale* sur les Mariages d'*Elisabeth* Reine d'Espagne, & de *Marguerite* Duchesse de Savoie. La première y est nommée *Isabeau*, & la seconde *Margot*. Les Interlocuteurs sont *Jacquet*, *Collin* & *Renot* : les deux premiers commencent par s'entretenir des travaux de la campagne, passent ensuite à l'hymen

des deux Princesses & font leur éloge dans des Chançonnettes. *Renot* vient les trouver & chante une épithalame à l'honneur des deux Mariées.

Grévin avertit qu'il s'est désigné sous le nom de *Jacquet*, que *Nicolas Denisor* figure sous celui de *Collin*, & que *Renot* est *Etienne Jodelle*.

Fin de la seconde Partie du deuxième Volume.

T A B L E

DES MATIÈRES

*CONTENUES dans les première & seconde Parties
du Tome XII.*

A.

<i>ABRAHAM</i> (le Sacrifice d'), I. Partie, Page 40 & suiv.	
<i>Abundance</i> (Jean d'), I. Partie,	43, 119
<i>Acteurs</i> , I. Partie,	95 & suiv.
<i>Adages & Proverbes</i> , par Maire-Sotte, I. Partie,	106
<i>Adam</i> , I. Partie,	45
<i>Agamemnon</i> , Tragédie, II. Partie,	64 & suiv.
<i>Agrippe</i> , II. Partie,	17
<i>Alabat</i> (Guillaume d'), I. Partie,	97
<i>Alexandre</i> , Tragédie, II. Partie,	161 & suiv.
<i>Alix</i> , Personnage de Comédie, II. Partie,	34 & suiv.
<i>Ame</i> , I. Partie,	57
<i>Ami de bonne-foi</i> (l'), I. Partie,	28
<i>Amour</i> (l'), I. Partie, 52 ; son Débat avec la Folie, 72 & suiv. Maximes & Réflexions sur la Passion de l'Amour, II. Partie,	53, 82.
<i>Andreini</i> (Isabelle), I. Partie,	145 & suiv.
<i>Aneau</i> (Barthelemi), I. Partie,	113
<i>Ange</i> (Jean), I. Partie,	116
<i>Anne</i> , Sœur de Didon, II. Partie,	49 & suiv.
<i>Antoine & Cléopâtre</i> , II. Partie,	14 & suiv.

<i>Arioste</i> , Poète Italien, II. Partie,	157
<i>Arlequin</i> , Pantomime Italien, I. Partie,	149
<i>Arnauld</i> , Valet de Comédie, I. Partie,	33 & suiv.
<i>Arrêt du Conseil en faveur des Comédiens</i> , I. Partie,	34
<i>Art Théâtral</i> , II. Partie,	2
<i>Affomption Notre-Dame</i> , Moralité, I. Partie,	22 & suiv.
<i>Auguste I. Roi de Pologne</i> , I. Partie,	161 & suiv.
<i>Avant-Jeu</i> , II. Partie,	75, 76, 89, 90
<i>Autels</i> (Guillaume des), I. Partie,	133 & suiv.

B.

<i>Badin</i> , nom d'un Pantomime, I. Partie, 128, 129; son	
Costume,	130
<i>Baif</i> , Poète, II. Partie,	7, 8
<i>Ballet d'Animaux</i> , I. Partie,	147, 148
<i>Banquet</i> (Condamnation du), Moralité, I. Partie, 14 &	
suiv. 113	
<i>Barran</i> (Henri de), II. Partie,	172 & suiv.
<i>Bartolasti</i> (Marguerite), I. Partie,	147
<i>Beauchamp</i> , Maître à danser, I. Partie,	150
<i>Beda</i> , I. Partie,	123
<i>Bellai</i> (Joachim du), II. Partie,	115 & suiv.
<i>Beze</i> (Théodore de), I. Partie,	138 & suiv.
<i>Biancolelli</i> (Jean-Dominique), Arlequin, I. Partie,	150
—— (Françoise-Marie-Apolline) joua le rôle d'Isabelle,	
I. Partie,	167 & suiv.
—— (Catherine) prit le nom de Colombine, I. Partie,	
	167
<i>Bien-gracieux</i> , I. Partie,	23 & suiv.
<i>Bien-parfaite</i> , I. Partie,	ibid.
<i>Bien-naturel</i> , I. Partie,	24
<i>Bisfognoza</i> , nom du Pantaloon, I. Partie,	158
<i>Blasphémateurs</i> (Moralité des),	5
<i>Blasphème</i> ,	

DES MATIÈRES. 177

<i>Blasphème</i> , I. Partie,	61
<i>Boèce</i> , I. Partie,	48
<i>Boncourt</i> (Collège de), II. Partie,	4
<i>Boniface</i> , Personnage de Comédie, H. Partie,	79 & suiv.
<i>Bonne-Compagnie</i> , I. Partie,	75 & suiv.
<i>Bouchet</i> , II. Partie,	56
<i>Bouvin</i> (Gabriël), I. Partie,	122
<i>Bourgoigne</i> (Théâtre de l'Hôtel de), I. Partie,	75 & suiv.
<i>Bourgoin</i> (Simon), I. Partie,	102
<i>Bretog</i> (Jean), Poète, II. Partie,	126 & suiv.
<i>Briguelle</i> , Personnage Pantomime, I. Partie,	169

C.

<i>Calvin</i> , I. Partie,	127, 138
<i>Capitaine-Louis</i> , I. Partie,	136
<i>Capitan</i> (le), Pantomime, I. Partie,	152 & suiv. Son
Costume,	153
<i>Cassandre</i> , II. Partie,	66 & suiv.
<i>Catinpré</i> (Thomas), I. Partie,	34
<i>Césaire d'Heisterbach</i> , I. Partie,	34, 35
<i>César</i> , Tragédie de Grévin, II. Partie,	86 & suiv.
<i>Chapuzeau</i> , I. Partie,	81
<i>Charles IX</i> , II. Partie,	9
<i>Chevalet</i> (Antoine), I. Partie,	111
<i>Chœur</i> , II. Partie, 15, 17, 20, 44, 53, 59, 62 & suiv.	87, 111, 112, 134, 135, 138
<i>Choquet</i> (Louis), I. Partie,	120
<i>Clémence de Bourges</i> , I. Partie,	137
<i>Cléopâtre Captive</i> , Tragédie de Jodelle, II. Partie, 4, 13	& suiv.
<i>Clinchamps</i> , Poète, II. Partie,	119, 120
<i>Clytemnestre</i> , II. Partie,	65 & suiv.

Tome XII. Part. II.

M

<i>Colalto</i> , célèbre Acteur dans le rôle de Pantalon, I. Partie,	159
<i>Collerye</i> (Roger de), I. Partie,	133
<i>Colombine</i> , I. Partie,	154, 167
<i>Comédiens Français</i> , I. Partie,	86 & suiv.
COMÉDIES : <i>Eugène</i> , ou <i>la Rencontre</i> , en 5 Actes, en vers,	
de <i>Jodelle</i> , II. Partie,	24 & suiv.
———— <i>Les Femmes Salées</i> , Farce anonyme en un Acte,	
en vers, II. Partie,	68 & suiv.
———— <i>La Trésorière</i> , en cinq Actes, en vers, de <i>Grévin</i> ,	
II. Partie,	75 & suiv.
———— <i>Les Esbahis</i> , en cinq Actes, en vers, de <i>Grévin</i> ,	
II. Partie,	89 & suiv.
———— <i>Le Monarque</i> , en un Acte, en vers de 3 syllabes,	
de <i>Habert</i> , II. Partie,	113 & suiv.
———— <i>Les Corrivaux</i> , en cinq Actes, en prose, de <i>Jean</i>	
de <i>la Taille</i> , II. Partie,	149 & suiv.
———— <i>Le Négromant</i> , en 5 Actes, en prose, de <i>Jean de</i>	
<i>Taille</i> , II. Partie,	156 & suiv.
———— <i>Jeu de Mars</i> , ou <i>de la Guerre</i> , II. Partie,	171
	& suiv.
<i>Confrairies</i> , I. Partie,	86 & suiv.
<i>Confrères de la Passion</i> , I. Partie,	75 & suiv. 86 & suiv.
	94, 144
<i>Constantini</i> (<i>Angelo</i>), Acteur Italien, jouant le rôle de	
<i>Mézétin</i> , I. Partie, 160 & suiv. Son Costume, 160 ; ses	
Avantures, 161 & suiv. Son Portrait par <i>la Fontaine</i> ;	164
<i>Coquillard</i> (<i>Guillaume</i>), I. Partie,	132
<i>Cordière</i> (<i>la Belle</i>), I. Partie,	135
<i>Corrivaux</i> , II. Partie,	96, 149 & suiv.
<i>Cortezza</i> (<i>Ursula</i>), I. Partie,	152
<i>Cour</i> (Description de la), II. Partie,	130

DES MATIÈRES. 179

<i>Couffin</i> (Gilbert), Poète, II. Partie,	128
<i>Crapaud miraculeux</i> , I. Partie,	40 & suiv.
<i>Créon</i> , II. Partie,	58 & suiv.
<i>Crignon</i> , Poète, I. Partie,	117 & suiv.
<i>Curet</i> , ou <i>Cuevret</i> (Pierre), II. Partie,	111

D.

<i>Daire</i> , Tragédie, II. Partie,	163 & suiv.
<i>Damerval</i> (Eloy), I. Partie,	44, 101 & suiv.
<i>Damnés</i> (Description des), I. Partie,	13
<i>Daniel</i> , I. Partie,	65
<i>Démérites</i> , I. Partie,	21
<i>Denise</i> , I. Partie,	134
<i>Dévotion</i> , I. Partie,	69 & 70
<i>Diablerie</i> (la), Moralité, I. Partie,	44, 101
<i>Didon</i> , Tragédie, II. Partie,	5, 42 & suiv.
<i>Diète</i> , I. Partie,	19, 20
<i>Dîner</i> , I. Partie,	20
<i>Diotime</i> , Yvrogne d'Athènes, I. Partie,	88
<i>Docteur</i> (le), Pantomime Italien, I. Partie,	159
<i>Dominique Biancolelli</i> (Jean-), Arlequin, I. Partie,	150 & suiv.
<i>Doucet</i> (Jean), Rôle de <i>Niais</i> , I. Partie,	160
<i>Dubartas</i> , Poète, II. Partie,	11
<i>Dubois</i> (Jacques), Poète, II. Partie,	120
<i>Duchat</i> (François le), Poète, II. Partie,	126
<i>Du Perron</i> , Cardinal, II. Partie,	11
<i>Duval</i> , Femme de Scaramouche, I. Partie,	156
<i>Duryer</i> (Isaac), Poète, I. Partie,	145

E.

<i>Echo</i> (la Nymphé), I. Partie,	51 & suiv.
<i>Eglise Chrétienne</i> (l'), Moralité, I. Partie,	70, 71

<i>Electre</i> , II. Partie ,	65 & suiv.
<i>Emilie</i> , Personnage de Théâtre , II. Partie ,	157 , 158
<i>Enée</i> , II. Partie ,	43 & suiv.
<i>Enfant de Perdition</i> , Moralité , I. Partie ,	43
<i>Enfant-Ingrat</i> (l') , Moralité , I. Partie ,	34 & suiv.
<i>Enfans Sans-Souci</i> , I. Partie , 3 , 83 & suiv. 126 , II. Part. 68	
<i>Enfant-Prodigue</i> (l') , Moralité , I. Partie ,	24 & suiv.
<i>Epigrammes</i> , I. Partie ,	127 , 128 , 134 , 135 , 164
<i>Epithalame</i> , II. Partie ,	120 . 121
<i>Esbahis</i> (les) , Comédie en 5 Actes , en vers , de Grévin ,	
II. Partie ,	89 & suiv.
<i>Esglantine</i> , I. Partie ,	29 & suiv.
<i>Estienne</i> (Nicole) , II. Partie ,	70
<i>Etats de Blois</i> , I. Partie ,	78 , 144
<i>Eve</i> , I. Partie ,	45
<i>Eugène</i> , ou <i>la Rencontre</i> , Comédie en 5 Actes , en vers de huit syllabes , II. Partie ,	5 , 24 & suiv.
<i>Expérience</i> , I. Partie ,	19 , 20

F.

<i>Famine</i> (la) , Tragédie , II. Partie ,	141 & suiv.
<i>Femme</i> (la jeune) , I. Partie ,	40
<i>Femmes Salées</i> (les) , Farce en un Acte , en vers , II. Part.	
	68 & suiv.
<i>Fils-Ingrat</i> (le) , I. Partie ,	39 & suiv.
<i>Fils</i> (mauvais) , Exemple , I. Partie ,	48 & suiv.
<i>Fin-Cœur-doux</i> , I. Partie ,	27
<i>Finta Pazzia</i> ; Pièce Italienne , I. Partie ,	147 & suiv.
<i>Fol</i> (le) , I. Partie ,	52
<i>Folie & Amour</i> , Moralité , I. Partie ,	72 & suiv.
<i>Forestier</i> , dit <i>Sylviolus</i> , (Antoine) , I. Partie ,	120
<i>Fracassano</i> (Michel-Ange de) , Pantomime dans le rôle de Polichinelle , I. Partie ,	165 & suiv.

DES MATIÈRES. 181

<i>Franco-Arbitre</i> , I. Partie,	48
<i>François I</i> , I. partie,	97 & suiv. 107
<i>Friandise</i> , I. Partie 15 ; II. Partie,	98
<i>Fiuzilli</i> (<i>Tiberio</i>), Pantomime Italien dans le rôle de Scaramouche, I. Partie,	153 & suiv.
<i>Florimond</i> , Personnage de Comédie, II. Partie, 32 & suiv.	

G.

<i>Gabéonites</i> (les), Tragédie, II. Partie,	141 & suiv.
<i>Gabrielli</i> (<i>Giula</i>), I. Partie,	147
<i>Gacon</i> , I. Partie,	164
<i>Gallery</i> , ou <i>Gouallery</i> (<i>Jean</i>), I. Partie,	119
<i>Gaultier-Garguille</i> , Acteur-Pantomime, I. Partie,	172
<i>Gélodacrie</i> , Poème, II. Partie,	70
<i>Gelosi</i> , Comédiens Italiens, I. Partie,	77, 144 & suiv.
<i>Geraton</i> , Acteur-Pantomime dans le rôle de <i>Pierrot</i> , I. Part.	164 & suiv.
<i>Gorrière</i> (la), Courtisane, I. Partie,	27
<i>Gourmandise</i> , I. Partie,	15, 61
<i>Gouvert d'Humanité</i> , Moralité, I. Partie,	43, 119
<i>Grand-Pont</i> (<i>Frère Jean de</i>), I. Partie,	34
<i>Gréban</i> (<i>Arnoul & Simon</i>), I. Partie,	96 & suiv.
<i>Grévin</i> (<i>Jacques</i>), I. Partie, 76 ; II. Partie,	70 & suiv.
<i>Gringore</i> (<i>Pierre</i>), I. Partie,	3, 20, 102 & suiv.
<i>Gros-Guillaume</i> , Acteur-Pantomime, I. Partie,	171 & suiv.
<i>Grouxmoulu</i> , I. Partie,	29 & suiv.
<i>Guérin</i> , dit <i>la Fleur & Gros-Guillaume</i> (<i>Robert</i>), I. Part.	171
<i>Guerin</i> (<i>Hugues</i>), Acteur-Pantomime, I. Partie,	172 & suiv.
<i>Guillaume</i> , II. Partie,	31 & suiv.

<i>Guillot-Gorgu</i> , Rôle Pantomime, I. Partie,	170 & suiv.
<i>Guise</i> (le Duc de), II. Partie,	6

H.

<i>Habert</i> (<i>François</i>), II. Partie,	113 & suiv.
<i>Hardouin de Saint-Jacques</i> (<i>Bertrand</i>), Acteur Pantomime, I. Partie,	170
<i>Hécuba</i> , Tragédie, II. Partie,	167 & suiv.
<i>Henri II</i> , I. Partie, 4 ; II. Partie, 9, 24, 41, 86, 91,	95, 98, 113
<i>Henri III</i> , I. Partie,	78, 144
<i>Henri IV</i> , I. Partie,	80, 145
<i>Hypocrisie</i> , I. Partie,	21
<i>Homme Juste & Homme Mondain</i> , Moralité, I. Partie,	9 & suiv.
<i>Homme Obstiné</i> (l'), Moralité, I. Partie,	21 & suiv.
<i>Homme produit par nature au monde</i> (l'), Moralité, première Partie,	53
<i>Homme Pécheur</i> (l'), Moralité, I. Partie,	53

J.

<i>Jafon</i> , II. Partie,	57 & suiv.
<i>Jean</i> (<i>Messire</i>), Chapelain, II. Partie,	29 & suiv.
<i>Je-bois-à-vous</i> , I. Partie,	16 & suiv.
<i>Je-pleige-d'autant</i> , I. Partie,	16 & suiv.
<i>Jésus</i> , I. Partie,	57
<i>Jeu de Mars</i> , ou de la Guerre, Pièce Dramatique, seconde Partie,	171 & suiv.
<i>Ignorance</i> , I. Partie,	70, 71
<i>Joachim</i> , I. Partie,	65
<i>Jodelle</i> , I. Partie, 76 ; II. Partie,	1 & suiv.

DES MATIÈRES. 183

<i>Joseph</i> (la Vendition de) , Moralité , I. Partie ,	66 , 67
<i>Josse</i> , Personage de Comédie , II. Partie ,	91 & suiv.
<i>Isaac</i> , I. Partie ,	142 , 143
<i>Isabelle</i> , Rôle d'Amoureuse , I. Partie ,	167
<i>Jule II</i> , Pape , I. Partie ,	21
<i>Justice</i> , I. Partie ,	62 , 63

L.

<i>Labbé</i> , dite <i>la Belle Cordière</i> (<i>Louise</i>) , première Partie ,	135 & suiv.
<i>La Chenaye</i> (<i>Nicote de</i>) , I. Partie ,	112 , 113
<i>La Croix</i> (<i>Antoine de</i>) , II. Partie ,	124 & suiv.
<i>Ladre</i> , ou <i>Lazare</i> , I. Partie ,	38 & suiv.
<i>La Fontaine</i> , I. Partie ,	164
<i>La Maisonneuve Berruyer</i> (<i>Jean de</i>) , II. Partie ,	112
<i>La Motte</i> (<i>Charles de</i>) , II. Partie ,	8 , 9 , 11 , 25 , 54
<i>La Taille</i> (<i>Jacques de</i>) , II. Partie ,	157 & suiv.
<i>Le Las d'Amour-divin</i> , Moralité , I. Partie ,	57
<i>Léandre</i> (le Beau) , Rôle d'Amoureux , I. Partie ,	166
<i>Leçon morale de Maire-Sotte</i> , I. Partie ,	105
<i>Limbe</i> , I. Partie ,	14
<i>Locatelli</i> (<i>Louise-Gabrielle</i>) , I. Partie ,	147
—— (<i>Dominique</i>) , dit <i>Trivestin</i> , Acteur - Pantomime ,	
I. Partie ,	15 & suiv.
<i>Lolli</i> (<i>Constantin</i>) , Docteur du Théâtre Italien , I. Partie ,	159
<i>Loret</i> , Auteur d'une Gazette en vers , I. Partie ,	155 , 160
<i>Louis XII</i> , Roi de France , I. Partie ,	21 , 107
<i>Louis XIII</i> , I. Partie ,	85
<i>Loys</i> , Personnage de Comédie , II. Partie ,	76 & suiv.
<i>Lucifer</i> , I. Partie ,	44 & suiv. 61 , 62
<i>Lucrétius</i> , I. Partie ,	48 & suiv.

M.

<i>Macé</i> , Personnage de Comédie, II. Partie,	68 & suiv.
<i>Maître-d'Hôtel</i> , I. Partie,	37 & suiv.
<i>Maladies</i> , I. Partie,	16, 17, 18
<i>Maros</i> (<i>Clément</i>), I. Partie, 122, 126 & suiv. II. Partie,	98
<i>Marinette</i> , Actrice, I. Partie,	154
<i>Mascarade</i> , par <i>Jodelle</i> , II. Partie,	6
<i>Matamore</i> , Pantomime, I. Partie,	152
<i>Mathieu</i> , Personnage de Comédie, II. Partie,	37
<i>Mazarin</i> (le Cardinal), I. Partie,	146, 150
<i>Médée</i> , Tragédie, II. Partie,	55 & suiv.
<i>Mellin de Saint-Gelais</i> , II. Partie,	96 & suiv.
<i>Mernable</i> (<i>Jacques</i>), I. Partie,	132
<i>Messie</i> , I. Partie,	45
<i>Mézécien</i> , Pantomime Italien, I. Partie,	160 & suiv.
<i>Michel</i> (<i>Jean</i>), I. Partie,	98, 99
<i>Millet</i> (<i>Jacques</i>), I. Partie,	97
<i>Mimes & Pantomimes</i> , I. Partie,	148, 149
<i>Miroir de l'Ame Péchereffe</i> , Poème de la Reine de Navarre, I. Partie,	123
<i>Molinet</i> (<i>Jean</i>), I. Partie,	54, 99 & suiv.
<i>Monarque</i> (le), Comédie en vers de cinq syllabes, seconde Partie,	113
<i>Monde</i> qui tourne le dos à chacun (le), Moralité, première Partie,	43
<i>Moralités</i> , I. Partie,	3 & suiv.
— des Blasphémateurs,	5
— du <i>Mundus Caro Dæmonia</i> ,	ibid. & suiv.
— de l'Homme Juste & de l'Homme Mondain,	5 & suiv.

DES MATIÈRES. 185

<i>Moralités.</i> Condamnation du Banquet, I. Partie,	14 & suiv.
— du Prince des Sots & Mère-Sotte,	20 & suiv.
— de l'Assomption Notre-Dame,	22 & suiv.
— de l'Enfant Prodigue,	24 & suiv.
— d'une pauvre Villageoise,	29 & suiv.
— de l'Enfant Ingrat,	34 & suiv.
— le Gouverneur de l'Humanité,	43
— le Monde qui tourne le dos à chacun,	<i>ibid.</i>
— Plusieurs qui n'ont point de conscience,	<i>ibid.</i>
— de l'Enfant de perdition,	<i>ibid.</i>
— la Diablerie,	44 & suiv.
— la Mort de Narcissus,	51 & suiv.
— l'Homme produit par nature au monde,	53
— les Vigiles des Morts,	54
— l'Homme Pêcheur,	55
— le Las d'Amour divin,	57
— du Mauvais Riche & du Ladre,	58 & suiv.
— Réformation des Tavernes & Cabarets; Destruction de Gourmandise,	61 & suiv.
— Histoire de Ste Suzanne, exemplaire de toutes sages Femmes & de tous bons Juges,	63 & suiv.
— Vendition de Joseph,	66 & 67
— Combat entre la Terre, la Chair & l'Esprit,	67 & suiv.
— La Passion de N. S. J. C.	69 & suiv.
— L'Eglise Chrétienne,	70, 71
— Débat de Folie & d'Amour,	72 & suiv.
— Sacrifice d'Abraham,	140 & suiv.
<i>Mouches</i> (Fable des), par Gringore, I. Partie,	104
<i>Mundus, Caro, Dæmonia</i> , Moralité, I. Partie,	5 & suiv.
<i>Mystères</i> (Spectacles des), I. Partie,	76 & suiv.

N.

<i>Narcissus</i> (la Mort de), Moralité, I. Partie,	51 & suiv.
<i>Négromant</i> (le), II. Partie,	156 & suiv.
<i>Nycomède</i> , I. Partie,	148

O.

<i>Othavien</i> , Empereur Romain, II. Partie,	16
<i>Oléson</i> (Claude d'), I. Partie,	112
<i>Orgie Bachique</i> , II. Partie,	6

P.

<i>Paillardise</i> , I. Partie,	61
<i>Pantalon</i> , Pantomime Italien, I. Partie, 158; son Costume,	158, 159
<i>Pantéléone</i> , Personnage de Comédie, I. Partie, 93 & suiv.	
<i>Paris</i> , Ville, II. Partie,	32
<i>Parmensier</i> (Jean), I. Partie, 22, 23, 116. (Raoul),	117
<i>Parmentière</i> (Mer), I. Partie,	118
<i>Pascariel</i> , I. Partie,	154
<i>Pasquier</i> , II. Partie,	12, 55
<i>Passe-tems</i> , I. Partie,	1, 12
<i>Passon de N. S.</i> , Moralité, I. Partie,	69 & suiv.
<i>Pâté</i> , I. Partie,	39 & suiv.
<i>P**</i> (M. le Marquis de), I. Partie, 107, 123, 133, 134,	
139 & suiv. II. Partie,	122, 150
<i>Père de Famille</i> (le), I. Partie, 25 & suiv. 32 & suiv.	
<i>Perrin</i> (Ennemond), Mari de la Belle Cordière, I. Partie,	136
<i>Perroquets</i> , I. Partie,	48
<i>Péruse</i> (Jean de la), II. Partie,	54 & suiv.
<i>Peuple Français</i> , I. Partie,	22

DES MATIÈRES. 187

<i>Piaffe & Picorée</i> (défaite de la), II. Partie ,	123 & suiv.
<i>Pierrot</i> , Acteur Pantomime , I. Partie ,	164 & suiv. Son
Costume ,	165
<i>Plaute</i> , II. Partie ,	83
<i>Plusieurs qui n'a point de conscience</i> , Moralité , I. Partie ,	43
<i>Poètes Dramatiques</i> , I. Partie ,	95 & suiv.
<i>Poly</i> , Poète , II. Partie ,	67
<i>Polichinelle</i> , I. Partie ,	165 & suiv. Son Costume , 165
<i>Pont-Alais</i> , ou <i>Pont-Alletz</i> (Jean du) , I. Partie ,	107
	& suiv.
<i>Prier</i> , ou <i>Prieur</i> (Jean du) , I. Partie ,	97
<i>Prince des Sots & Mère-Sotte</i> , Moralité , I. Partie ,	20
	& suiv.
<i>Prince des Sots</i> , ou <i>la Sottise</i> , Spectacle , I. Partie ,	83
	& suiv.
<i>Erquulée</i> , Romain , II. Partie ,	46 & suiv.
<i>Prologue de Cléopâtre</i> , par Jodelle , II. Partie ,	13
<i>— d'Eugène</i> , par le même , II. Partie ,	25 & suiv.
<i>Punition-divine</i> , I. Partie ,	21 & suiv.
<i>Purgatoire</i> , I. Partie ,	14

R.

<i>Rahouart</i> , nom d'un Diable , I. Partie ,	60
<i>Ramus</i> , II. Partie ,	64
<i>Raphael</i> (l'Ange) , I. Partie ,	59
<i>Remède</i> , I. Partie ,	19
<i>Requête de la Troupe Royale</i> , I. Partie ,	86 & suiv.
<i>Richard</i> , Personnage de Comédie , II. Partie ,	76 & suiv.
<i>Robinet</i> , Auteur d'une Gazette en vers , I. Partie ,	169
<i>Remagnesi de Belmont</i> (Charles-Vigile) , joua le rôle du beau	
Léandre , I. Partie ,	166 , 167
<i>Ronsard</i> , Prêtre , II. Partie ,	3 , 11 , 71 , 72 , 99

<i>Rouen</i> , I. Partie,	82
<i>Rufre</i> (le), I. Partie,	26

S.

<i>Sabat</i> (le), I. Partie,	46
<i>Sainte Marthe</i> (Scévole de), I. Partie,	55
<i>Salles</i> (le Comte de), I. Partie,	131
<i>Samuel</i> (Ombre de), II. Partie,	136
<i>Sanguineus</i> , I. Partie,	48 & suiv.
<i>Sathan</i> , I. Partie,	144 & suiv. 59, 62, 142
<i>Saul-Furieux</i> , Tragédie de la Taille, II. Partie,	132 & suiv.
<i>Scapin</i> , Auteur Pantomime, I. Partie,	160
<i>Scaramouche</i> , Pantomime du Théâtre Italien; I. Partie,	
153 & suiv. Mot d'un Prince sur son jeu, 155; Son Epitaphe, <i>ibid.</i> Autre,	157
<i>Seigneur</i> (le), I. Partie,	29 & suiv. 35 & suiv.
<i>Séleucus</i> , Alexandrin, II. Partie,	12, 19
<i>Sénèque</i> , I. Partie,	77
<i>Serre</i> (Jean de), I. Partie,	128 & suiv.
<i>Seymour</i> (Anne, Marguerite & Jeanne de), sœurs & célèbres Anglaïses, I. Partie,	123
<i>Simonie</i> , I. Partie,	19
<i>Sobriété</i> , I. Partie,	19
<i>Sonnet</i> de Jodelle, II. Partie,	9
<i>Sophonisba</i> , Tragédie en prose, excepté les Chœurs, de Mellin de Saint-Gelais, II. Partie,	101 & suiv.
<i>Sorbonne</i> , I. Partie,	123
<i>Sots</i> atendants, I. Partie,	83
<i>Sots</i> (Prince des), I. Partie,	84 & suiv.
<i>Souher</i> , I. Partie,	17, 20
<i>Spavento</i> , ou le Capitan, I. Partie,	146
<i>Spezzasfer</i> , Pantomime Italien, I. Partie,	152
<i>Strozze</i> (Giulio), I. Partie,	147

DES MATIÈRES. 189

<i>Sultane</i> (la), Tragédie de Bonnin , II. Partie ,	122
<i>Suzanne</i> (Sainte), Moralité : I. Partie ,	63 & suiv.

T.

<i>Taille</i> (Jean de la), Poète , II. Partie ,	128 & suiv.
—— (Jacques), II. Partie ,	157 & suiv.
<i>Tasserie</i> (Guillaume), I. Partie ,	112
<i>Tavernes & Cabarets</i> (la Réformation des), Moralité , première Partie ,	61 & suiv.
<i>Tems</i> (le), I. Partie ,	70 , 71
<i>Théâtre</i> de l'Hôtel de Bourgogne , I. Partie , 75 & suiv.	83 & suiv.
—— de l'Hôtel de Cluny , I. Partie ,	77
—— de l'Hôtel du Petit-Bourbon , I. Partie , 78 , 144 , 146	
—— de la Foire St-Germain , I. Partie ,	79 , 81
—— de l'Hôtel d'Argent , au Marais , I. Partie , 81 & suiv.	
—— de la Vicille rue du Temple , I. Partie	81
<i>Toutain</i> fleur de la Mazurie (Charles), II. Partie , 64 & suiv.	
<i>Treſor</i> d'Eronime , Livre d'Alchymie , I. Partie ,	115
<i>Treſorière</i> (la), Comédie en cinq Actes , en vers de Grévin , II. Partie ,	73 & suiv.
<i>Trotte-Menu</i> , Valet , I. Partie ,	58 & suiv.
<i>Trivelin</i> , Acteur Pantomime , I. Partie ,	157 & suiv.
<i>Troupe Royale</i> , I. Partie ,	86
<i>Turi</i> , Acteur Pantomime dans le rôle de Pantalon , I. Partie ,	159
<i>Turlupin</i> , Personnage Pantomime , I. Partie ,	169 & suiv.
<i>Tyburce</i> (Maître), I. Partie ,	119
<i>Tyron</i> (Antoine), I. Partie ,	34
<i>Tragédies</i> ; Cléopâtre , de Jodelle , II. Partie ,	13 & suiv.
—— Didon , du même , II. Partie ,	42 & suiv.

<i>Tragédies ; Médée, de la Péruſe, II. Partie,</i>	57
——— Agamemnon, de Toutain, II. Partie,	65 & ſuiv.
——— Céſar, de Grévin, II. Partie,	86 & ſuiv.
——— Sophonisba, en proſe, excepté les Chœurs, de Mel- lin de St-Gelais, II. Partie,	101 & ſuiv.
——— La Sultane, de Bounin, II. Partie,	122
——— La Défaite de la Piaffe & de la Pícorée, du même, II. Partie,	123
——— Saul-Furieux, de Jean de la Taille, II. Partie,	132 & ſuiv.
——— La Famine, ou les Gabéonites, du même, II. Partie,	141 & ſuiv.
——— Alexandre, II. Partie,	161 & ſuiv.
——— Daire, II. Partie,	163 & ſuiv.
——— Hécuba, II. Partie,	167 & ſuiv.

V.

<i>Valet, I. Partie,</i>	41
<i>Valois (Marguerite de), Sœur de François I, 120 ; ſon Voyage à Madrid, 121 ; devient Reine de Navarre & Mère de Henri le Grand, id. Sa Devife, id. Protectrice des Gens- de-Lettres, 122 ; Cenſurée par la Sorbonne, 123. Sa Mort, 123 ; ſes Ouvrages,</i>	124
<i>Vaudemont, dit Pierre Gringore, ou la Mère-Sotte, I. Partie,</i>	102 & ſuiv.
<i>Veaux (les), eſpèce de Satyre, II. Partie,</i>	94 & ſuiv.
<i>Vérité, I. Partie,</i>	71
<i>Vers de 16 ſyllabes, II. Partie,</i>	67
<i>Vieillards (les) & Suzanne, I. Partie,</i>	64 & ſuiv.
<i>Vigiles des Morts, Moralité, I. Partie,</i>	54
<i>Villageoiſe (pauvre) ; Moralité, I. Partie,</i>	29 & ſuiv.

DES MATIÈRES. 191

<i>Université</i> , I. Partie,	123
<i>Volmar</i> (Melchior), I. Partie,	113, 138
<i>Vouloir-divin</i> I. Partie,	70, 71
Z.	
<i>Zani</i> , première Partie,	149

Fin de la Table des Matières.

FAUTES à corriger dans la première Partie du Tome XII.

PAGE 43, ligne 14, plusieurs qui n'ont point, *lisez* plusieurs qui n'a point.

P. 65, ligne 1, Valets, *lisez* Vicillards.

P. 73, ligne 17, le parfait, *lisez* le parfait amour.

P. 82, ligne 23, il y eu a, *lisez* il y a eu.

P. 105, ligne 5, Marie-Sotte, *lisez* Maire-Sotte.

P. 111, ligne 1, la mise, *lisez* la mine.

P. 117, ligne 7, MON EPOUX ET AMI, *lisez* Mon Epoux & Ami.

P. 120, ligne 22, 1452, *lisez* 1492.

P. 133, ligne 26, surper, *lisez* super.

P. 143, ligne 13, Maitres & Maitresses, *lisez* Maitres, Maitresses.

P. 146, ligne 28, Spectable, *lisez* Spectacle.

Seconde Partie du Tome XII.

P. 9, ligne 20, la fort, *lisez* le fort.

P. 11, ligne 10, Dubartas, *lisez* Dubartas.

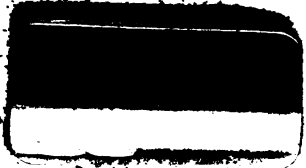
P. 29, ligne 15, mon cœur, *lisez* son cœur.

P. 39, ligne 21, t'adoreay, *lisez* t'adoreray.

P. 149, ligne 21, Connéable, *lisez* Connétable.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue
Saint-Jacques. 1781.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06788 3853



A 700,601

